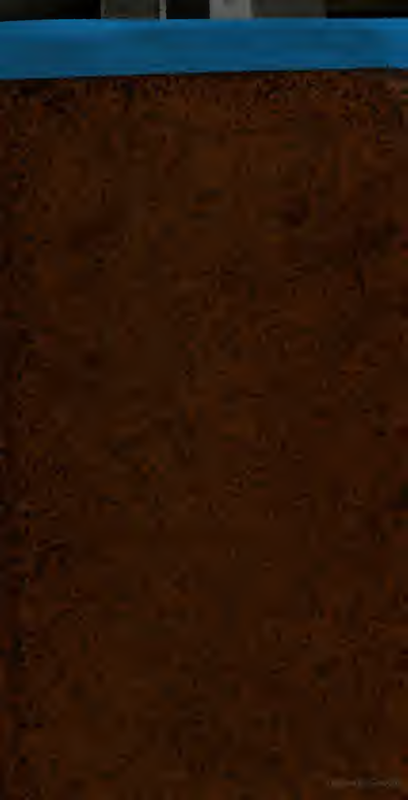
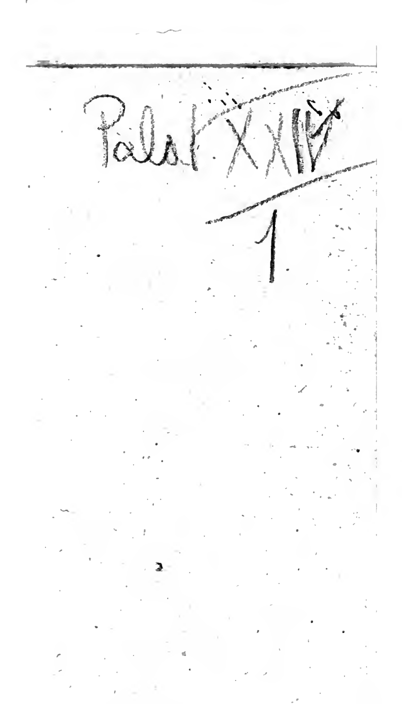





Palat. XXIV
1

CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME LXXIV.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU COLLECTION NOUVELLE

1°. *DES RELATIONS DES VOYAGES PAR MER,*

DÉCOUVERTES, OBSERVATIONS, DESCRIPTIONS,

Omises dans celle de feu M. L'ABBÉ PRÉVOST, *ou publiées depuis cet Ouvrage.*

2°. DES VOYAGES PAR TERRE,

Faits dans toutes les parties du Monde.

CONTENANT ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; avec les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts, Sciences, Commerce, Manufactures, &c.

ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME SOIXANTE-QUATORZIÈME.



A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, rue des Poitevins.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

HISTOIRE DU GROENLAND.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE TROISIEME.

Histoire des établissemens du Groënland, depuis l'année 1733, jusqu'à l'an 1740.

SI l'avidité des hommes a pénétré dans les entrailles de la terre, pour chercher des trésors, il faut avouer

HISTOIRE DU GROENLAND.

HISTOIRE DU GROENLAND.

qu'on doit en grande partie au zéle de la religion, sinon la connoissance, au moins la découverte de la surface du globe. Le Prosélytisme s'est avancé dans les climats qui sembloient inaccessibles à l'avarice. L'or avoit attiré les vaisseaux des Rois & des Marchands dans toutes les régions du nouveau monde, où le soleil fait germer les métaux précieux & les diamants sous ses pas : le Christianisme a conduit les Européens dans les forêts du Canada. Le commerce des Anglois s'est étendu le long des côtes de la mer qui baigne l'Amérique septentrionale. Mais ce sont des Missionnaires Catholiques qui ont parcouru les deux bords du fleuve Saint-Laurent, presque jusqu'à sa source, & visité les lacs & les pays, plutôt infestés qu'habités par des Sauvages intraitables : ce sont des Missionnaires Jésuites qui ont découvert la Californie, & défriché le Paraguai : enfin des Missionnaires Luthériens ont fait retrouver les traces effacées du Groënland ; ils remplacent d'anciennes Colonies perdues, par de nouvelles, qui seront plus utiles & plus durables. Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui, sont de cette

ſtitution ſinguliere d'hommes de
us les états, la plûpart laïques &
ens ſans lettres, qui ſe réunirent
ı une eſpéce de congrégation reli-
euſe, ſous la direction du Comte de
inzendorff. Ce Seigneur Allemand,
qui ſon enthouſiaſme fit une réputa-
on fort étendue, mais équivoque,
hauffé dans ſa jeuneſſe par la lectu-
de la Bible, & ſur-tout des Pro-
iêtes, communiqua ſon eſprit, eut
s Proſélites, & leur bâtit, en 1722,
ne maiſon à Bertholsdorff, dans la
ute Luſace. Comme ce lieu s'ap-
lloit *Hernhut* (la garde du Seigneur)
que ceux qui s'y retirerent les
emiers, venoient de la Moravie,
ı leur a donné le nom d'*Herrenhut-
rs*, ou de *Freres Moraves* (*a*). Ces
eux ignorans ont toujours brûlé
ı zèle de la converſion des Idolâ-
es, ſe contentant, pour parler leur
ngage, de ne ſçavoir & de n'enſei-
ıer que Jéſus. Cette nouvelle Société
Jéſus, ſemblable à la premiere,
voye ſes Diſciples dans les parties
monde les moins connues, jette
urdement ſes racines dans les Co-
nies, & cache ſes fondemens ſous

HISTOIRE DU GROENLAND.

Les Hernhutes, ou *Freres Moraves*, vont établir une miſſion au Groenland.

(a) Voyez dans l'Encyclopédie l'article *Hernu-
s.*

HISTOIRE DU GROENLAND.

des terres incultes. Cette compagnie se glorifiant d'ailleurs de l'ignorance & de la grossiereté des premiers Apôtres du Christianisme, suit, à bien des égards, les traces de l'institution des Jésuites, débute comme eux par les missions & l'instruction des enfans; mais au lieu d'éblouir à leur exemple, par l'éclat des talens, elle étonne bien davantage, par des succès aussi rapides, aussi grands, qu'elle ne doit, ce semble, qu'à la petitesse même & à l'obscurité de ses moyens. Cette Société de Jésus consacra les premiers travaux de son apostolat aux Négres de Saint-Thomé, l'une des isles Caraïbes qui sont dans la dépendance, ou parmi les Colonies du Dannemark. Un de ces Négres, baptisé sous le nom d'Antoine, s'étant lié avec les domestiques du Comte de Zinzendorff, qui se trouvoit à Coppenhague en 1731, au couronnement du Roi Christian VI, suivit ce Fondateur à Hernhut, & fit entendre à sa Congrégation, que les Négres étoient trop surchargés d'occupations, pour avoir le loisir d'assister à des instructions, & qu'un Prédicateur ne pouvoit espérer de les convertir, à moins qu'il ne fût esclave lui-même, & qu'en

artageant leurs corvées, il ne profitât es heures du travail pour leur parler e Religion. Peu de tems après, deux reres Moraves écrivirent à la Congrégation, qu'ils se vendroient, s'il le falit, & se feroient esclaves pour racheter s ames des Négres. Mais les vœux d'u- ferveur qui surpassoit peut-être les rces humaines, ne furent exaucés, 'après avoir été éprouvés par le tems.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Dans ces circonstances, on parloit aucoup à Coppenhague, des mauis succès du commerce & des issions du Groënland. Le Comte de nzendorff avoit vu dans la Capitale Dannemark, deux Groënlandois ptisés. Il venoit d'envoyer en 1732, ses compagnons en Afrique; il n offrit trois autres à lui, pour aller secours de M. Egede, qui souoit seul contre les obstacles réunis la Nature & de la fortune, l'enprise de la conversion du Groënd, qu'il avoit seul formée & comncée.

La Congrégation des Herrenhuts étoit composée de pauvres réfugiés i passoient de la Moravie en Lusace c toute leur fortune sur le dos, st-à-dire leurs habits. Les trois ssionnaires destinés au Groënland,

s'embarquerent en cet équipage pour Coppenhague, au mois de Janvier 1733. Là se multiplierent devant eux toutes les difficultés qui devoient les empêcher d'aller plus loin. Car s'étant adressés à M. *Plefs*, Premier Gentilhomme de la Chambre, qui avoit engagé un Négociant à équiper un vaisseau pour la baye de Disko; cet homme de Cour reçut assez mal des gens, qui n'ayant ni le caractere, ni la science, propres à l'Apostolat, vouloient s'ingérer dans une mission où les talens & les travaux de l'infatigable M. Egede, avoient échoué jusqu'alors. Mais s'étant convaincu que la foi suffit pour coopérer efficacement aux progrès de la foi, M. Plefs sollicita lui-même les bontés du Roi, pour qu'il fût permis à ces nouveaux Missionnaires d'aller au Groënland. Le Monarque écrivit de sa propre main à M. Egede, de les bien accueillir, & de favoriser les efforts de leur zèle pour la conversion des infideles.

M. Plefs leur demanda cependant comment ils vivroient au Groënland: du travail de nos mains, & de la bénédiction du ciel, répondirent-ils; nous cultiverons la terre, & nous

bâtirons une maison pour n'être à la charge de personne. Mais il n'y a point de bois en ce pays-là, leur dit-on. Eh bien, nous y creuserons des fosses, & nous y logerons. Non, repliqua le Courtisan, voilà cinquante écus d'Allemagne, pour commencer à vous pourvoir des matériaux & des outils nécessaires à la construction d'un logement. A l'exemple de ce Seigneur, les Grands de la Cour voulurent contribuer à l'approvisionnement de ces Missionnaires. Ceux-ci eurent bientôt un petit fonds d'argent, avec lequel ils acheterent dix douzaines de planches, des lattes, & quarante-six solives, des semences & des racines de plantes, des filets & des instrumens pour la chasse & la pêche; enfin les provisions les plus pressantes pour le vêtement & la nourriture. Jamais des Missionnaires ne furent plus dignes de la protection du Gouvernement, que ceux qui s'équipoient en Colons, & qui vouloient commencer leur mission, par l'agriculture & le commerce; objet le plus naturel des transmigrations & des populations nouvelles. C'est peut-être encore un des avantages temporels que le Clergé Luthérien peut avoir sur celui de la Religion Catho-

lique, d'inspirer à ses membres, en leur permettant le mariage, toutes les idées d'économie domestique relatives au bien-être des familles, & par conséquent à la police sociale.

Arrivée de trois Freres Moraves au Groënland.

Les trois Freres Moraves partis le 10 Avril 1733, de Coppenhague, arriverent au Groënland le 20 du mois suivant. Leur premier soin fut de chercher sur la côte un séjour habitable & commode, pour y bâtir. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, & dressant pierre sur pierre, avec de la mousse dans les intervalles, ils éleverent à la hâte un asyle contre la neige & la pluie; se procurant de la subsistance avec un vieux bateau, qu'ils avoient acheté du Capitaine Danois qui les avoit amenés. Ils passerent d'une tente, où ils geloient de froid, dans cette hute construite à la Groënlandoise; & dès le 15 de Juin, ils commencerent une maison Danoise, où dans cinq semaines, ils eurent du logement.

Aussitôt qu'elle fut achevée, ils songerent à faire leurs provisions de bouche pour l'hyver. Mais la chasse & la pêche leur réussirent d'abord assez mal, parce qu'ils n'y étoient guères exercés, & qu'ils avoient sur-tout peu d'a-

dreſſe à mener un Kaiak. Quand ils alloient chercher du bois flottant entre les iſles, s'ils étoient ſurpris par le mauvais tems, après avoir gagné la terre avec beaucoup de peine, le vent de la nuit éparpilloit leur bois, & la tempête emportoit leur bateau, que les Groënlandois venoient leur rendre tout fracaſſé quelques jours après. Mais quand tout leur manquoit, ils s'abandonnoient à la Providence, & s'ils n'avoient pas autre choſe à faire, ils ſe mettoient à filer pour gagner leur vie, à l'exemple de leurs Freres de Moravie & de Luſace.

Ces difficultés n'étoient pourtant rien, au prix de celles qu'ils avoient à ſurmonter, pour remplir l'objet de leur miſſion: car ils ignoroient même la langue Danoiſe, dont ils avoient beſoin pour apprendre celle du Groënland, & il n'y avoit que des Danois qui puſſent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour ſurcroît d'embarras, on leur voloit tous leurs livres & leurs papiers, à meſure qu'ils écrivoient leurs leçons; comme ſi le démon, diſent ces bons Freres, avoit voulu leur ôter tous les moyens de diminuer le nombre de ſes vaſſaux.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Mais la Nature faisoit tout pour les lui conserver. Les Groënlandois, trop occupés de leur subsistance, n'avoient pas le loisir d'assister à des catéchismes de Religion. Ce n'est pas qu'il n'y eût autour de Bals - River, environ deux cens familles qui formoient près de deux mille ames; mais la plûpart de ces habitans étoient dispersés dans les isles & les montagnes, à la pêche des veaux, à la chasse des rennes, & quand l'hyver approchoit, ils alloient faire des voyages de deux cens lieues, tantôt au Nord, & tantôt au Sud. Il n'y avoit pas moyen de les joindre pour les instruire, & les Prédicateurs ne pouvant suivre leur auditoire à la course, se contentoient de semer de tems en tems quelques germes de la parole divine, lorsque la curiosité leur amenoit par hazard des Groënlandois, qui venoient voir leur maison en passant, ou leur demander des clous, des hameçons, des couteaux, qu'ils sçavoient bien voler en cas de refus. C'étoit peine perdue que d'aller d'une isle à l'autre, chercher des Auditeurs qu'on ne pouvoit même avoir en les payant; car dès qu'on leur parloit de Religion, ils disoient aux Missionnaires, ne voulez-

ous pas retourner chez vous?

Mais ce qui sembla devoir renver- ɜr toutes leurs espérances, ce fut ne mortalité qui menaça de ruiner jamais la population du Groënland.)e six Groënlandois qu'on avoit ame- és en Dannemark, deux ans aupara- ınt, il ne restoit qu'un garçon & ne fille. Comme le climat étranger :ur étoit contraire, on voulut les ren- ɔyer dans leur pays. La fille mou- ıt durant la traversée; & le garçon :riva sain & sauf, du moins en appa- ɜnce. Mais il apportoit de l'Europe n venin caché dans ses veines, & qui ɜ tarda pas à se manifester par une 'uption cutanée, où l'on n'apperçut 'abord aucun danger. Il continua de ɔurir & de jouer avec ses camarades u'il infectoit cependant de sa conta- ion. Lui-même en mourut le premier ı mois de Sept.; c'étoit l'année 1733. elui qui le suivit de plus près au tom- ɜau, fut le jeune Frédéric Christian, ɔnt M. Egede avoit fait un excellent atéchiste & qu'il regretta comme ı sujet très-utile à la mission. Enfin ı découvrit par un malade de la Co- ɔnie, que cette peste étoit la petite- ɜrole. Aussi-tôt M. Egede dépêcha ı exprès dans tout le pays, pour

HISTOIRE DU GROENLAND.

Mortalité causée au Groënland, par la petite-vérole apportée du Danemarck.

avertir les Groënlandois, de ne pas sortir de leurs habitations, s'ils ne vouloient pas gagner & répandre la peste Européenne; & de n'y laisser entrer aucun vagabond du voisinage, qui ne manqueroit pas de la leur apporter. Mais ces avis furent inutiles dans un pays ouvert & libre, où l'on ne peut empêcher personne d'aller & de venir à son gré.

La contagion fit les progrès les plus rapides, & d'autant plus violens, que le froid du climat, & le peu de précaution des habitans, rendoient l'éruption du venin plus difficile. Les malades souffroient des tourmens incroyables, & la chaleur de leur tempérament, jointe à une soif brûlante qu'ils ne sçavoient appaiser qu'avec de l'eau à la glace, les emportoit en trois jours. Dans l'excès de leurs souffrances, quelques-uns se poignardoient eux-mêmes, ou s'alloient jetter dans la mer, pour mettre fin à leurs maux. Un homme dont le fils étoit mort de cette funeste épidémie, massacra sa belle-sœur, dans la persuasion qu'elle avoit ensorcelé ce malheureux enfant. Les Danois craignoient avec raison un soulevement de tout le pays contr'eux, par le bruit qui s'é-

toit répandu qu'ils y avoient apporté cette peste. La frayeur même, étendit la rage & l'influence de la contagion. Loin d'y apporter du reméde, il sembloit qu'on allât au-devant de ce fleau. Les malades restoient sans secours & les morts sans sépulture. Quelques-uns invoquoient d'abord le Dieu dont les Européens leur avoient appris à bénir le nom ; mais quand ils ne se sentoient point soulagés dans leurs prieres, ils le blasphêmoient avec des imprécations horribles, ne voulant point croire à l'existence d'une Divinité qui leur sembloit un être impuissant, ou méchant.

M. Egéde étoit dans la plus cruelle affliction ; il alloit de maison en maison tantôt avec son fils, tantôt avec les freres Moraves, consoler les malades ou les préparer à la mort. Par-tout il ne trouvoit que l'image de la désolation, des cabanes désertes ou pleines de deuil & de cris de douleur, des cadavres étendus sur le seuil des portes, ou qui n'étoient enterrés qu'à moitié, sous un tas de neige & de pierres. Dans une Isle entiere, ils ne virent qu'une pauvre fille, toute couverte des pustules de la petite vérole, avec trois de ses petits

HISTOIRE DU GROENLAND.

freres. Leur pere, après avoir enseveli tous les habitans, s'étoit mis lui-même dans un tombeau avec le plus jeune de ses enfans attaqué de l'épidémie, laissant l'ordre à sa fille de couvrir sa tombe de pierres & de peaux, pour mettre son corps à l'abri des renards & des corbeaux. Le reste de cette malheureuse famille vivoit de quelque provision de harengs secs & de veau marin, jusqu'à ce que le mal ou la famine eût épuisé de tristes jours, plus douloureux à conserver qu'à finir. M. Egéde parmi les progrés d'une calamité qui dévoroit les habitans, recevoit les uns, alloit chercher les autres; & les secouroit tous de ses soins, de ses provisions, ou par des instructions consolantes. Ses œuvres de charité chrétienne & d'humanité, firent plus d'impression sur les ames pour les disposer à la Religion, que n'en avoient pû faire ses discours depuis dix ans; tant les hommes ont de penchant à croire une divinité bienfaisante, que ses Apôtres sçauront toujours faire aimer, en donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchent.

L'épidémie continua ses ravages durant près d'un an, & s'étendit les-

pace de quarante lieües au Nord, & pour le moins autant vers le Midi. Quand les Facteurs Danois aborderent sur ces côtes, ils trouverent les maisons entiérement désertes, le long de plus de trente lieues. Aux environs de la Colonie, il périt en trois mois jusqu'à cinq cens personnes dans l'espace de huit lieues. On peut juger par-là du nombre des habitans qui furent moissonnés par la petite vérole. M. Egéde le fait monter à trois mille ames: car il en réchappa très-peu, & l'on n'en sauva que huit ou neuf dans le seul canton de Balls-river qui étoit le plus peuplé.

Les Européens eux mêmes se ressentirent, sinon des atteintes, du moins des suites de ce fléau, soit par les peines qu'ils avoient prises autour des malades, soit par la malignité que l'air avoit contractée de l'infection des cadavres, soit enfin par le genre de vie qu'ils étoient obligés de mener, passant continuellement d'une étuve chaude à l'air excessivement froid. De quelque part que vint le mal, M. Egéde en perdit sa femme, qui mourut après avoir contribué de toutes ses ressources au soulagement des malades, ne manquant jamais de leur

envoyer les cordiaux & les remédes qu'elle avoit chez elle. Les Missionnaires furent attaqués à leur tour du scorbut, maladie du pays, occasionnée, à ce qu'on croit, par les extrémités & les brusques vicissitudes du froid & du chaud, & par le changement trop subit d'une vie oisive ou sédentaire en une suite de courses & de travaux pénibles & forcés.

Cependant ils se rétablirent avec le cochlearia du printems, & recommencerent leurs visites dans les habitations que les ravages de la petite vérole avoient changées en tombeaux. Ils avoient la consolation de soulager les malades; mais sans espérance de convertir les ames. Christian David, cet homme qui de Charpentier étoit devenu l'une des premieres colonnes du Hernhutisme; qui dès la naissance de cette société, comme par un esprit de prédiction, lui avoit tracé en 1722, le plan d'une cité où dix ans après on compta six cens habitans; cet homme singulier avoit été envoyé par le Comte de Zinzendorf au Groënland pour servir de guide aux autres freres Moraves, que son âge & son expérience le mettoient en état de diriger. Il trouva

les Groënlandois tels que M. Egéde les dépeint, & il en parle avec une franchiſe qui rend ſes récits d'autant moins ſuſpects, qu'ils ne ſont pas toujours édifians.

Portrait de Groënlandois, leur peu d'aptitu de à la Religion.

» La vie que mene ce peuple, dit-» il, eſt angélique en comparaiſon de » celle de nos Chrétiens d'Europe. Ce-» pendant les Groënlandois vivent ſans » connoître la Divinité : car ils tournent » en dériſion tout ce qu'on leur en dit. » Qu'on leur en parle ou non, peu leur » importe ; ils écoutent un hymne com-» me une chanſon : ils ſont trop peu capa-» bles de réflexion, pour avoir aucune » idée de Religion. On diroit même » qu'ils n'ont pas de paſſions, tant » ils paroiſſent inſenſibles. Ils ne pen-» ſent qu'à manger, du reſte auſſi ſtu-» pides que les animaux dont ils ſe » nourriſſent. Mais comme les bêtes, » ils aiment beaucoup leur progénitu-» re, ſans s'occuper d'ailleurs de l'é-» ducation de leurs enfans. Quant à la » foi, Dieu ſeul voit & ſçait s'ils en » ſont capables ».

Ainſi ce n'eſt jamais que l'intérêt qui les apprivoiſe avec les Miſſionnaires, qu'ils abordent ou qu'ils écoutent, quand ils en eſpérent quelque choſe. Un jeune homme, par exem-

HISTOIRE DU GROENLAND.

ple, leur demanda de lui prêter main forte pour ravoir sa femme, & voici comment on la lui avoit enlevée. Un pere de famille ayant épousé une veuve, avoit donné au fils de cette femme sa fille en mariage, après l'avoir déjà fait épouser à un autre homme. Au bout de six mois celui-ci rattrapa sa femme par ruse & par force, & le second mari vint réclamer le secours des Européens pour l'enlever encore au premier. Ce sont-là les mœurs de ce peuple sans police, ou sans loix. Du reste ils ne manquent pas d'un certain artifice, ni de caresses engageantes, pour exciter les Européens à la libéralité ; car ils auroient honte d'en obtenir rien par des prieres. Mais dès qu'on leur parle de conversion, ils s'endorment, ou s'en vont avec un ris mocqueur. Un Missionnaire Danois leur racontoit un jour l'histoire de la création jusqu'au tems d'Abraham. Ils dirent qu'ils croyoient tout cela, puis se mettant à débiter à leur tour les fables & les visions de leurs Angekoks, ils demanderent au Missionnaire s'il ne les croyoit pas aussi bien qu'eux. Le Danois leur ayant répondu que non ; » si tu ne nous en » crois pas sur notre parole, lui di-

» rent-ils, pourquoi veux-tu que sur ton simple témoignage, nous croyions ce que nous ne pouvons comprendre? »

HISTOIRE DU GROENLAND.

1734. Premiers travaux des Freres Moraver au Groënland.

Malgré le peu de fruit & d'occupation que donnoit aux nouveaux Missionnaires l'entreprise de la conversion des Groënlandois, ils reçurent encore du Dannemark deux de leurs freres pour coopérateurs. Mais comme ce n'étoient pas de ces Prédicateurs oiseux qui n'ont que le talent ou la manie de la parole, ils ne pouvoient arriver en trop grand nombre dans une terre qui ne demandoit pas moins de cultivateurs que d'ouvriers évangéliques. Le Dannemark envoya donc trois vaisseaux, dont un fit voile à *Good'haab*, & les deux autres aborderent à l'isle de Disko, avec des matériaux & des provisions pour y fonder une Colonie. Christian David s'embarqua sur le premier de ces trois navires, qui le transporta de *Good-haab* à Disko, pour y travailler au nouvel établissement en qualité de Charpentier. C'étoit un homme excellent pour le bras & le conseil; & comme il étoit trop âgé pour apprendre la langue du Groënland, il se chargeoit plus volontiers des affaires

temporelles de la Mission, que de la conversion des ames.

HISTOIRE DU GROENLAND.

1735. L'année 1735 fut presque toute employée à des préparatifs pour le grand ouvrage du salut des Groënlandois. Il falloit d'ailleurs laisser repeupler leurs familles, moissonnées par le fléau de la petite vérole. Les Missionnaires consacrerent donc leur tems à l'étude de la langue, & à de petits voyages, pour s'initier de plus en plus dans la connoissance du pays & des mœurs de ses habitans. Mais au moment qu'ils alloient commencer leurs courses apostoliques, leur grand bateau de voyage fut enlevé de terre par un ouragan qui, après l'avoir fait pirouetter dans les airs à quelques centaines de pas, le brisa contre un rocher. M. Egéde eut la bonté de leur fournir un vieux bateau d'Europe, & des matériaux pour le radouber.

Deux des Missionnaires, Mathieu Stach & Christian Stach, freres à double titre par les nœuds de la nature & de la Religion, allerent voyager, le premier au Sud, & le second au Nord, tous deux en compagnie de marchands, auxquels ils ne furent point inutiles dans les dangers & le mauvais tems qu'ils eurent tous à souffrir.

On ne trouva de part & d'autre que des maisons vuides dont les habitans étoient morts, & quelques chiens qui depuis deux ans avoient vécu malgré les plus grands froids, soit de coquillages, soit des vieilles peaux qui couvroient les tentes. Les Groënlandois ne faisoient pas d'abord grand cas des freres Moraves, parce que leur voyant mettre la main à l'œuvre dans toutes les occasions, ils les prenoient pour les domestiques des Facteurs. Ce n'est pas qu'ils méprisent chez eux les gens qu'ils appellent serviteurs; car tout le monde l'est, excepté le pere ou le chef de famille : mais parmi les étrangers, ils appercevoient des distinctions si marquées entre les hommes, qu'ils s'informoient uniquement quel étoit le maître, & ne s'adressoient qu'à lui, jettant à peine un coup d'œil sur les autres. Aussi les Hernhutes qui craignoient de voir rejaillir sur leur Ministere le mépris qu'on auroit pour leur personne, répondoient aux Groënlandois, qui leur demandoient où étoit le maître; il n'y a point entre nous de maître ou de serviteur, & nous sommes tous freres. On les distinguoit en effet des autres Euro-

péens par cet esprit d'égalité, d'union & de douceur qui caractérisa les premiers Chrétiens & les nouvelles institutions religieuses.

Cette conduite leur attira par degrés la considération & la confiance des Groënlandois, qui se familiariserent avec ces étrangers au point d'aller sans cérémonie passer la nuit chez eux, quand elle les surprenoit en chemin, ou qu'ils étoient accueillis de la tempête. Ils étoient même si fort accoutumés à prendre l'hospitalité chez les Freres, ou à en recevoir des présents ou des vivres, qu'ils leur disoient franchement, nous ne viendrons pas vous écouter, si vous ne nous donnez rien ; tant ils s'imaginoient qu'un Prédicateur devoit payer ses auditeurs.

En effet les bons freres Moraves ne pouvoient guères renvoyer ces pauvres sauvages, presque toujours attirés par la faim à l'instruction, sans leur donner à manger, sur-tout en hyver où le froid excessif ne leur laissoit aucune ressource pour vivre. Mais quand l'été ramenoit les provisions en abondance, ce n'étoient plus les mêmes importunités, & les Groënlandois ne venoient guères à la Mission, que lors-

u'ils avoient passé toute la nuit à dan-
:r, comme si l'heure de l'instruction
ur eût paru la plus propre au som-
ıeil. A cela près qu'ils s'endormoient
la priere du matin, ils l'écou-
ıient avec assez de gravité, quoiqu'on
fît en Allemand qu'ils n'enten-
›ient pas. Mais il y avoit des textes
: la Bible, dont le sens faisoit sur
ıx la plus grande impression, quand
ı le leur expliquoit. Ils furent frap-
:s en particulier de ce passage d'É-
chiel, où le Prophête disoit au peu-
e Hébreu: *les infidèles qui sont au-*
ur de vous, apprendront que je suis
Seigneur, moi qui rebâtis les mai-
ns ruinées, & replante les terres dé-
lées: je l'ai promis & je le ferai. Ce
xte fit espérer aux Groënlandois
ıe le Dieu des étrangers répareroit
s ravages du fléau qui avoit dévasté
urs cabanes. C'est ainsi que la Reli-
ion se fraye des voies dans les ames
s moins disposées à la recevoir.

Mais rien ne la fait mieux triom-
ıer des esprits rébelles que les obs-
cles dont le zéle de ses Apôtres est
›nstamment traversé. Les freres
loraves, qui jusqu'alors s'étoient
›utenus, dans un pays inhabitable, par
s bienfaits de leur Patrie, ou de

la Cour de Dannemark, se virent tout-à-coup oubliés, & frustrés des secours qu'ils en attendoient. Ce délaissement les jetta dans la plus profonde détresse. Leurs provisions se réduisoient pour toute l'année à un baril & demi de gruau d'avoine, dont ils avoient échangé une partie pour de la biere. Ajoutez à ce peu de ressources un demi-barril de pois, & du biscuit de bord en petite quantité. Encore falloit-il céder une portion de ces vivres à Christian David qui repassoit à Coppenhague pour les affaires de la Mission ; le Capitaine qui devoit le prendre sur son bord, ne voulant lui donner passage qu'à cette condition. La chasse & la pêche dont l'art ne leur étoit pas encore familier, avoient moins rendu que jamais, par la disette & la rareté du poisson & du gibier. Ils n'avoient donc d'autre ressource que celle d'acheter du veau marin, des Groënlandois. Mais les Missionnaires se plaignent d'avoir éprouvé l'ingratitude & la dureté de ces sauvages, au point que ceux qui leur avoient le plus d'obligation, ne voulurent leur rien vendre à quelque prix que ce fût.

Il falloit employer les instances &

Histoire du Groenland.

& les prieres pour obtenir de tems en
ems quelque quartier de veau ma-
in, qu'ils achetoient encore fort ché-
ement ; & quand cette provision
toit consommée, ils étoient réduits à
ivre de coquillages, ou d'algue mari-
e qu'ils aimoient mieux manger crue
ue bouillie. Enfin, disent-ils, Dieu
ui envoya un corbeau porter de la
ourriture au Prophête Élie, suscita
1 Groënlandois nommé *Yppegau*,
ui vint de quarante lieues au Sud,
frir aux Missionnaires de leur ven-
e tout ce qu'il pourroit épargner
: ses provisions. Cet homme s'étoit
is d'affection pour eux, dans une
casion où égarés de leur chemin,
hazard les avoit amenés chez lui.
y avoit près d'un an qu'ils l'avoient
blié, quand il se présenta devant
x, au moment de leur plus forte
sette : il eut pitié de leur situation,
se chargea de pourvoir à leur sub-
tance durant ce tems critique. Ils
ccoutumerent donc à manger le
isson & le gruau d'avoine, à l'huile
veau marin ; ragoût détestable
ns doute, mais délicieux au prix
s vieilles chandelles de suif, dont
avoient souvent été forcés d'assai-
nner leurs mets.

La disette leur fut encore plus sensible par les périls qu'elle les obligea de courir; car pour aller chercher des vivres, ils s'exposerent souvent sur un misérable esquif, à la merci des courants & des orages. Une fois ils furent emportés loin de la côte & balotés par les brisans, qui les jetterent ensuite dans une isle où ils passerent trois ou quatre jours en plein air, & par le tems le plus froid, avec leurs habits mouillés. Une autre fois après s'être épuisés à ramer toute la journée, ils s'arrêterent la nuit dans un endroit désert, où faute de tente, ils furent réduits à se creuser un azile dans la neige, jusqu'à ce que pour éviter de mourir de froid, & d'être ensevelis sous de nouveaux flocons qui s'entassoient sur leur tête, ils sortirent de ce mauvais abri, & se réchaufferent à force de courir. C'est dans ces tribulations de toute espéce, qu'ils passerent la troisieme année de leur Mission.

1736. L'année suivante, mêmes travaux avec aussi peu de fruit. Une disette presque continuelle: on y remédia pourtant. Les Bateliers, à la sollicitation de M. Egéde, retrancherent de leurs provisions de la semaine,

ɪour en vendre une légere portion ux Freres. Les Missionnaires Danois ɜurfirent gagner aussi quelques vivres, écrire ou copier pour eux ; mais se :ouvant eux-mêmes bientôt à l'é- ·oit, ils furent obligés d'envoyer à la aye de Disko, dès le mois de Mai, our renouveller leurs provisions. ppégau, le bon ami des Freres, se ouvoit souvent dépourvu : les autres roënlandois gardoient tout ce qu'ils oient pour leurs festins d'assem- ée, & dans un seul repas qui dura ure la nuit, les Hernhutes eurent la ·uleur de leur voir dévorer onze aux, sans en vouloir céder la moindre rtie pour de l'argent.

Cependant ces étrangers se soutin- ıt en assez bonne santé durant l'hy- : : mais au printems réduits à l'al- e marine, leurs forces diminuerent point que n'étant plus en état de ıduire leur bateau, ils devenoient jouet des vents & des vagues. L'un ntr'eux se seroit infailliblement yé, si deux Groënlandois qui se trou- ent à sa portée, ne l'eussent sauvé conduit à terre, en remorquant son eau entre leurs kaiaks. Ces ac- ents étoient heureusement entre- lés de quelque faveur de la Provi-

HISTOIRE DU GROENLAND.

dence. Une fois on trouva une baleine morte, dont on leur donna de quoi faire deux repas. Une autre fois qu'ils avoient passé cinq jours à ne manger que des coquillages, un Groënlandois leur apporta un marsouin tiré du ventre de la mere ; mais qui ne pût leur suffire que pour un repas. Dans une autre occasion, forcés par le vent contraire à relâcher dans une isle déserte, en revenant de la pêche sans avoir rien pris, ils virent une Aîgle sur son nid, & la tuerent d'un coup de fusil. Après avoir grimpé, non sans beaucoup de peine, à la hauteur du nid, ils y trouverent deux gros œufs, & l'oiseau mort qui pesoit douze livres, & dont les aîles leur fournirent quatre-vingt-huit plumes à écrire, ce qui fut pour eux une espéce de fortune.

Enfin un Groënlandois vint annoncer à la Colonie qu'il étoit arrivé à trente lieues au Sud un vaisseau Allemand, dont le Capitaine avoit des lettres pour les Européens. En effet bientôt après, on vit une chaloupe qui apportoit un tonneau de provisions avec une lettre d'Amsterdam. C'étoit un des Freres Moraves établis en Hollande, qui faisoit cet envoi

pour essai, à ceux du Groënland, les priant de lui donner des nouvelles de leur Mission, & de marquer s'ils avoient reçu ce tonneau, & si la voie qu'on avoit prise pour l'envoyer, étoit propre à former une correspondance. Ils répondirent par le Capitaine qu'ils allerent joindre avec leur bateau, que l'envoi étoit venu à bon port, qu'ils recevroient avec reconnoissance par les vaisseaux Allemands tous les vivres qu'on voudroit leur faire passer, & qu'au défaut de provisions, ils prioient qu'on leur envoyât un bon canot, pour s'en procurer eux-mêmes par leur industrie.

D'un autre côté, ces enfans de la providence qui se plaisoit à les surprendre, ne reçurent pas, à beaucoup près, tous les secours qu'ils attendoient par les vaisseaux du Dannemark. Leur espérance à cet égard fut d'autant plus trompée, qu'on leur envoyoit quatre personnes de plus avec la moitié moins de vivres. Ce surcroît de famille étoit la mere de Mathieu Stach, âgée de quarante-cinq ans, avec ses deux filles, dont l'aînée avoit vingt-deux ans, & la seconde douze. Elles étoient venues sous la garde de George *Wiesner*, qui ayant le choix

HISTOIRE DU GROENLAND.

de rester au Groënland, ou de s'en retourner, prit ce dernier parti l'année suivante.

Retour de M. Egede en Dannemark.

Cette famille étoit venue au secours des Freres, pour les aider également dans les fonctions, soit spirituelles, soit temporelles de la Mission. Mais ce soulagement fut contrebalancé par une perte considérable. Le même vaisseau qui avoit débarqué ces trois femmes, ramena M. Egéde en Dannemark. Cet homme vénérable par son zéle, son courage, ses travaux & ses peines, abandonné presque seul dans le Groënland aux traverses & aux disgraces de la nature, avoit eu la douleur de voir moissonner tous les fruits de son Apostolat par l'épidémie de 1733, qui fit périr les enfans qu'il avoit baptisés : il avoit perdu sa femme qui faisoit sa consolation & son soutien dans les amertumes d'une Mission ingrate & stérile. Ses enfans croissoient, sans qu'il pût leur donner au Groënland l'éducation pour laquelle ils étoient nés. Tout dépérissoit sous ses yeux : il étoit lui-même extrêmement affoibli de corps & d'esprit par les fatigues & les chagrins qu'il avoit essuyés. Enfin il tomba malade du scorbut. Un an

HISTOIRE DU GROENLAND.

après avoir sollicité son retour en Dannemark, il obtint la permission qu'il demandoit, & partit le 9 Août 1736, avec son plus jeune fils, ses deux filles & le corps de sa femme qu'il devoit faire enterrer à Coppenhague, où il arriva le 24 du mois suivant. Le premier objet de son empressement, fut d'exposer au Roi, dont il eut une audience, l'état où il avoit laissé la Mission du Groënland, & les moyens de la ranimer & la faire fleurir. On le nomma Directeur de ce pieux établissement, avec une pension annuelle de cent livres sterling. En même-tems, il fut chargé d'ériger un Séminaire de jeunes orphelins, qu'on éleveroit dans la langue du Groënland, & dans les études propres à en faire des Missionnaires & des Catéchistes pour ce pays aussi dépourvû des idées de Religion, que dénué de tous les biens de la terre. Il régit long-tems les affaires de cette Mission, & vers la fin de sa vie, il se retira avec une de ses filles à l'isle de Falster, où il mourut le 5 de Novembre 1758, âgé de soixante-treize ans.

Tribulations & souffrances des Freres Moraves.

Les Freres Moraves, qui restoient seuls chargés du fardeau de la conversion des Groënlandois, travaille-

HISTOIRE DU GROENLAND.

rent à défricher ce champ inculte & abandonné. Ils étoient au nombre de sept personnes qui ne composoient qu'une famille, ou du moins qu'un ménage. Les femmes prirent soin du détail économique de la maison, sans renoncer pourtant aux fonctions spirituelles, & les deux sœurs de Mathieu Stach, apprirent la langue du pays, pour catéchiser leur sexe. Mais les habitans n'avoient ni le loisir, ni l'envie d'écouter les instructions; & quand on ne leur enseignoit rien de nouveau, ils faisoient comprendre, qu'ils avoient assez entendu parler de merveilles, à des gens qui en sçavoient plus que les bons Freres, & qu'ils étoient las d'apprendre & de croire de ces sortes de choses. Loin de se laisser convertir dans les assemblées de plaisir, où l'on venoit leur prêcher l'Evangile, ils tâchoient d'engager les Prédicateurs à s'y divertir comme eux; & lorsque ceux-ci vouloient conserver la décence & la gravité de leur ministere, on contrefaisoit leur chant, leurs lectures & leurs prédications; on ridiculisoit sur-tout leur pauvreté. Si les Missionnaires disoient qu'ils n'étoient pas venus au Groënland pour la bonne chere, mais

ɔour le salut des ames; on leur répondoit, *voilà de beaux Prêcheurs! Ne ſçavons-nous pas que vous êtes des ignorans, qui feriez mieux d'étudier que l'enſeigner?* Comme ils ſouffroient ous ces ſarcaſmes ſans altération, es Sauvages abuſoient de leur patiene, & pouſſoient l'inſulte & la déiſion juſqu'à les pourſuivre à coups le pierre, à leur ſauter ſur les épaues, à mettre en piéces tous leurs efets, à piller leur canot, ou le lancer l'eau. Une nuit les Freres entendant u bruit autour de leur tente, ſorirent & trouverent des gens le coueau à la main, qui avoient déja enamé les pelleteries dont leur logenent étoit revêtu, pour les emporter; es voleurs ne voulurent même ſe reirer, qu'après que les bons Freres es eurent menacés de leurs fuſils.

Juſqu'ici l'hiſtoire des Miſſionnaies du Groënland, n'eſt que celle de 1737.
eur miſere. L'année 1737 fut pourant un peu moins diſetteuſe que les ɪrécédentes. Quoique les Freres euſent plus de perſonnes à nourrir, & ɩue leur bateau ne pût aller en mer, e jour de Pâques ils mangerent ncore du pain, avec une perdrix chaun. Ils changeoient de la biere pour

des pois, & buvoient de l'eau. Quelquefois un Groënlandois venoit leur vendre du pain qu'on lui avoit donné à la Colonie ; d'autres fois on leur apportoit des œufs. Un jour qu'ils trouverent un veau mort avec le harpon dans les flancs, le Pêcheur qui avoit tué le monstre, leur en offrit un autre pour ravoir son harpon. Ces soins de la Providence étoient mérités & secondés par leur industrie. Ils avoient été obligés de faire fondre la neige & la glace dans leur chambre pour boire durant tout l'hyver ; ils essayerent de creuser un puits, & trouverent une source abondante qui ne les laissa plus manquer d'eau.

Christian Stach vint les rejoindre. Il étoit parti l'année précédente avec M. Egede, & ces deux Missionnaires avoient essuyé dans leur retour en Dannemark, de rudes tempêtes ; une entr'autres, qui les accueillit sur la côte de la Norwege, au milieu d'un brouillard épais, & qui pour peu qu'elle eût duré, les auroit submergés sans ressource. Il revint au Groënland avec deux autres membres de sa Congrégation. Ces Freres qui s'étoient embarqués à Coppenhague, le 11 Mai, n'aborderent que le 5 Juillet dans un port

du Groënland, à quatre lieues de la Colonie ; ce qui prouve en passant, que la traversée est souvent orageuse. Ils apporterent à leurs confreres des nouvelles de la Hollande, d'où ils s'étoient rendus en Dannemark. Les Freres d'Amsterdam devoient envoyer incessamment à ceux du Groënland, un bateau neuf, par les vaisseaux destinés à la pêche de la baleine. Les Missionnaires allerent donc à deux reprises voir s'il n'en arrivoit aucun, & ce n'étoit pas sans besoin ; ils avoient si souvent radoubé leur vieux bateau, qu'ils ne pouvoient plus s'en servir. Mais ne voyant point le vaisseau qu'ils attendoient, ils le crurent perdu. Leur crainte étoit d'autant plus fondée, que la saison avoit été des plus fâcheuses ; car même au mois de Mai, les boissons s'étoient glacées dans les chambres à poële, & l'on y avoit eu le visage gelé. Les tempêtes avoient été si fréquentes, que le Capitaine qui avoit apporté aux Missionnaires le premier envoi de Hollande, avoit perdu son vaisseau, dans un port situé à cent vingt lieues au Sud de la Colonie. Heureusement l'équipage se sauva dans deux canots avec quelques provisions, mais il fut obligé d'aller

HISTOIRE DU GROENLAND.

HISTOIRE DU GROENLAND.

à deux cens lieues au Nord, chercher un navire Allemand.

Le mauvais tems avoit commencé dès l'entrée de l'hyver, qui précéda ce printems, & les Bateliers de la Colonie en avoient souffert plus d'une fois. Mais sur-tout au mois de Décembre qu'ils retournoient de leur trafic, un ouragan qui les saisit à quatre lieues de chez eux, les emporta tout-à-coup au milieu des glaces, où ils furent balotés par les vagues durant quatre jours : à la fin ils regagnerent la terre, mais ce fut à vingt-huit lieues de leur port ; encore à peine furent-ils descendus, que le vent mit leurs bateaux en piéces, & les fit dériver en haute mer. Par bonheur un Groënlandois recueillit les gens chez lui durant quelques jours, & les mena sur son bateau jusqu'à moitié chemin, pour regagner la Colonie. Ils firent le reste de la route à pied, par un froid très-vif, dans un pays montagneux & sauvage, où ils se feroient perdus, s'ils n'avoient rencontré des guides qui acheverent de les conduire à leur gîte.

Rien de plus rebutant sans doute, que l'histoire uniforme d'un pays sans production, & presque sans ha-

itans ; de voyages sans fruit ; de
Colonies sans progrès, & de travaux
ans succès. Mais il n'est pas indiffé-
ent à la curiosité de l'esprit humain,
e voir, peut-être pour la premiere
ois, l'exposition sincere & naïve des
obstacles qu'une Religion nouvel-
trouve dans des ames qui sortent
es mains de la Nature, sans pré-
gés & sans science ; & tel est le
bleau que nous présente M. Crantz
ns la mission des Freres Moraves.

Objections des Groënlandois contre les dogmes des Missionnaires.

Il y avoit cinq ans que ces Apô-
es Luthériens étoient allés porter
Evangile aux Groënlandois. Mais que
uvent, disoit-on à Coppenhague,
s ignorans sur l'esprit des Sauva-
s? Aussi ne vouloit-on plus leur en-
yer ni vivres, ni secours. On se
oquoit du zele de ces gens grossiers,
i ne devoient être comptés que
ur le nombre & pour la dépense ;
ne laissoient rien espérer de leur
té sans lumieres. Mais le Comte
Zinzendorff, d'ailleurs humilié des
roches qu'on faisoit à ses Disci-
s, ne se lassoit point d'attendre
leur persévérance, ce qu'on ne
voit se promettre de leurs talens.
s Groënlandois de leur côté ne
oient de repousser leurs instruc-

HISTOIRE DU GROENLAND.

tions. Ce n'est pas qu'ils n'écoutassent avec quelque plaisir les prodiges de l'Histoire des Juifs, & les miracles des Apôtres. Mais si les Missionnaires leur parloient de l'essence & des attributs de Dieu, de la chûte de l'homme & de l'expiation du péché, de la Grace & de la sanctification des ames; ils s'endormoient, répondoient toujours oui, pour ne pas entrer en dispute, & s'esquivoient dans l'instant. Encore étoit-ce les plus patiens & les plus complaisans; car il y en avoit qui témoignant ouvertement leur désapprobation, réfutoient la doctrine des Prédicateurs, & disoient : » montrez-nous le » Dieu que vous prêchez, & nous y » croirons. Vous le représentez comme » un être trop sublime; comment se » peut-il que nous allions à lui, ou » qu'il descende jusqu'à nous ? Il n'en » prend aucun souci ; nous l'avons » invoqué quand nous n'avions rien » à manger, ou que nous étions mala» des, mais c'est comme s'il ne nous » avoit pas entendus. Nous croyons » que ce que vous dites de lui, n'est » pas vrai ; que si vous le connoissez » mieux que nous, obtenez de lui, » par vos prieres, qu'il nous donne

HISTOIRE DU GROENLAND.

» de quoi vivre, un corps sain, un tems » serein & tout ce qui nous man» que. Notre ame n'est point malade. » Vous êtes bien autrement insensés » & corrompus que nous ; dans votre » pays il peut y avoir des ames gâtées, » & nous le voyons assez par les Eu» ropéens qui viennent parmi nous ; » sans doute ils ont besoin d'un Sau» veur & d'un Médecin pour l'ame. » Votre Paradis, & vos joyes célestes, » ne nous touchent point, & n'ont » rien que d'ennuyeux à notre gré. Il » ne nous faut que du poisson & des » oiseaux ; sans ce soutien, notre ame » ne sçauroit pas plus subsister que » nos corps. Il n'y a point de veaux » marins dans votre Paradis ; ainsi » nous vous l'abandonnons à vous & » à tout ce qu'il y a de pis parmi » les Groënlandois ; mais pour nous, » qui devons aller dans le Palais de » *Torngarsuk*, nous y trouverons en » abondance, & sans peine, tout ce » qui manque à nos besoins.

C'est ainsi, dit M. Crantz, qu'ils écartoient toutes les idées spirituelles, qui pouvoient intéresser le salut de leurs ames. » Je n'oserois rappor» ter, poursuit-il, les railleries indé» centes qu'ils faisoient au seul nom

» du Mystere de la Sainte-Trinité & de l'Euchariftie. Lorfqu'ils » étoient en humeur, & qu'on ne » pouvoit leur impofer filence, il n'y » avoit point de faintes vérités, dont » ils ne fiffent un jeu d'efprit, & un » fujet de plaifanterie; car les plus ftupides Groënlandois peuvent abu- » fer de leur raifon. «

Ce récit eft conforme au témoignage de tous les Miffionnaires du Groënland; & Mathieu Stach, en particulier, entre dans des détails qui fervent à confirmer jufqu'à quel point les Groënlandois font obftinés dans leur incrédulité. Un jour, dit-il, qu'il pleuvoit très-fortement, ils me prefférent de prier le Fils de Dieu de leur donner du beau tems, afin que la pluie ne pénétrât pas dans leur maifon par le toît. Je leur répondis, qu'avec de bonnes peaux, pour couvrir leurs tentes, ils n'avoient pas befoin de demander à Dieu de faire ceffer la pluie, mais qu'il falloit le prier pour le falut de leurs ames. Ils fe mocquerent de moi, difant qu'ils ne comprenoient rien à ce langage. .... J'étois indigné quelquefois de les entendre blafphêmer le Dieu que je leur prêchois. Les enfans ne laiffoient

as de m'écouter de tems en tems, ttirés par mes careſſes : mais pour eu qu'ils viſſent, ou qu'ils entendiſ-:nt quelque choſe de plus amuſant, ; alloient bien vîte oublier tous es diſcours. Je voulus parler un jour :s choſes céleſtes, de la vie éternel-, du jugement dernier, des récom-nſes du Paradis, & des peines de :nfer. » Si votre Fils de Dieu eſt î terrible, me dit un Groënlandois, je ne veux point aller au Ciel avec ui. Voulez-vous donc aller en en-'er, lui repliquai-je ? Ni l'un, ni .'autre, répondit-il, mais reſter ur la terre. Quand je lui dis qu'il alloit mourir, & après la mort al-:r dans un ſéjour de bonheur ou de ıalheur ; il héſita un inſtant, puis me épondit, qu'il n'entendoit rien à ela ni ne ſe ſoucioit d'en ſçavoir da-ıntage. Un moment après, il ajouta u'il devoit aller à la pêche, que ı femme manquoit de vivres, & ı'il n'avoit point d'oreilles pour :outer des choſes incompréhen-ɔles «.

1738. Premiers ſuccès de la miſſion des Freres Moraves.

.es Freres Moraves n'éprouverent c que les peines & les dégoûts du iſtere apoſtolique, juſqu'à l'an-1738. Enfin, après ſix ans d'un

travail infructueux, leur constance fut récompensée de quelque succès. Un jeune Groënlandois nommé *Mangek*, vint s'offrir de rester avec eux, s'ils vouloient se charger de son entretien à condition qu'il leur donneroit tout ce qu'il prendroit, soit à la chasse, soit à la pêche. Ils crurent bien que cet engagement ne dureroit, de sa part, que jusqu'à la belle saison : mais il tint parole, & ne voulut plus les quitter, malgré les tentatives de toute espéce, qu'employerent les Sauvages pour l'engager à déserter la Mission, ou pour le faire chasser par les Missionnaires, en l'accusant de larcins, dont il étoit innocent. L'exemple de ce jeune homme fut bientôt imité par un pere de famille, qui s'appelloit *Kajarnak*, & qui, de disciple des Freres, devint l'Apôtre de ses compatriotes. Sa famille, attirée par ses discours, vint, au nombre de neuf personnes, se loger avec sa tente & son bagage auprès des Missionnaires. Deux autres familles suivirent de près celle-là. Il y eut encore des Groënlandois qui vinrent passer l'hyver avec *Kajarnak*. Mais au printems ils allerent à la chasse des rennes, promettant de re-

ourner l'hyver suivant. Ils revinrent
ns doute, mais aussi sauvages que
s bêtes qu'ils avoient poursuivies,
ujours prêts à déserter. *Kajarnak*
sta seul fidele aux bons Freres, aban-
onné lui-même de ses parens. Ceux-
, voyant qu'il ne vouloit pas les
ivre, emporterent la tente & le ba-
au de la famille. Mais il aima mieux
voir dépouillé trois fois de tous ses
ets par les Sauvages, que de retour-
r vivre avec eux. Après avoir essuyé
en des persécutions, des railleries &
s mépris, il fit à son tour des pro-
ytes, & quelques-uns de ses pro-
es & de ses amis vinrent prier les
eres de leur accorder un emplace-
nt dans leur voisinage, & de les ai-
à y bâtir une maison.

Dès le commencement d'Octobre,
and la neige & la gelée ramene-
t les Groënlandois de leurs tentes
ovibles dans les habitations fixes
l'hyver, environ vingt personnes
rent se loger dans deux maisons
furent construites près de la mis-
. Dès-lors les Freres commencerent
ever une petite école de catéchisme,
r cinq enfans, à qui ils enseigne-
t à lire, non sans beaucoup de
ne. Ensuite ils s'érigerent en Mé-

HISTOIRE DU GROENLAND.

decins de ces familles, & malgré leur ignorance, ils réussirent quelquefois à guérir des malades. Mais ce fut sur-tout, disent-ils, en leur inspirant de la confiance au Dieu qu'ils invoquoient, de sorte que si leurs remédes étoient inutiles au corps, ils ne l'étoient pas toujours à l'ame. Cependant il étoit difficile d'opérer la conversion, sans la guérison. Comme les Missionnaires exhortoient les malades à la priere, deux Groënlandois, ne sçachant que dire à Dieu, demanderent comment ils s'y prendroient pour implorer son assistance. Aussi-tôt les Freres firent venir les enfans de ces malades, & leur ayant dit de demander quelque chose à leurs peres, ceux-ci n'eurent pas besoin d'autre modele de priere pour s'adresser au pere des hommes qui entend toutes les langues, & sur-tout la voix des affligés.

Quand les Missionnaires eurent formé ce petit troupeau de Néophytes, ils ne perdirent plus de vue leurs cheres brebis; les suivant par-tout, de peur qu'on ne les enlevât du bercail. Ils les accompagnerent soit à la pêche, soit dans les foires, profitant de ces voyages, pour attirer d'autres

;roenlandois. Insensiblement leur :oupeau grossit, au point que le nombre de quatre pasteurs qu'ils étoient, e suffisoit pas pour le conduire. s appellerent donc encore deux ; leurs Freres d'Allemagne, pour ›opérateurs, soit dans les travaux ıi ne demandent que des bras, soit ıns les fonctions spirituelles du ministere évangelique.

1739. Famine causée par le froid.

L'année 1739 fut marquée par ces reuves qui préparent les cœurs à la igion. Dès l'entrée de l'hyver le ›id fut si rigoureux, & la glace ferma lement les bayes du Sud, que les oënlandois ne pûrent sortir pour ;r chercher des provisions. Plusieurs ntr'eux périrent de faim & de id, faute de nourriture, & manquant uile pour entretenir leurs lam-, qui leur servent en même-tems ır la cuisine & le chauffage. Dans te double extrémité, les Groënlans eurent recours aux Européens, leur ıge ordinaire. Quelques uns furent gés de faire six lieues sur les :es, & d'autres de porter leur Kaiak la tête, des journées entieres, ıt de trouver l'eau pour ramer. prierent les Missionnaires de leur er un azile, & de recueillir leurs

femmes & leurs enfans qu'ils avoient laissés assez loin derriere eux, dans les glaces. Les Freres leur donnerent tous les secours de l'humanité, & l'on envoya de la colonie un bateau pour sauver ces familles errantes. Mais comme la glace ne permit pas d'aborder à l'Isle où ces malheureux étoient arrêtés, on fut forcé de les laisser, durant une semaine entiere, exposés à toutes les rigueurs de la misere, jusqu'à ce que le tems plus doux ouvrît les passages de la mer, pour les transporter. Ces pauvres gens avoient été dix jours dans la neige, n'ayant pour se sustenter, que de vieilles peaux de tentes, le cuir de leurs souliers & de l'algue. Cependant un Groënlandois, plus hardi, ou plus heureux que les autres, avoit pénétré dans l'isle pour sauver sa femme & ses enfans dans deux kaiaks. Il mit dans l'un la mere qui portoit le plus jeune de ses fils sur son dos, & prenant lui-même l'autre enfant sur ses épaules, il remorqua le premier kaiak au second qu'il conduisit tantôt sur la glace, tantôt sur l'eau, traînant & ramant tour-à-tour.

Les Freres eurent leurs deux maisons si remplies de tout ce monde, qu'à

ine leur restoit-il une chambre pour
ıx. Ce fut un moment favorable
la mission ; car la charité ouvre
ujours le chemin à la foi. Ce-
ndant M. Crantz ne veut pas
'on imagine que ses Confreres aient
ıployé les moyens temporels de la
enfaisance, comme un appât de
luction, pour attirer les Groënlan-
is au Christianisme. Autre chose
, dit-il, de faire des Prosélytes par
s présents, ou de tendre les bras à
misere humaine, sans avoir égard
'à ses besoins, & sans autre motif que
la soulager. Aussi les Freres por-
ent-ils le désintéressement, jusqu'à
pas acheter le salut des ames par
subsistance qu'ils procuroient aux
ideles. Un de ces réfugiés avoit
ſé sa femme en couche, pour cher-
er sa vie auprès des Missionnaires,
.is ils le renvoyerent avec des
ovisions, lui disant que s'il persis-
t dans le desir qu'il leur témoignoit
se convertir, il pouvoit revenir
c sa femme ; il ne reparut plus.
and la dureté de la saison eut
ſé, ces réfugiés demanderent qu'on
ramenât chez eux, & les Freres
ucérent leurs vœux, trop contens
garder une de ces familles, avec

HISTOIRE DU GROENLAND.

la promesse que leur firent la plûpart de ces Sauvages, de retourner l'hyver suivant vivre avec eux, pour entendre la parole de Dieu.

Mais lorsque le tems de la pêche dispersoit les Groënlandois, les Freres profitoient de la belle saison pour faire leurs courses apostoliques. Ils les commencerent cette année dès le mois de Février, en traînant ou portant leurs bateaux à travers les glaces. Jean *Beck*, l'un de ces *Freres unis*, se rendit à Kangek, où la disete avoit rassemblé plusieurs familles. Il avoit avec lui *Mangek* & *Kajarnak* qui l'aiderent à catéchiser leurs compatriotes; mais qui n'y réussirent pas assez, pour ne pas souhaiter de retourner à *New-Herrnhut*; c'étoit l'habitation des Freres.

De leur côté, les Missionnaires Danois vouloient continuer leurs visites annuelles; mais souvent ils ne le pouvoient pas, faute de bateau & de Matelots: ainsi les Freres se firent un devoir de zele & de reconnoissance, de les conduire eux-mêmes, & de leur rendre une partie des bons offices qu'ils avoient reçus de M. Egede & de ses compagnons. M. Crantz, membre de la Congrégation des *Herrenhutters*,

ers, dit que ses Confreres étoient quelquefois mieux accueillis des Sauvages, que les Pasteurs du Dannemark, parce qu'ils se rendoient plus familiers, & que leur langage étoit plus à la portée de ce Peuple grossier. Cependant leurs instructions ne faisoient pas des progrès bien rapides, les Groënlandois ne pouvant élever leur raison au-delà de l'idée d'un Dieu. Les mystères du péché originel & de la rédemption, n'entroient point dans leur foible intelligence. Quand on leur en parloit, ils redisoient toujours, *nous croyons tout* ; & cette réponse signifioit, qu'on ne leur en parlât plus. Mais un d'entr'eux, donnant plus d'essor à ses réflexions, dit un jour aux Catéchistes : » est-ce que Dieu n'entendit pas le serpent, quand il séduisit Eve par ses discours ; & s'il l'entendit, pourquoi n'avertit-il pas la femme de s'en défier, & ne prévint-il pas la chûte du premier homme? « Ainsi la stupidité des uns, & le raisonnement des autres, retardient les fruits de la prédication de l'Evangile.

Les mœurs des Groënlandois étoient encore bien éloignées de ce que les Hernhutes appelloient le Royaume

HISTOIRE DU GROENLAND.

du Ciel. Une vieille femme étoit morte la nuit, ou du moins l'avoit paru. Son fils l'enveloppa d'abord dans une peau pour l'ensevelir. Mais une heure après, elle poussa des cris lamentables. Un Missionnaire obtint du fils qu'il découvrît le visage de sa mere, pour y chercher quelque signe de vie; mais comme elle ne parla point, on la remit dans son enveloppe mortuaire. Peu de tems après on entendit de nouveaux gémissemens, le fils découvre sa mere, & lui met dans la bouche un peu de graisse de poisson qu'elle avala, mais sans parler. On la recouvre encore; enfin au troisiéme réveil elle répondit à des questions, & le Missionnaire dit au fils de prendre soin de sa mere. Mais ce malheureux, dès qu'il fut resté seul, l'enveloppa de nouveau, la descendit par sa fenêtre dans la mer, & de peur qu'on ne traversât une seconde fois son dessein, il alla l'ensevelir vivante dans une isle voisine. Cependant on sçut ce qu'il avoit fait, & quand on lui reprocha cette mauvaise action, il se défendit en disant que sa mere avoit perdu l'usage de ses sens & de sa raison depuis quelques jours qu'elle avoit passés sans manger, & qu'il avoit

faire un acte de piété filiale, en
tant fin à ses peines.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Cependant les deux Sauvages qui
ient particuliérement attachés aux
ionnaires, demandoient le baptê-
qu'on leur avoit appris à desirer.
soit qu'on eût remarqué de l'in-
ance dans le caractère de l'un
r'eux, c'étoit Mangek ; soit
ne fût pas encore assez instruit,
i refusa cette grace : ainsi ce
lyte rebuté alla rejoindre les
ges & ne reparut plus à la Mis-
Les Freres tournerent alors tous
oins sur Kajarnak & sa famille,
près une instruction suffisante,
baptisés le jour de Pâques, au
re de quatre, le mari, la fem-
n fils & une fille.

Premiers fruits de la mission des Hernhutes.

is il n'y avoit pas un mois qu'ils
t reçu le baptême, quand
upe d'assassins, venus du Nord,
t le Beaufrere de Kajarnak,
étexte qu'il avoit fait mourir,
maléfices, le fils du Chef de
ande. D'abord ils l'avoient at-
r adresse auprès de Kangek,
oient cruellement percé d'un
: il eut encore le bonheur
her ce fer de son corps, & de
per de leurs mains. Mais ils le

HISTOIRE DU GROENLAND.

rattraperent, & lui ayant donné treize coups de couteau, ils le précipiterent en bas d'un rocher, où il fut découvert après bien des recherches. Les meurtriers menaçoient encore d'assassiner Kajarnak lui-même, & son autre beau-frere, en dépit des Européens, & des gens du Sud. C'est ainsi qu'ils appelloient les Groënlandois qui habitoient, ou commerçoient avec la colonie Danoise & la mission; ceux-ci prirent l'allarme & vouloient s'enfuir: mais on les rassura. Les Officiers de la Colonie firent arrêter le Chef des assassins, & quelques-uns de sa bande. Ils furent conduits prisonniers en présence de plus de cent Groënlandois. Le Chef, interrogé, confessa qu'il avoit commis trois meurtres de plus, & qu'il avoit trempé dans trois autres. Comme il n'étoit pas sujet aux Loix humaines, dit M. Crantz, parce qu'il ignoroit même les Loix divines; on lui lut le Décalogue, en le menaçant des peines les plus sévéres, s'il retomboit dans l'homicide; ensuite il fut élargi. Mais deux de ses complices, qui avoient été instruits de la Loi de Dieu, avant de la violer; furent punis du fouet. Quelque juste que

it cette différence de traitement ;
eut-être n'étoit-elle pas bien propre
favoriser la propagation de l'Evan-
le : mais elle montroit de la part
s Juges & des Chrétiens, une im-
rtialité qui faisoit honneur à leur
eligion. Cependant Kajarnak,
uellement effrayé de ces attentats,
algré le châtiment des deux coupa-
es, voulut se dérober au danger,
ns quelque retraite inconnue aux
nemis de sa famille & de sa vie.
vain on essaya de calmer ses allar-
s, en lui promettant de la pro-
ction ; envain on lui rappella la pro-
esse qu'il avoit faite au baptême,
ne pas quitter les Missionnaires ; il
touché jusqu'aux larmes de toutes
urs représentations, mais il ne put
nsentir à rester avec eux. A l'instant
mission fut désertée, à l'excep-
n de deux tentes ; toutes les es-
rances des Freres sur la conversion
Groënland, s'évanouirent, & il
leur resta que la confusion d'avoir
ptisé des Payens, sans faire des
rétiens. Mais ce reproche qu'on
utoit à leur affliction, ne fut pas
ide, ni de durée. Car avant la
de l'année, ils virent arriver vingt-
bateaux de Groënlandois, par-

HISTOIRE DU GROENLAND.

mi lesquels étoient quelques amis de *Simek*, l'un des Sauvages qui avoient accompagné Kajarnak dans sa retraite. Simek revint lui-même avec sa famille ; ensorte que l'hyver suivant les Freres eurent neuf familles dans leur voisinage. Ainsi les déserteurs, après avoir fait par-tout des recrues, vinrent insensiblement rejoindre les drapeaux de la foi, amenant plus de Proselytes qu'il n'y avoit eu de transfuges.

Jusqu'ici l'on n'a parcouru qu'un volume de M. Crantz, sur le Groënland. Il en reste un second, encore plus long, mais qui roule tout entier sur les progrès de la Religion Chrétienne & de la mission des Freres Moraves, chez un Peuple abandonné, ce semble, du ciel & de la terre. Cet ouvrage beaucoup moins curieux & moins intéressant que les lettres édifiantes des Missionnaires Catholiques, respire un fanatisme que toutes les Religions devroient également désavouer. On n'y reconnoît l'Evangile d'aucune communion Chrétienne. Le langage extravagant d'un Piétisme mielleux, & pêtri d'ignorance & de fadeur, convient encore moins à la doctrine de Luther, qui sans doute ne vou-

lut pas détruire le monachifme, pour lui fubftituer une bigoterie puérile & fuperftitieufe. Auffi ne pourroit-on expofer aux yeux du public ce fatras de myfticité gothique, fans compromettre le refpect qui eft dû à la Religion, établie fur de meilleurs fondedemens que ceux de ces Freres ignorans. Cependant l'hiftoire d'un Peuple converti, même par des fanatiques errans, peut montrer par quels moyens on introduit une Religion dans un pays où elle n'a pas encore été prêchée. Si ce tableau feul intéreffe par luimême un grand nombre de Lecteurs, un précis des travaux apoftoliques auxquels les Freres Moraves fe font livrés pendant l'efpace de vingt ans, aura quelque chofe de neuf, d'inftructif & d'attrayant tout enfemble. On prendra du moins une idée jufte de la marche que doit fuivre une Religion même erronée, quand on peut la faire entrer dans les efprits par la voie douce & lente de la perfuafion. Car on ne verra point ici, ce que le chriftianifme abhorre, la croix multiplier les gibets; le flambeau de l'Evangile allumer des buchers; des Princes idolâtres étendus par des Chrétiens, fur des grils

ardens ; les armes & les chaînes frayer un chemin de ſang & de larmes aux Miſſionnaires. Les Danois, quoique Luthériens, quoiqu'entêtés du ſyſtême dur & tranchant de la prédeſtination, n'ont pas traité les Groënlandois, comme les Ruſſes traitent les Kamſchadales & les autres Peuples idolâtres. Enfin ils ont voulu convertir avant de ſoumettre, & non pas conquérir avant de convertir.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire des Miſſions du Groënland, depuis l'an 1740, juſqu'à l'an 1762.

LES Freres Moraves, gens ſans étude & ſans capacité, n'avoient d'autre miſſion & d'autres talens pour l'apoſtolat, que leur enthouſiaſme. Ils ſe croyoient inſpirés ; c'étoit leur unique moyen de convertir : le tems & les circonſtances firent le reſte. Car nous eſt-il permis, à nous catholiques, de penſer qu'ils fuſſent aidés de la grace, pour changer des Idolâtres, ou des Athées, en Luthériens ? Le

Ciel ne vouloit point sans doute qu'on fermât une porte de l'Enfer aux Groënlandois, pour leur en ouvrir une autre : aussi verra-t-on souvent, dans la conduite de ces Missionnaires, la main de l'homme, au lieu du doigt de Dieu. Mais il faut convenir qu'ils ont employé d'ailleurs tous les moyens naturels que la vertu morale, & la prudence humaine, peuvent suggérer. D'abord ils vécurent en bonne intelligence avec ce qui restoit de Missionnaires Danois, qui professant la même Religion qu'eux, avoient plus de lumieres, & joignoient la science au zele. Cet accord prévint les schismes, les disputes & les scandales, qui plus d'une fois ont fait avorter les progrès de l'Evangile, à la Chine ou dans l'Inde. Si d'une part les institutions du monachisme, inspirent plus vivement cet esprit de corps qui, augmentant la chaleur du zele religieux, donne plus d'activité, de force & de succès aux travaux de l'apostolat ; d'un autre côté, ce même esprit de corps est un germe de dissension & de zizanie, qui détruit ce qu'il édifie, en divisant par des rivalités & des jalousies funestes, ceux qui combattent pour la même

HISTOIRE DU GROENLAND.

Concert des Freres Moraves avec les Missionnaires Danois du Groënland.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Religion, ſous des drapeaux de diverſes couleurs. Combien de fois a-t-on vu ces Légions manquer ou perdre des conquêtes, dont chacune d'elles vouloit ſeule avoir toute la gloire, ſans parler de l'utilité ? Heureuſement le Groënland n'offroit point de tréſors, ni de puiſſance, à partager entre les Prêtres Luthériens du Dannemark, & les Freres ignorans de la Moravie. Auſſi ſe rendoient-ils tous les devoirs mutuels de la charité chrétienne; & ce concours de vues, & de bons offices, avançoit ou préparoit la converſion des Sauvages. D'ailleurs on ne perdoit rien de ce qui pouvoit faire une impreſſion ſalutaire ſur ces eſprits ſimples. Ils étoient ſur-tout édifiés & touchés de l'attention qu'avoient les Freres à enſevelir tous les morts; tandis que les Groënlandois, qui ne rendent ce dernier devoir qu'à leurs plus proches parens, laiſſoient les autres morts ſans ſépulture. Tous les événemens concouroient à l'œuvre du ſalut. Un Groënlandois, qui ſe noyoit, ayant appellé à ſon ſecours l'Être qui eſt au-deſſus des mers, deux hommes de ſa Nation vinrent le ſauver des eaux, & il ſe convertit au chriſtianiſme. Un autre

Sauvage, qui avoit souvent entendu prêcher les Freres, sans se convertir, tombe & meurt subitement en jouant à la balle. Sa mort pouvoit être naturelle, disent les Missionnaires; mais ils en prirent occasion d'exhorter les Chrétiens à ne pas se mêler avec les Payens, sur-tout dans les jeux & les divertissemens.

HISTOIRE DU GROENLAND.

A Kookernen, la mer jetta sur le rivage une baleine morte. Aussi-tôt grand festin chez les Groënlandois, & la fête se termine par des danses. Deux Chrétiens avertissent les Idolâtres de ne pas se livrer à cette folle joye, mais de remercier Dieu de ses dons. Les Sauvages se mocquent de ses remontrances. Avant la fin de l'assemblée, un des assistans tombe mort; bientôt après, deux autres expirent aux yeux de tout le monde. Le lendemain, il en meurt encore d'autres. Tous ceux qui avoient mangé de la baleine, sont malades. Les Freres Moraves les assistent, & leur font avaler des gouttes d'antidote. On leur avoit dit que la baleine étoit verte & bleue, du côté où le harpon l'avoit blessée. Ils en conclurent qu'elle devoit être empoisonnée. En effet, les malades avoient d'abord les yeux

Baleine morte d'un harpon empoisonné. Accidents qu'elle cause à ceux qui en ont mangé.

fixes, puis la langue blanche. Peu de tems après, ils perdoient la connoissance & le sentiment ; ils enfloient considérablement, & mouroient sans aucun signe de souffrance. Mais ceux qui résistoient quarante-huit heures, & pouvoient vomir, en revenoient. Ceux qui avoient mangé de la chair verte, où étoit le harpon, moururent ; quelques uns des autres guérirent par les remédes & les secours des Missionnaires. C'est ainsi que ceux-ci travailloient à leur grand objet de la conversion des ames. M. Crantz pense que ceux qui avoient blessé cette baleine d'un fer empoisonné, devoient être des Espagnols, dont il étoit venu cette année deux vaisseaux à la pêche. L'un des deux, dit-il, avoit fait naufrage à quarante lieues de *Good-Shaab*. L'équipage tenta de

1743. se sauver à terre dans la chaloupe. Mais on croit qu'il fut tué à coups de flêches, par les Groënlandois qui vouloient profiter des débris du naufrage. Cependant ceux-ci soutinrent qu'ils avoient trouvé ces malheureux morts de faim & de froid sur le rivage. Au reste, l'avidité des Européens a jetté tant d'allarmes sur toutes les côtes des trois autres parties du monde,

qu'ils doivent s'attendre à essuyer des hostilités & des trahisons par-tout où ils portent un appareil de guerre, de violence, d'avarice & de domination. Encore est-ce une espéce de bonheur pour eux, que cette même Religion, qui, loin de réprimer leur injustice, semble irriter le feu de leur cupidité par un soufle de zele souvent faux, & toujours excessif, ait inspiré à des âmes compatissantes & vertueuses, les œuvres de charité qui peuvent gagner & persuader. Si le Dannemark vient à bout, avec le tems, de civiliser le Groënland, il devra sans doute une partie de ses établissemens en ce pays sauvage, à la patience des Freres Moraves, qui jusqu'ici n'ont eu que les mœurs & de la piété, pour soutien de leur prosélytisme.

Le bon exemple donne tant d'empire à la parole, que tout réussit à ceux qui prêchent une morale qu'ils pratiquent. Les songes même coopéroient aux succès des Missionnaires.

Effets des songes.

Un Angekok vit en songe un enfant qui lui montra d'abord un lieu de délices, puis un séjour de ténébres. Cet homme se convertit. M. Crantz avoue que ce songe pouvoit lui venir de ce qu'il avoit entendu parler sou-

HISTOIRE DU GROENLAND.

vent de l'Enfant Jesus, du Paradis & de l'Enfer. Mais quoique la Divinité, dit-il, puisse se manifester par des voies invisibles, ces songes ne méritent pas une grande confiance. ». Ceux qui se convertissent à la » Religion, après ces sortes de visions » nocturnes de l'imagination, n'ont » jamais eu des idées saines du Christianisme. Cet Angekok lui-même, » qui d'ailleurs, menoit une vie irré» prochable, ne connoissoit pas la vé» ritable nourriture qui fait la vie » de l'ame.»

Les Groënlandois qui écoutoient la Prédication, étoient fort sujets à faire des songes sur des matieres de Religion. Comme ils en abusoient, les Missionnaires leur défendirent de se les raconter les uns aux autres. En général, les histoires effrayantes, soit vraies ou fausses, agitent l'imagination durant le sommeil, & les rêves de la nuit troublent la raison des enfans durant le jour. Quelle avance y a-t-il à effrayer ainsi les esprits, sous prétexte de les instruire? On est dévot, tant qu'on a peur; & quand l'âge des passions rend le courage, on reste sans religio › & sans morale.

Cependant les Missionnaires ne re-

poussoient point les ames qui recher-
choient le Christianisme, quel que
fût le motif qui les y amenât. Un
Angekok rêva qu'il étoit dans l'En-
fer. Réveillé de ce songe, il pleura
deux jours, & se convertit. C'étoit
toujours un triomphe pour les freres
Moraves. Quoiqu'il soit rare de voir
un ministre de la superstition, y renon-
cer; parce que les motifs qui l'atta-
chent à ses dogmes, ou les raisons
qui l'en ont détrompé, doivent éga-
lement le prévenir contre la plûpart
des autres croyances; cependant, s'il
a du penchant pour la Religion,
il en changera d'autant plus aisément
qu'il ne voit que les abus de celle
qu'il quitte, & le merveilleux de
celle qu'on lui propose. C'est du moins
le foible de tous les caracteres ardens
& inconstans, quand ils n'ont pas
assez de courage, ou de lumieres pour
voir la vérité, de changer d'erreurs:
& le Luthéranisme n'est-il pas une
erreur?

Histoire du Groenland.

Aussi les Apôtres de cette Doctri-
ne conviennent-ils, à chaque page,
des obstacles qu'ils trouvoient à l'éta-
blir. Parmi les raisons qui détournoient
les Angekoks du Christianisme, un
d'entr'eux avoua que celle qui ba-

lançoit le plus les semonces de conversion qu'il sentoit quelquefois au fond de son ame, étoit l'amour qu'il avoit pour ses parens & ses enfans. Je ne pourrois, disoit-il, goûter les joies du Paradis, tandis que ma famille seroit en Enfer. Cette objection que tous les Missionnaires Chrétiens ont eue à résoudre, dans toutes les Parties du monde, méritoit, ce semble, une réponse. Mais les freres Moraves qui ne se vantent pas d'être Théologiens, ne trouvoient pas, sans doute, dans la Doctrine de Luther, des armes défensives contre un si terrible assaut.

Un scandale plus grand encore que le raisonnement de cet Angekok, fut l'exemple d'un Groënlandois qui, lassé d'assister aux conférences de Religion, dit nettement « qu'il ne » croyoit rien de ce qu'on y débitoit; » qu'il n'y avoit point de Dieu; que » tout étoit de soi-même, & seroit » toujours comme il est; qu'enfin il » vouloit suivre, à cet égard, l'opinion » & l'exemple de ses peres » qui n'avoient jamais entendu parler de Religion. Mais, répondent les Missionnaires, ce langage frénétique venoit du trouble de son ame tourmentée par

les impulſions de la grace. La preuve en eſt, qu'ayant entendu prêcher ſur la mort dans une de nos Aſſemblées, il ſe leva, après bien des contorſions qui témoignoient ſon impatience, & ſortit enfin, ſans y reparoître depuis.

Moyens de proſélytiſme.

Un des moyens de Proſelytiſme que les *Herrenhutters* ont imaginé, pour ſuppléer à la ſcience ; c'eſt le chant. Les Lacédémoniens employoient la muſique dans les combats, comme un inſtrument de victoire. Les Hébreux marcherent à la conquête de la Paleſtine, en chantant des vers ſacrés, & les Luthériens ſe ſervent encore de Cantiques pour le maintien & la propagation de la Religion. Mais les Freres Moraves ont établi des Ecoles de chant au Groënland, ſurtout pour les enfans & les jeunes filles. Les hommes qui n'ont pas le temps d'aſſiſter aux inſtructions, apprennent l'Evangile par les Hymnes qu'on leur chante dans les Cabanes. Les enfans ont la mémoire facile, & les filles la voix douce. Le chant eſt tendre, mélodieux, diſtinct & poſé, ſans éclats, ſans efforts. Les Payens, dit M. Crantz, s'arrêtent ſouvent pour écouter le chant des femmes, & ils en-

Ecoles de chant.

HISTOIRE DU GROENLAND.

tendent, en paſſant, le Catéchiſme & la Prédication. Quand les Cantiques ont préparé les ames à l'attendriſſement, l'Orateur profite de ces heureux inſtans, où l'Auditoire ſe laiſſe plus aiſément perſuader que convaincre. C'eſt alors qu'on écoute avec avidité les hiſtoires tragiques & touchantes qui ont fait triompher la Religion Chrétienne, chez tous les Peuples ſimples, & diſpoſés par les diſgraces de la nature, ou les injures de la fortune, à ſe paſſionner pour la doctrine la plus propre à conſoler des malheureux. Le nom de Jeſus ſouffrant, ami des pauvres, ennemi du riche, réparateur des maux, & victime de ſes vertus, fait ſur les Groënlandois cette impreſſion d'enthouſiaſme qu'on retrouve chez les Ecoſſois qui firent la guerre à Charles premier, & le livrerent ou le vendirent à Cromwel. L'Orateur qui ne parle jamais, ſans ſe croire inſpiré, dit avec confiance tout ce qui ſe préſente plutôt à ſa bouche qu'à ſon eſprit, & quand la parole vient à lui manquer, il a recours aux larmes qui ont tant d'influence ſur les ames les moins ſenſibles. Ces pleurs ont bien plus d'éloquence que les diſcours, & c'eſt

Eloquence des larmes.

là que le Missionnaire des Sauvages est au dessus de l'Orateur des Rois. C'est cet empire de la parole & des larmes sur les sens & le cœur des hommes assemblés, qui, sans doute, a si rapidement étendu les progrès de l'Evangile, chez les nations errantes de l'Amérique; qui a civilisé les habitans du Paraguai; qui les a mis sous le joug d'une Société trop répandue & trop puissante, pour n'avoir pas mêlé quelques artifices à de grandes vertus.

Parallele de l'institution des Freres Moraves, avec celle des Jésuites.

Les Freres Moraves semblent avoir étudié l'histoire & la marche des Jésuites dans leur établissement. Nés dans une plus grande obscurité, ils se sont multipliés en aussi peu de temps. C'est le même enthousiasme, la même ferveur, le même esprit d'union & de fraternité. Si ces Missionnaires Luthériens, plus ignorans, n'ont pas eu l'oreille des Rois, & ne se sont pas attachés spécialement à une Cour, pour s'insinuer dans toutes les autres; avec une adresse plus souterraine encore, ils commencent, en gagnant le bas peuple, à se glisser dans toutes sortes d'états & de conditions, à se faire en même temps Commerçans, Ouvriers & Cultivateurs. Sous la direction de quelques Grands

qui fondent des Châteaux au lieu de Monasteres, ils forment des Peuplades, des Colonies & des Cités, dont ils sont à la fois les Apôtres, les Peres & les Propagateurs par toutes les voies de la nature & de l'art, joignant les douceurs du mariage aux consolations de la piété, & bâtissant l'Edifice d'une grande Société avec tous les leviers de la Religion. A la vérité, les attachemens naturels & les soins domestiques inséparables de la vie conjugale, relâchent ces nœuds factices qui lient & composent les Sociétés monastiques & célibataires. Mais ce qu'on perd de l'esprit de fermentation & de vigueur, qui donne, tout à coup, un grand éclat, & toute la célébrité de la renommée à un Corps religieux, on le compense par le genre, le nombre & la solidité des établissemens qu'un peuple choisi, qui se mêle dans tous les autres, peut cimenter avec le temps. Peut-être les Freres Moraves seront-ils dans la Religion Luthérienne, ce que les Quakers ont été dans la Communion Anglicane. Du moins plus Citoyens & plus Patriotes que les Jésuites ; enfans de la Métropole, & Peres de la Colonie, ils seront plus attachés par les liens du sang, & par l'intérêt so-

cial à la patrie commune. Mais voyons avec quelle induſtrie ils jettent d'avance les germes de leur aggrandiſſement, & de cette félicité que tous les hommes ont le droit & même l'obligation de ſe procurer ſur la terre. Quand leur enthouſiaſme opérera ce bien, ſans aucun trouble, il ſera toujours utile ; mais l'enthouſiaſme entraîne ſouvent l'intolérance. Les Miſſionnaires eux-mêmes s'en plaignent.

Enthouſiaſme & intolérance.

Un Groënlandois converti ſe trouvant logé près d'une Cabane, où il y avoit une aſſemblée de danſe, & ne ſçachant comment éviter les tentations que lui donnoit le bruit, ſe mit à genoux pour prier. Enſuite ſe levant, il entre dans l'aſſemblée, impoſe ſilence, ordonne qu'on l'écoute parler de Dieu, menaçant de briſer le tambour ſous ſes pieds. Une femme, appellée *Sara*, ne s'arrêta pas aux menaces : dans une pareille aſſemblée, elle prit le tambour du bal & le mit en piéces. Mais nous l'avertîmes, diſent les Miſſionnaires, de ne pas troubler les jeux des inconvertis, & de ſe contenter d'inſtruire ceux qui voudroient l'écouter. Nous avons remarqué depuis, avouent ces bons Freres, que notre *Sara* étoit pétulante, indocile & dé-

daigneuse. Ces défauts lui venoient des succès de sa prédication; mais elle a reconnu ses fautes & sa foiblesse. En général, ils se sont apperçus que, dès qu'un Groënlandois étoit Chrétien, il vouloit être Apôtre. Cependant ils bénissent les heureux fruits de cette ferveur, & tachent de la répandre, quoiqu'en y mettant les bornes de la prudence.

L'hiver étoit la bonne saison pour les Missionnaires. C'étoit alors qu'ils se faisoient, à loisir, Pêcheurs d'hommes. Mais comme le temps de la véritable Pêche dispersoit au loin les Groënlandois, & qu'ils oublioient en été tout ce qu'ils avoient appris de Religion en hiver, on fit un arrangement, par lequel les femmes & les enfans Orphelins demeurerent dans des tentes auprès de la Mission, sous la conduite d'un Chrétien à qui l'on donna les moyens de pourvoir à leur subsistance, avec la charge de veiller à leur instruction. Cependant une femme chrétienne qui, sans être mariée, avoit des liaisons trop charnelles avec un Groënlandois inconverti, se plaignit de cette innovation des Missionnaires, comme d'une gêne imposée sur les consciences, & d'une

iolence faite à la liberté. Ses murmues pouvoient exciter le mécontentement & la désertion dans le bercail. On y porta reméde, en séquestrant ette Néophite discole, de la société es fideles, jusqu'à ce qu'elle fût rentée dans son devoir.

Les Missionnaires suivent les Groënlandois à la chasse & à la pêche.

Mais, outre le soin qu'on prit de ce etit troupeau, l'un des Missionnaires ivit les hommes à la pêche & à la asse, & il n'y perdit pas son tems. ns parler de la priere qu'il faisoit soir matin à ses cathécumenes, il prit aucoup de perdrix, & emporta pluurs sacs de hareng, donnant l'exeme du travail, & gagnant en mêmens de quoi subvenir à la disette. C'éit un nouveau moyen de faire des osélytes : on ne peut lire sans quel-'intérêt, certains endroits du jourl que ces Missionnaires donnent s voyages qu'ils font à la suite des cheurs & des Chasseurs. Ecoutons un oment, Frédéric Boëhnish. C'est un s trois premiers Freres Moraves qui erent au Groënland. Il s'y maria 1740, avec une fille de Mathieu *ach*, son Confrere. Il fit un voya-, quatre ans après, en Allemagne, ur aller rendre compte au Synode Hernhut, des succès de la Mission

HISTOIRE DU GROENLAND.

du Groenland. En chemin il fut arrêté par des Soldats (Prussiens sans doute) qui le prenant pour un vagabond, voulurent l'enrôler par force, & le baloterent d'une place à l'autre. Mais il s'en défendit toujours, & fut enfin relâché par la médiation d'un Abbé Luthérien. Sa femme l'avoit suivi par-tout avec deux enfans qu'elle portoit au Séminaire de Marienborn, pour y être élevés & nourris par les soins & dans les principes de la société des Hernhutes. Avant de repartir pour le Groënland, il reçut le sacerdoce qui devoit le mettre en état de remplir avec plus de fruit, les fonctions de son apostolat. Voici le compte qu'il rend d'un voyage qu'il fit au mois de Mai 1746, à la pêche du hareng.

1746. Journal d'un voyage pour la pêche.

» Le 19, dit-il, nous partîmes, au » chant des Cantiques, sur quatorze » *Umiaks* & plusieurs *kaiaks*. Nous fîmes quatre lieues. Le soir j'assistai à » l'heure du chant. Ensuite quelques » Groënlandois vinrent dans ma tente, » où nous eûmes un entretien, dont » je ne puis rendre l'onction & la » douceur inéffables. *Mais dans ces » momens de la grace.... quelle paupiere » pourroit retenir.... les larmes de joie ?...*

» *joie ?.... Elles brisent leur écluse,* » *& se débordent sur les joues.... comme* » *un daim qui s'échappe & bondit à tra-* » *vers champs....*

» Le 20, nous arrivâmes à Pissik-» sarbik. Il y avoit sur le rivage six » tentes de Groënlandois Sauvages. » Nous plantâmes les nôtres plus » loin.

» Le 21, nos hommes allerent à » la pêche du veau marin, & m'apporterent quelques morceaux de chair de cet amphibie, dont je mangeai avec autant de plaisir qu'ils en témoignoient à me faire ce présent.

» Le 22, qui étoit le dimanche, je fis le matin, l'office du jour. L'après midi, j'allai visiter les tentes des Sauvages. Le soir mon Catéchiste présida à l'heure du chant, & moi à l'instruction des baptisés.

» Le 23, le 24 & le 25, notre troupe fit la plus heureuse pêche de harengs, & moi aussi. Le tems étoit si chaud, que nous avions de la peine à porter nos habits. Mais le 26, le 27 & le 28, la neige amena un froid si vif, que je ne pouvois presque pas écrire. Le 29, je prêchai en plein air, & je lûs ensuite à

» ma troupe, des lettres de nos Freres » d'Europe.

» Le premier Juin j'allai à la chasse, & je tuai un gros renne. Le lendemain j'en fis un régal à ma troupe, chez laquelle le Démon, pendant ma courte absence, avoit déja semé de la zizanie ; mais je la dissipai. J'envoyai de nos nouvelles, avec de la viande fraîche, à New-Hernhut. On m'en rapporta des Lettres qui me firent grand plaisir. Nous étions dans la saison où il fait jour tout le tems de la nuit : j'en profitai pour aller à minuit, pêcher du hareng dans un autre canton.

» Le 3, je fis une admonition à deux filles qui étoient allées chasser, à mon insçu, avec d'autres hommes que leur chef de famille. Elles reconnurent leur faute, & n'y retomberent plus. L'après midi, je fis la *Fête d'Amour* (a), & le catéchisme à vingt-deux enfans. Je parlai à un homme veuf qui vouloit se remarier à la façon de son pays ; c'est-à-dire, vivre en concubinage. C'étoit un catéchuméne ; je lui fis sentir l'indé-

(a) M. Crantz ne la définit point, & dit seulement qu'il ne faut pas confondre la *Fête d'Amour*, avec le *Souper du Seigneur*, ou la Communion.

HISTOIRE DU GROENLAND.

» cence de cette conduite, & pour » le sauver de la tentation, je l'engageai à retourner chez lui.....

» Le 5, je prêchai. Le 6, j'allai à » la chasse. Simon (c'est un Groënlandois baptisé) prit un daim dont » il régala toute la troupe. Durant » le repas, il dit, je n'ai plus honte de me laisser guider comme un » enfant, par nos Prédicateurs ; je » sçais par expérience que leur société » est bonne ; ils n'ont point envie de » nous dominer, comme quelques-uns d'entre nous le pensent & le débitent. «

A ce journal de la pêche, M. Crantz emande la permission d'en joindre n autre de la chasse. C'est Mathieu tach qui va nous le donner.

Journal d'un voyage pour la chasse.

» Le 3 Septembre, dit-il, quelques Groënlandois allerent à la chasse des rennes, & comme nous n'aimons pas à les laisser aller sans instruction, je les suivis. Dans une baye nous fûmes accueillis d'un grain qui sépara nos bateaux. Je fus obligé de courir sur le vent dans la baye, ne pouvant aborder à cause de la hauteur du rivage hérissé de rochers. Le courant étoit rapide, & les lames menaçoient de nous submerger.

» Le bateau des femmes rouloit sur » les vagues qui se replioient comme » un ver. A cette occasion je me sou- » vins d'un verset de nos Cantiques : » *Agneau, tu as fait l'Univers ;* » *mais souviens-toi que nous sommes tes* » *petites créatures.* Dans un quart » d'heure, tout fut calme, & nous étant » mis à ramer deux lieues, nous allâ- » mes planter nos tentes à Okeitsuk, » pour attendre les deux autres ba- » teaux, que l'orage avoit écartés.» Mais ils ne purent nous rejoindre que deux jours après. Ils avoient couru le plus grand danger ; sur-tout un jeune Groënlandois dont le kaiak n'avoit pû suivre les bateaux. Les vagues lui ayant emporté sa bouée, ou vessie de pêche ; tandis qu'il vouloit la rattrapper, il avoit perdu sa rame ; ce qui l'obligea de ramer avec ses deux mains, qui lui en tinrent lieu, jusqu'à ce qu'il l'eût recouvrée. Le mauvais tems nous empêcha de chasser durant six à sept jours.

» Le 12, j'allai à la chasse, & je » tuai deux rennes ; les Groënlandois » ne prirent rien, je leur donnai la » moitié de ma chasse.

» Le 13, je pris encore un autre » renne. Le matin, à l'heure de la

» priere, un Groënlandois vint me » dire qu'il avoit eu la pensée de prendre une verge, & de battre sa femme, parce qu'elle ne vouloit pas lui » obéir. Je lui dis, qu'on pouvoit châtier ainsi les enfans, mais non les grandes personnes. Je parlerai, lui dis-je, à votre femme; elle se corrigera. Eh bien, répondit-il, je ne la battrai pas, mais je t'avertirai, quand elle retombera dans la même faute. «

C'en est assez pour faire connoître e plan de direction spirituelle, que uivent les Freres Moraves avec les Groënlandois. On voit dans ce court xtrait, leur langage, leur genre de ie, le courage qu'ils puisent dans eur enthousiasme, l'empire que le natisme qui s'exhale de leur ame ans celle des sauvages, doit leur assurer à la longue sur ces Peuples simles & de bonne foi. C'est la mêe méthode, le même esprit, dans histoire de vingt ans de missions. les heureux insensés se sont fait un t de l'inspiration, pour étendre eurs dogmes & leur culte. Tous les noyens humains, mais les plus doux, nt été dans leurs mains des insumens de prosélytisme; & le proselé-

HISTOIRE DU GROENLAND.

lytisme à son tour deviendra, peut-être un jour pour eux, un instrument de puissance. Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de louer & d'admirer la conduite de ces Missionnaires Luthériens qui voulant policer des Sauvages, corrompent leur raison pour les unir en société ? Ne peut-on donner des loix & des mœurs aux hommes, sans leur inspirer des erreurs ? N'y a-t-il que la force, ou la ruse, & toujours la crainte, qui nous puisse mener, même au bien ? Ne verra-t-on jamais une ligue formée par la raison & l'humanité, pour la propagation des vérités utiles au bonheur du monde, pour l'accroissement & la perfection de la société, pour la paix des Etats, & le soulagement des Peuples ? Cette association, composée de gens sans parti, qui n'auroient que du courage, des lumieres, de la vertu, du désintéressement, pourroit opérer avec le tems une révolution dans les opinions & les mœurs. Elle prendroit la place de ces sociétés, qui jusqu'à présent n'ont été dirigées que par un fanatisme particulier de Religion souvent mal entendue, & qui, sous prétexte de former de nouveaux établissemens, ne

rassemblent que de nouvelles bandes de combattans. Car si l'état de nature est la guerre d'un seul contre un seul, l'état actuel de société est la guerre de tous contre tous. Qu'est-ce, en effet, qu'un Sauvage que des Missionnaires hérétiques attirent dans une peuplade catéchisée? C'est un homme à qui l'on donne tantôt une boisson qui redouble sa soif, au lieu de l'appaiser; tantôt un reméde qui n'adoucit la mort, qu'en aigrissant la vie. Sans parler ici des Nations du Paraguay, qui sans doute sont catholiques à la maniere de leurs Apôtres, mais qu'on ne connoît pas assez pour avoir le droit de préconiser ou de diffamer la société qui les a civilisées & dirigées; voyons par quelle suite & quelle combinaison de moyens, les Freres Moraves sont venus à bout de former au Groënland deux peuplades assez considérables d'hommes à demi-policés, sous le nom de Chrétiens.

M. Crantz dit d'abord qu'on fut plusieurs années, avant de faire part aux Groënlandois, même baptisés, du mystere de la transubstantiation. Les Freres Moraves se faisoient un scrupule de leur en parler, par une sorte de défiance. » Je n'examine

HISTOIRE DU GROENLAND.

» point ici, dit-il, si elle étoit bien ou » mal fondée; mais il est certain que » les Chrétiens du Groënland ne » sentoient pas assez leur foiblesse & » leur corruption, pour participer à ce » mystere. « On attendit qu'ils eussent une résignation de cœur à l'obéissance aveugle, avant de les admettre à la communion. Aussi ce Missionnaire ne date-t-il la Congrégation, ou l'Eglise du Groënland, que de l'année 1747, où l'on put bâtir une Chapelle. Auparavant, dit-il, on avoit catéchisé les Groënlandois en plein air, ce qui n'étoit commode ni pour l'Auditoire, ni pour le Prédicateur. Depuis trois ans cependant, on leur prêchoit à couvert. Mais la chambre d'assemblée étoit trop petite. Les Missionnaires du Groënland en firent de fréquentes plaintes à leur Congrégation d'Europe. Au Synode, quelle tint à Zeyst, Jean Beck, l'un de ces ouvriers évangéliques, fit acheter, par les libéralités des *Freres unis*, du bois de charpente, & l'on fréta exprès un vaisseau pour transporter ces matériaux à la nouvelle Confrérie. Christian David, cet infatigable Charpentier qui avoit bâti au Groënland la premiere hute des

Herrenhuters, & la premiere école des enfans du pays, voulut aussi construire la premiere maison de la Mission. Elle fut commencée le 5 de Juillet, & malgré la neige qui tomba dans ce mois d'un soleil continuel, & qui augmenta le suivant, cet édifice fut assez avancé, pour qu'on pût y tenir à couvert les assemblées de Religion, dès le 16 de Septembre. Un mois après, on fit la consécration de la nouvelle Eglise. Ce fut une joie inexprimable parmi les Groënlandois, que d'avoir pour la premiere fois une maison de priere. L'Eglise attira bientôt autour de ses murs une espéce de Bourgade, composée de six grandes maisons qui contenoient environ cent quatre-vingt personnes ; de sorte qu'avec celles de la Colonie voisine, on rassembloit à l'Eglise près de trois cens personnes.

1747. On bâtit une Eglise.

La peuplade de *New-Herrnhut*, (ainsi s'appella la nouvelle maison des Freres Moraves) fut partagée en trente bandes, neuf d'un sexe, & quinze de l'autre ; les premieres dirigées chacune par un homme, & les autres par autant de femmes. Ensuite on établit une école de chant. Deux Freres qui sçavoient un peu de musique, instrui-

ſirent des enfans à chanter par routine ; c'eſt-à-dire , avec la ſeule attention de l'oreille , ſans employer l'étude des yeux. C'eſt à peu près ainſi qu'on devroit peut-être enſeigner la muſique & toutes les autres choſes aux enfans, juſqu'à ce que l'âge des forces du corps & de l'eſprit, les mît en état d'appliquer la théorie à la pratique, & de chercher dans la réflexion les principes de tout ce qu'ils ont appris par les ſens.

Quand on eut une Egliſe, on célébra des Fêtes, entr'autres celle de la congrégation. Elle ſe tint tous les mois ; on y baptiſoit les catéchuménes; on prêchoit, on faiſoit les offices; on y liſoit les lettres des Confreres d'Europe, & ſur-tout celles des éléves de tous les Séminaires de l'unité, adreſſées aux jeunes Chrétiens du Groënland. Ces lectures étoient intertompues par le chant de quelques verſets, où le *ſang de l'Agneau* (mot de myſticité fréquemment répété) faiſoit couler les larmes. Toutes ces pieuſes invention attiroient inſenſiblement le concours à la nouvelle Egliſe, & la Congrégation, augmentée de cinquante deux perſonnes préparées depuis longtems au baptême, ſe trouva compo-

ſée, en 1747, de cent trente-quatre Groënlandois baptiſés. Dès-lors, on commença de faire à l'Egliſe des mariages, des funérailles, & toutes les cérémonies qui, conſacrant les actes & les engagemens les plus ſolemnels de la vie civile, par le ſceau de la Religion, donnent de la conſiſtance au culte public, de l'autorité, puis du pouvoir & des richeſſes à ſes Miniſtres. Mais une obſervation ſinguliere, faite par M. Crantz, c'eſt, dit-il, que depuis qu'on a bâti une Egliſe au Groënland, les coups extraordinaires de la grace y ſont moins fréquents. Elle y agit avec moins d'éclat que dans les premiers tems de l'arrivée des Miſſionnaires. » Je fus d'abord étonné, pourſuit-il, de ce changement, qui ne me paroiſſoit pas favorable à la Religion. Mais en y regardant de plus près, je trouvai que les converſions miraculeuſes, loin d'être néceſſaires, auroient pu avoir de fâcheuſes conſéquences. La grace n'avoit plus beſoin de ſuſciter des témoins à l'Evangile, lorſque la cité ſainte brilloit ſur la montagne, & que le chandelier y éclairoit au loin & auprès. Une nuée de témoins donnoit plus d'éclat à

HISTOIRE DU GROENLAND.

» cette lumiere victorieuse, que des » flambeaux épars & isolés. «

C'est avec ce langage mystique & ces bénignes interprétations, que les Freres Moraves croient voir & montrer par-tout le doigt de Dieu, dans leur propre ouvrage. Si la famine afflige les Groënlandois; c'est un châtiment du Ciel contre ces infidèles. Si la disette les attire à la Congrégation, où la charité par une assistance gratuite, en attache, en retient quelques uns à la nouvelle Eglise; c'est la grace qui les y appelle, les touche & les convertit. Si les Pasteurs & leur troupeau de baptisés, échappent aux dangers de la mer, aux glaces flottantes qui, dispersant leurs bateaux, les égarent & les balottent des mois entiers, tantôt sous les eaux & tantôt au dessus; sauvés enfin à la nage & à la rame, ils remercient l'Agneau de ce miracle. Si dans le rude mois de Décembre, quand tout leur manque, ils trouvent sur le rivage une baleine morte, de neuf brasses de longueur; trois cens personnes qui se mettent à la dépecer, après s'en être rassasiées & en avoir fait d'amples provisions, regardent cette heureuse rencontre comme un don du

Ciel, & croient cette baleine aussi miraculeuse que celle de Jonas. Ces Luthériens enfin, ces Freres *illuminés, morts, réveillés, ignorans*, divisés en autant de classes, que l'Académie des Arcades avoit jadis de Colonies, distinguées par des noms ridicules, ces Freres Moraves se voyent toujours portés sur les aîles de l'amour divin; & se croient invincibles, invulnérables, tandis qu'ils nagent dans le sang qui coule des playes de l'Agneau. Cependant ils mêlent souvent au secours d'en-haut, des armes & des moyens qui tiennent trop de la foiblesse humaine, pour n'être pas suspects.

Un jour, après avoir admis dix-neuf Groënlandois *au Souper du Seigneur*, (c'est ainsi qu'ils appellent la communion) ils baptiserent sept enfans du troupeau, parmi lesquels étoit une jeune fille qu'ils avoient sauvée quelques semaines auparavant du danger de la damnation; on va voir comment. Cette brebis étoit allée avec un homme de sa cabane, à Kangek. Un Sauvage Groënlandois l'enleva par force, & voulut en faire sa femme, à la façon violente du pays. L'hôte qui l'avoit reçue, étoit trop foible

HISTOIRE DU GROENLAND.

contre des Payens qui prétendoient, en dépit des Européens, épouser les filles baptisées, de même que les autres, sans attendre leur consentement, & malgré leur résistance. Il la laissa donc à ces barbares, & le cœur rempli de chagrin, il vint avertir les Missionnaires de cette étrange avanture. Comme il y avoit trois jours que la fille étoit entre les mains des Sauvages, on partit dès la nuit même qu'on en fut informé, pour courir à sa délivrance. Un des libérateurs, entrant dans la cabane où elle étoit enfermée, lui dit : » comment es-tu venue ici ? » Cet homme (dit-elle, en montrant son ravisseur) » m'y a entraînée par force. Avois-tu » du penchant pour lui ?..... Non, puis» qu'il m'a tirée par les cheveux.. ... » Prens donc tes effets & suis-nous ; » car nous sommes venus exprès te » chercher. » En même-tems, il entre un Frere, ou un député de la Mission, avec un fusil. Aussi-tôt les Sauvages dirent à la fille de se dépêcher de partir, de peur qu'on ne les tuât tous. On les assura qu'il ne leur seroit fait aucun mal, pourvû qu'ils ne s'avisassent pas une autre fois de mettre la main sur les brebis du bercail des

freres. Les Sauvages ne songerent plus, dit le Missionnaire, qu'à se voir délivrés de nous ; & la pauvre fille en fut quitte pour avoir été battue par de vieilles femmes qui avoient employé, en vertu de leur ministere, les voies de rigueur usitées au Groënland, pour forcer la pudeur à se laisser ravir ce qu'elle n'ose accorder. C'est ainsi que les Freres secondoient quelquefois les impulsions de la grace. Ils firent cette année (1748), trente-cinq baptêmes, & huit enterremens dans leur Eglise, qui se peuploit & s'aggrandissoit en même-tems de morts & de vivans. Tout leur réussit donc ; & leurs travaux spirituels furent récompensés de bénédictions, même temporelles. Car la mer jetta, presqu'à leur porte, assez de bois flottant, non-seulement pour leur provision de chauffage, mais encore pour ajouter une aîle à leur maison, & construire une salle d'école.

HISTOIRE DU GROENLAND.

1748.

L'année suivante la Sœur Judith bâtit une espéce de couvent pour les filles. Cette Groënlandoise étoit allée, il y avoit deux ans, en Allemagne, avec quatre autres personnes de son pays, sous la conduite du Missionnaire Mathieu Stach. Deux de la troupe, mari

1749.

& femme, moururent à la maison de Herrnuth en Lusace. Les trois autres suivirent le Frere *Stach* en Hollande, où le Capitaine Gerrison, qui les avoit amenés du Groënland, sur le vaisseau l'Irene, les prit encore sur son bord pour aller à Londres. Les deux jeunes Groënlandois avoient traversé toute l'Allemagne, à pied, sans se faire connoître. Ils garderent de même l'incognitò en Angleterre, de peur d'exciter une curiosité qui ne devoit que leur être importune. Cependant ils furent présentés au Roi & à la Cour, dont les regards pouvoient être accompagnés d'une bienfaisance utile à la Mission.

De Londres, ils partirent sur l'Iréne pour la Pensylvanie, où ils visiterent les Congrégations de *Bethléem* & de *Nazareth*, qui sont des établissemens du Hernhutisme. Ils trouverent là des Américains convertis, qui leur donnerent des lettres de dévotion pour leurs Freres Groënlandois. Christian David qu'ils avoient pris en Allemagne, fit une bonne provision de lates de cédre, & de bois de construction, pour bâtir un magasin de vivres, & la Congrégation de Pensylvanie envoya ce présent à

'elle du Groënland, en signe d'union c d'alliance spirituelle.

L'Iréne passa de la nouvelle Yorck *New-Herrnhut*, en trois semaines, vec les deux Missionnaires & les rois Groënlandois. » Quand on connoît, dit M. Crantz, la simplicité des Sauvages & la dépravation des Chrétiens, on doit regarder comme un miracle que ces trois personnes n'aient pas été perverties dans un voyage de deux ans. « Mais les nauvaises impressions que ces étranrers avoient reçues en Europe, s'efacerent si vîte de leur imagination, u'ils coopérerent même de leurs traaux & de leurs soins aux progrès de Evangile. La Sœur Judith, en parculier, profita de tout ce qu'elle avoit u à Herrnhut en Lusace, pour former u Groënland des institutions utiles à on sexe. Elle proposa à toutes les fil:s nubiles, & aux servantes qui n'éoient pas mariées, de venir habiter vec elle dans une maison séparée, u du moins de s'y rassembler le soir, près avoir fait leur tâche dans leur umille. Elles passent ainsi la nuit, ans un dortoir commun. Cette sépaation les met à l'abri de voir & d'en:ndre des choses qui, dans des mai-

sons faites & disposées, comme le sont celles des Groënlandois, peuvent occasionner des desirs & des actions souvent peu conformes à la morale du Christianisme, & sur-tout à la régularité du Herrnhutisme.

C'est ainsi que l'arbre & le sauvageon, croissoient & fleurissoient ensemble, par tous les moyens que fournit un zèle actif & industrieux. Tantôt on marioit un Missionnaire avec une Sœur du Herrnhutisme, pour travailler de concert, à la propagation des Chrétiens, par les voies de la nature & de la religion. Tantôt on pensionnoit un Allemand, qui avoit appris le Groënlandois, pour être Catéchiste & Maître d'Ecole. Tantôt on apprenoit l'Allemand à des enfans du Groënland, pour écrire, parler & chanter dans les deux langues des Missionnaires & des Néophytes. M. Crantz dit pourtant qu'aujourd'hui l'on n'enseigne point la Langue Allemande aux Groënlandois, parce qu'ils n'ont pas le temps de l'apprendre, & qu'elle n'est d'aucune utilité pour eux, ni pour la Mission.

Si celle-ci produit quelques bons effets, ce n'est pas sans un mélange de zizanie, dont elle a comme semé le

erme, entre les Habitans baptisés &
:s Sauvages inconvertis. En effet, on
:ouva, parmi les Chrétiens que la
Congrégation perdit cette année, un
omme assassiné par un Sauvage, pour
ne injure qu'il prétendoit avoir reçue
'un Chrétien. Il paroît que les Groën-
ndois en veulent aux Missionnaires,
arce qu'ils regardent comme enle-
ées à la Nation, des personnes qui
uittent leur famille, pour aller vivre
vec ces étrangers. On se plaint déjà
ans le Groënland que le Christianis-
e divise le pere d'avec son fils, & le
ere d'avec sa sœur. C'est aux Her-
hutes de répondre à ce reproche.

Procès singulier.

D'un autre côté, la police de ce Peu-
e se perfectionne dans leur Société.
ne femme chrétienne étant venue à
ourir, un enfant qu'elle laissoit,
esta à l'homme chez qui elle habi-
oit. Un Sauvage de Kangek vint ré-
amer cet enfant, parce qu'il étoit né
hez lui, & qu'il l'avoit adopté sous
nom d'un fils qui lui étoit mort.
lais comme l'autre Groënlandois
voit, depuis ce temps-là, fait vivre
enfant & la mere, le procès fut jugé
n faveur du Chrétien chez qui la me-
: étoit morte, contre le Sauvage chez
ui l'enfant étoit né. Ce n'est pas que

HISTOIRE DU GROENLAND. ce Jugement ne fût susceptible de revision & d'appel dans la Jurisprudence de nos Tribunaux, où l'on verroit bien-tôt éclore des Mémoires, & des Factums, & des plaidoyers, & des Consultations, & des Avis, & des Sentences contradictoires, sur cette belle question.

1750. L'hyver de 1750 fut plus rude qu'on n'en avoit encore vu. Le Havre de *New-Herrnhut*, qui a six milles d'étendue dans sa moindre largeur, fut tellement couvert de glace, même dans le mois d'Avril, qu'on n'y put avoir d'eau, malgré la force des courans & des hautes marées de l'Equinoxe. La famine fut générale dans le Groënland. Cependant, on s'en ressentit moins qu'ailleurs, à la Mission, où l'on avoit appris aux Fideles, non-seulement à prier, mais à travailler, à faire des provisions, à vivre avec économie. Les Inconvertis vinrent y chercher de l'assistance. On profita de leur détresse, pour leur prêcher l'Evangile; ce fut sans fruit. Ils admiroient le bon ordre & la sorte d'abondance qui regnoient à *New-Herrnhut*; mais quand on leur demandoit s'ils ne vouloient pas suivre l'exemple de leurs freres qui ne manquoient de

ien, dans un endroit qui n'étoit pas
: mieux situé du Groënland ; ils ré-
ondoient, » *Sanieissegalloar pogun, kissien ajornakau*; c'est-à-dire, nous
nous convertirions volontiers, si
ce n'étoit pas si difficile «. Ensuite
ontinuoit-on à leur parler de Reli-
on, ils s'enfuyoient, comme si
eût été quelque sortilege, ou une
aladie contagieuse.

Il paroit que ce qui choquoit le
us les Groënlandois, étoit de voir
irs mœurs contrariées par ces Mis-
onnaires étrangers, dont la vie & la
rection sembloient attenter à la li-
rté des Sauvages. Un de ces Incon-
rtis vint à la Mission menacer les
eres de brûler leur maison, s'ils ne
rendoient une femme qu'ils
oient prise sous leur protection,
rès qu'elle s'étoit échappée de ses
ains, pour se soustraire au mariage.
n se mit en garde contre ses mena-
: mais comme il rodoit toujours,
ns l'intention d'enlever cette fem-
; celle-ci n'étant pas encore au
ng des Catéchuménes, on la lui
ndit, en le priant de ne pas l'épou-
par violence. On apprit dans la sui-
qu'ils étoient d'accord l'un & l'au-
; ainsi la Mission ne se mêla plus de
te querelle de ménage.

Le zèle de ces Prédicateurs est quelquefois sujet à troubler le repos des familles. Une Groënlandoise s'étant retirée chez les Chrétiens, pour y recevoir le Baptême, ses Freres voulurent la ramener chez eux; mais comme elle ne se soucioit pas d'y retourner, & qu'elle s'étoit mise sous la protection d'un Missionnaire, ils l'enleverent dans l'intention, dit-on, de la tuer. Pour obtenir grace de la vie, elle entra dans un canot, & consentit à partir avec ces Sauvages. Le Missionnaire écrivit à la Colonie de *Bonne-Espérance*, pour faire arrêter les ravisseurs, & relâcher la fille baptisée. On fit la garde à Kangek, où ils devoient passer, en allant au Sud. Mais on ne la vit point, parce que ses Freres l'avoient obligée de se tapir dans le bateau sous des peaux, en la menaçant de l'égorger, si elle remuoit, ou se montroit. A 14 lieues plus loin, elle pria ses Freres de la descendre un moment à terre, pour aller cueillir des bayes ou des fruits sauvages. Dès qu'elle fut débarquée, elle se cacha dans des rochers, où on la chercha pendant deux jours, sans la trouver. Enfin, les Sauvages s'étant rembarqués, elle fit plusieurs lieues à pied

ans les montagnes, jusqu'à ce qu'elle encontra un Groënlandois qui la conuisit à son canot, & la remit à la olonie. On ne peut excuser, ce feme, la conduite des Missionnaires ui, dans l'intention de sauver des nes, établissent une séparation entre Groënlandois, élevent des familles irituelles aux dépens de celles que nature avoit formées. Toute Relin qui dérobe un fils ou une fille à parens, sous prétexte de rendre d'attacher ces enfans à Dieu, est Religion de discorde, de persécun, ennemie de la paix des Etats, lu bonheur de la Société générale. conversion devient alors séduction violence. Rien ne rachete ce vice érent au Prosélytisme. Cependant, étoit permis de conquérir & de juguer des Peuples sauvages, les es insinuantes que le Christianis- inspire aux Missionnaires, pour ıdre la domination des Princes de rope, sont peut être les plus hunes que l'on puisse employer. Les es Moraves ont pris au Groën- toutes les précautions, pour renleurs Chrétiens heureux. Ils ont des statuts de police extérieure, s au bon ordre, à la paix domesti-

HISTOIRE DU GROENLAND.

que, au bien du corps, lié de si près au bien de l'ame, dit M. Crantz; des réglemens, en un mot, qui tendent à former un peuple de mœurs réglées & sociales, également agréable à Dieu & aux hommes. Si quelqu'un manque à ces statuts, on l'y ramene par des admonitions d'abord secretes, ensuite publiques; par les corrections de la charité fraternelle; par les loix pénales de la Religion, dont la plus sévere est l'excommunication, toutefois passagere. C'est une loi convenable peut-être à des temps de ferveur, & salutaire, tant qu'elle est révérée; mais dans des siécles, où le relâchement des mœurs a gagné jusques dans le Sanctuaire, ébranlé les dogmes, & miné les fondemens de la Religion par les scandales de ses Ministres; l'excommunication devient infructueuse contre les Particuliers, insolente contre les Princes, & ridicule, quand elle n'est pas séditieuse. Aussi le Clergé Luthérien toujours soumis à la puissance de l'Etat, ne hazarde une arme aussi débile que dans un pays où sa nouveauté fait sa force. Il ne prête à ce glaive spirituel aucun pouvoir tranchant, & satisfait de l'ascendant de confiance que la ver-

tu

tu donna toujours au Sacerdoce, il ne compromet point imprudemment une autorité d'opinion avec celle qui naît des Loix physiques.

C'est par de telles voies de douceur, que les Missionnaires du Groënland gouvernoient leur troupeau chéri de Chrétiens. Ils les comparent à des enfans bien nés, dont le bon exemple inspirant l'émulation, a plus d'influence pour entraîner au bien & prévenir le mal, que les préceptes & les châtimens d'un maître févere. Les Groënlandois ne manquoient de rien sous la direction des Freres Moraves, & c'étoit un des bons argumens que ceux-ci avoient employer en faveur de leur doctrine. Dans un endroit) disoient-ils à leurs Néophites) où deux familles pouvoient à peine subsister, vous ivez au nombre de trois cents personnes ; & quand on meurt de faim, même dans les lieux où regnoit l'abondance, vous êtes en état de secourir les indigens, de votre superflu. Vous voyez donc que le Dieu qu'on vous prêche, est bien votre Pere, ou votre *Pourvoyeur.* C'est sous ce dernier titre qu'on distingue au Groënland, un pere ou un mari. Cette abondance tournoit presque toujours au profit de

HISTOIRE DU GROENLAND.

la prédication, continue M. Crantz. Dans l'hyver de 1751, les Isles d'alentour furent tellement couvertes de canards sauvages, qu'on les prenoit avec la main, en les chassant sur la côte. Ces canards firent l'effet de la manne dans le désert. Un samedi au soir les Chasseurs revinrent avec leurs kaiaks, remplis chacun de 40 ou 50 pieces de gibier. Ceux qui voulurent
1751. aller le lendemain matin à la chasse, au lieu d'assister à l'Office Divin, s'en retournerent les mains vuides, & le corps bien fatigué. Les Missionnaires leur dirent alors que, si la chasse avoit été heureuse le samedi, c'étoit afin qu'on pût sanctifier le Dimanche.

Ces pieux sophismes étoient soutenus par des œuvres de charité plus persuasives. Un Catéchiste de la Mission étant à la chasse, rencontra dans sa route un pauvre Groënlandois qui venoit de perdre sa femme, & se préparoit à enterrer avec elle une fille de six mois, parce qu'il n'avoit pas de quoi la nourrir. Il dépêche aussitôt vers cet homme un Chrétien qui lui demande sa fille, l'emporte, la fait baptiser, & la donne aux Sœurs de la Congrégation pour l'élever. Voilà le triomphe de la Religion & de l'humanité.

L'année 1752 est remarquable dans Histoire du Groënland, par la visite 'un Evêque ; c'étoit M. de Watteille, gendre du Comte de Zinzenorff. Entré dans la famille & la conrégation de cet Instituteur, il fut romû à l'Episcopat dans l'Eglise Luiérienne, & à ce titre, nommé Viteur général des Missions du Herihutisme. Le Voyage qu'il fit au iroënland, est assez instructif, assez ourt, pour ne pas être omis dans Histoire des Voyages. Voici le prés de la relation qu'il envoya de :tte course apostolique, au Comte, n beau-pere & son directeur.

HISTOIRE DU GROENLAND.

1752. M. de Warteville, Evêque Hernhute, va visiter les Missions du Groënland.

Le premier de Mai nous partîmes Elsenore, d'où nous vîmes sortir, 1 même temps que nous, une flotte : 64 bâtimens. Nous longeames les ›tes de Suede, & le 2, nous passames 1 Cattegat dans la mer du Nord ; le nous parut couverte de harengs ii bouillonnoient comme de petites gues. Le 4, nous vîmes la côte de orvége qui disparut le 6 ; & le 9 nous 'passames les Isles de Ketland, pour itrer dans la mer occidentale. Ces ois derniers jours nous fimes deux nts lieues par un bon vent d'Est. Le auvais temps nous obligea de relâ-

Journal de son voyage.

HISTOIRE DU GROENLAND.

cher le 14, durant 24 heures. Ensuite tout alla bien jusqu'au 21, que nous essuyames du gros temps pendant les trois Fêtes de la Pentecôte, mais sans discontinuer d'avancer. Le 23 nous rencontrames deux vaisseaux pour la Baye de Disko, partis huit jours avant nous. On se parla des trois bords, & la nuit nous sépara. Le 24 nous dépassames le Cap Farewel, pour entrer dans le détroit de Davis. Le 25, nous commençames à naviger entre les glaces. Le 27, le vent jusqu'alors favorable tourna contre nous; un brouillard continuel nous déroba tout, même notre route, jusqu'au premier Juin. Alors il se dissipa, pour nous laisser voir une grande Isle de glaces flottantes, qu'il fallut tourner. Le 3, on fut investi de ces glaces par trois côtés, n'ayant la mer ouverte qu'à la poupe, par le vent de Sud. Le lendemain nous fûmes entiérement pris des glaces, & l'on ne put que ramer au travers. Depuis le 4 jusqu'au 10, on se trouva toujours entre des montagnes & des plaines flottantes, de glace. Le 12, nous découvrîmes la terre, mais à 24 lieues de distance, par la cime des montagnes couvertes de neige. A dix heures du matin, le ciel offrit à nos re-

gards trois parhélies, couronnées, chacune, de deux cercles de lumiere. Aucun de nos Navigateurs n'avoit encore rien vu de pareil. Ce phénomene fut accompagné d'un léger vent d'Oueſt, bientôt remplacé par un bon vent de Sud. Comme il nous portoit trop avant au Nord, nous cargames les voiles le 13 au matin. A huit heures on gagna vers la terre, & le courant fut ſi favorable qu'à dix heures nous touchames aux Iſles, les plus voiſines de la côte où nous allions. Ce fut là que je vis, pour la premiere fois, deux Groënlandois qui nageoient avec leurs Kaiaks, comme des canards, ſouvent entre deux eaux, toujours devant notre vaiſſeau, malgré les vagues & le gros temps. Nous embouchâmes entre Kangek & Kookernen, dans le paſſage méridional de Balls-River. Le vent qui fraîchit toujours juſqu'au degré de la tempête, nous obligea d'amener nos voiles l'une après l'autre, & cependant avec une demi-voile nous rasons les Iſles comme un trait. Enfin, je vis la maiſon de New-Herrnhut, & une heure après midi nous ancrames. Je ne ſavois encore ſi j'étois à terre ou ſur mer, lorſque je ſentis dans mes bras le Frere Bech qui m'arroſa

de ses larmes ; sa joie fut si vive qu'il se trouva subitement délivré d'un accès de fiévre qui venoit de le prendre.

Rude hyver de 1752.

M. Crantz interrompt ici le Journal du pieux Evêque, pour faire une courte description du rude hyver qu'on avoit éprouvé cette année au Groënland. Depuis Février jusqu'à Pâques, le froid fut si violent qu'aucun kaiak ne trouva d'eau pour naviger. Un jeune Groënlandois qui avoit pu risquer le sien entre les glaces brisées, fut emporté par les vagues, & retrouvé trois mois après dans sa nacelle, à moitié rongé par les corbeaux & les renards. Personne ne sortit de sa cabane, sans y rentrer avec les mains & le visage perclus de froid. Un ouragan accompagné d'éclairs, fit craquer la maison & la Chapelle de New-Herrnhut, comme un vaisseau dans le naufrage, & faillit emporter ou renverser tout cet Edifice. Les Missionnaires, hors d'état d'aller faire leurs visites dans les Bourgades chrétiennes, reçurent tous les Groënlandois qui venoient chez eux, par bandes, chercher un azile contre le froid & la famine. Toutes les provisions de leur maison & des meilleures cabanes furent dis-

tribuées entre les indigents les plus affamés, sans songer au lendemain. Le mois de Mars ouvrit quelque passage à travers les glaces; on se dispersa dans les bayes, sur la côte, & parmi les Isles, pour attrapper des oiseaux, de petits poissons, quelque veau marin. Mais les uns revinrent sans rien prendre, chassés & rebutés par le mauvais temps; les autres resterent emprisonnés dans les Isles par les glaces & les tempêtes.

Telle étoit la situation d'où sortoient les Groënlandois, quand M. de Watteville arriva chez eux. Ce Prélat qui venoit de visiter les Congrégations de la Pensylvanie, trouva des rapports entre les habitans du Groënland, & ceux de l'Amérique septentrionale. » C'est la même couleur, dit-il: si les » Groënlandois viennent de l'Améri- » que, ce doit être par la baye d'Hud- » son. Ils ressemblent plus aux Indiens » de ces bords, qu'à ceux du Canada. » Le caractere des Groënlandois est » phlegmatique & sanguin; celui de » l'Iroquois, mélancolique & colere, » plus grave & moins enfant que les » Groënlandois. »

Le 14 Juin, poursuivit l'Evêque, je visitai le païsage de *New-Herrnhut*.

Rien de plus ſauvage, au premier aſpect; des rochers eſcarpés & rompus, rarement parſemés de quelques couches ou veines d'une terre qui n'eſt que du ſable. Au milieu de cette horrible perſpective s'éleve une maiſon commode & riante, ornée d'un jardin, environnée de culture, & jouiſſant du plus beau feuillage ſur un roc où l'herbe n'avoit jamais percé. » C'eſt le jardin » du Seigneur, planté dans le déſert.

Le 22, je vis l'exercice des Kaiaks, où la jeuneſſe du Groënland fait les évolutions les plus ſurprenantes ſur l'eau, & s'aguerrit de bonne heure aux tempêtes, par les jeux de l'enfance. Les Miſſionnaires ont ſoin d'exercer leurs jeunes Néophytes à gouverner un kaiak, à manier la rame, pour en faire de bons pêcheurs. C'eſt dans la même vue, qu'ils les détournent de chaſſer aux rennes, & les encouragent à la pêche aux veaux, bien plus utile à la Nation.

Dans un long journal de toutes les fonctions d'une viſite paſtorale, on voit M. de Watteville prêcher, catéchiſer, célébrer tous les Offices de ſon miniſtere en Langue Allemande, aſſiſté d'un Miſſionnaire qui explique en Groënlandois, tout ce que dit & fait

le Prélat. Heureusement, dans ces sortes d'instructions, c'est moins le sens que le bruit de la parole, qui fait impression sur un peuple sauvage.

Le 27, dit l'Evêque Luthérien, j'allai me promener sur la montagne aux perdrix, où les Freres font durant l'hyver une chasse qui leur coûte trop de peine, pour qu'ils y soient attirés par un autre motif que la nécessité.

Le 28, ils commencerent leur provision de tourbe. Le soin de se pourvoir de bois & de tourbe, est leur plus forte occupation de l'été. Dans les premieres années, ils en trouvoient autour de leur maison. Ils sont obligés aujourd'hui, de faire deux lieues & plus, pour en avoir. J'y allai avec eux.

Le 30, ils y retournerent avec onze bateaux Groënlandois, pour charger leur tourbe. Ils acheterent aussi du bois & des œufs d'oiseaux. Les œufs font leur principale nourriture en été.

Le 3 Juillet, on acheva la provision de tourbe. C'est un travail fatiguant & souvent dangéreux, que celui de décharger les bateaux, & de transporter cette terre le long des rochers, où l'on est quelquefois surpris par des torrens de neige fondue qui grossissent tout-à-coup. Les Freres avoient fait ve-

nir vingt bateaux de tourbe. Il leur fallut ensuite l'étaler sur les rochers, pour la faire sécher.

Le 4 j'allai, par curiosité, voir les Sauvages du Groënland, pour m'instruire & parler de leurs mœurs, en témoin oculaire. Nous passames la nuit dans une de leurs tentes. Elles sont incomparablement mieux entendues & plus commodes, que celles qu'on trouve dans les bois de la Pensylvanie.

Le 11, j'allai à *Kanneisut*, de l'autre côté de *Balls-river*; c'est-à-dire sur la presqu'Isle septentrionale de ce Golphe. Cette langue de terre est surmontée de tertres rocailleux, qui ont pour base d'assez grandes plaines, coupées de ruisseaux & d'étangs, bordés de gazon. C'est une perspective charmante dans l'été, qui formeroit un séjour très-agréable, si toutes ces eaux ne produisoient pas des essaims de moustics ou moucherons, beaucoup plus insupportables que ceux de St. Thomè en Afrique, & de la riviere Delavare dans la nouvelle Jersey. C'étoit un excellent quartier pour la chasse aux rennes; & nos Freres, dit le Prélat, en faisoient bonne chere; mais depuis que les fusils sont devenus communs

chez les Groënlandois, un renne y est une rareté. La pêche du Saumon supplée à cette disette. Les Freres prennent quatre cents, ou six cents truites saumonnées, dans un coup de filet.

Le 18, je fis une autre excursion pour voir le païs. Nous allames à Kangek, où les Groënlandois du Sud vont hyverner quelquefois par centaines; ce qui est très-commode pour la Mission de New-Herrnhut qui n'en est qu'à quatre lieues. Je comptai dans cet endroit quatorze grandes habitations, ou maisons d'hyver. De-là nous allames au détroit de Népiséne. C'est un canal qui s'avance entre le continent & les Isles: le courant & le flux y poussent une quantité de veaux marins, d'autant plus aisés à prendre que l'eau n'y est pas profonde : aussi cet endroit est-il fort fréquenté durant les étés & les automnes; le concours des Groënlandois & la pêche, contribuant à rendre cette situation agréable & florissante.

M. de Watteville parle ensuite de baptêmes, d'enterremens & de mariages, dont il rendit les cérémonies plus solemnelles par son ministere, ou sa présence. Il eut des conférences avec les Groënlandois, Coadjuteurs de

la Miſſion. Ils étoient au nombre de onze Freres & douze Sœurs. Tantôt il prêchoit aux aſſemblées ; tantôt il donnoit des audiences particulieres. Il alloit d'un dortoir à l'autre, chez les garçons, chez les jeunes filles, chez les gens mariés, chez les veuves ; tous ces états forment autant de quartiers ſéparés. Celui des mariés étoit compoſé de quarante-huit ménages ; il n'y avoit que deux hommes veufs, mais quarante veuves. La plûpart ſont aſſez belles, dit le Prélat Hernhute ; quoiqu'il leur reſte encore une certaine rudeſſe ſauvage. Les filles, au nombre de quarante, ont auſſi quelque choſe de mâle & de dur qu'elles tiennent, ſans doute, de leurs travaux plus convenables à l'homme qu'à leur ſexe. Mais du reſte, elles ont du talent & du goût pour gagner des Proſélites, & il n'y a gueres de femme qui ne faſſe ſon mari Chrétien.

Le 30, continue M. de Watteville, la pluie nous empêcha de tenir le chœur ; c'eſt-à-dire, d'aſſembler les claſſes à l'Egliſe. Je me contentai donc de prononcer dans ma chambre, un diſcours ſur les devoirs particuliers de chaque claſſe de la Congrégation. Je fis voir comment chacune de ces claſſes





B. L. Prevost del. Y. le Gouaz sc.

pouvoit s'appliquer les différents noms, sous lesquels le Sauveur est désigné dans l'Ecriture; tels sont les doux noms de *frere*, d'*ami*, de *bien-aimé*, d'*époux* & de *mari*. (*a*)

Le 7 Août, on entreprit de clorre un cimetiere, convenable aux idées religieuses que le Christianisme ajoute à la vénération naturelle des hommes pour les cendres des morts. Les tombeaux furent couverts de terre & de gazon. Je pris plaisir à voir l'ardeur & l'activité avec laquelle les femmes Groënlandoises se porterent à cet ouvrage: car les hommes ne travaillent jamais à la terre; ils n'ont même aucune dextérité pour ce genre d'occupation. L'objet du travail amena l'entretien sur le mystere de la Résurrection, qui fait envisager la mort avec moins d'effroi, que les Groënlandois n'en ont ordinairement pour ce dernier terme. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde pour qui la vie soit plus dure, & la mort plus redoutable.

Après avoir visité la Colonie, & recommandé ses Freres au Missionnaire Danois & au Facteur, le Prélat fit en-

(*a*) Ce sont les termes d'initiation chez les Hernutes. C'est avec ces mots, que ces Fanatiques font Prosélites.

core quelques fonctions de son ministere pastoral, revit le rituel qui contenoit la liturgie & les hymnes, prit congé des familles chrétiennes du Groënland, & se proposa de repartir au bout d'un séjour de deux mois. Mais le 11 d'Août, les glaces entrerent dans la baye de *Balls-River*, & l'on apprit de quelques Habitans des Isles voisines que la mer en étoit toute couverte. Si le vent de Sud qui les amenoit, eût duré quelques jours de plus, il falloit renoncer à se rembarquer; mais il tourna dès ce même jour à l'Ouest, & le soir au Nord, ce qui nettoya la baye.

Le 12, reprend le Pasteur, nous montames à bord du vaisseau, dès les cinq heures du matin. En y allant, je trouvai sur mon chemin les rochers couverts de femmes & d'enfans, tandis que les hommes venoient nous escorter dans leurs kaiaks. A huit heures nous sortîmes du Havre, & sur les dix heures, nos Freres & les Groënlandois prirent congé de nous à Kangek. Le nombre des Habitans baptisés montoit, quand je partis, à trois cents. Il étoit mort 53 Chrétiens depuis le commencement de la Mission. C'étoit le fruit de vingt ans. Mais la semence de la parole

divine, donnoit l'espérance de la plus abondante récolte. Je m'éloignai du Groënland, avec cette consolation.

Un vent assez fort nous mit promptement au large; mais nous rencontrames bientôt les glaces qui nous forcerent de gouverner, toute la nuit, entre les écueils flottans & les terres. Le 13 au matin, nous trouvames une ouverture au Sud-Ouest. Nous passames, & perdîmes la terre de vue, mais toujours ayant à cotoyer de grandes montagnes de glace. Jusqu'au 21, rien de facheux. Mais du 22 au 27, ce fut jour & nuit une tempête continuelle qui nous porta l'espace de 140 lieues vers l'Amerique, sans qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque d'être submergé par la grosse lame. Il fallut donc se laisser dériver au gré des courans & de l'orage, dans le danger d'être jetté sur quelque plage inconnue de l'Amérique. Enfin, le 27 à midi, la tempête diminua; le 28, le temps se calma, & nous vîmes un bel arc-en-ciel. Le 29, on se trouva sous le 55 degré 53 minutes de latitude, c'est-à-dire à 120 lieues plus au Sud, que nous ne devions être. Le 4 Septembre, nous rencontrames un vaisseau qui venoit de la Colonie du Nord, ou de la baye de Dis-

ko. Le 8, un second vaiſſeau parut; nous apprîmes par cette rencontre que l'hyver de cette année avoit fait de grands ravages dans la Colonie du Nord, qu'il y avoit eu beaucoup de Groënlandois morts de faim, & d'Européens malades du ſcorbut. Le 15, une tempête nous ſépara de ces deux vaiſſeaux. Elle fut ſuivie le lendemain d'un calme ſoudain, mais accompagné d'une groſſe lame plus dangéreuſe encore que la tempête. Enfin, le 2 Octobre, nous ancrames à Elſenore, où nous vîmes le lendemain cent voiles ſortir du Sund, & le 4, nous arrivames heureuſement à Coppenhague.

M. Crantz ajoute à ce journal, une courte notice de ce qui ſe paſſa durant le reſte de cette année. Auſſitôt après le départ du vaiſſeau qui ramena dans le Dannemark le Viſiteur des Miſſions du Groënland, ce païs fut déſolé par une maladie épidémique. C'étoit des eſpeces de pleuréſies, accompagnées de maux de tête aigus. Les Convertis ſur-tout s'en reſſentirent vivement. Trente baptiſés en moururent. La plus grande mortalité régna depuis la mi-Août juſqu'au milieu d'Octobre. Les Freres n'eurent point de relâche dans leurs peines, parta-

gés entre les fonctions de Médecins & de Pasteurs. Quelques-uns en furent malades.

Les Inconvertis remarquerent très-bien que le mal étoit tombé singuliérement sur les Chrétiens. Les *Nookleets*, disoient ils, les gens de la pointe, (car la Mission de *New-Herrnhut* est sur une langue de terre), aiment trop le Sauveur; ils périssent d'amour. Nous voyons bien, dit une femme avec malignité, que ces gens-là sont les victimes de *leur cher agneau*. M. Crantz observe que l'esprit de dérision s'empare aisément des Groënlandois qui résistent au St. Esprit, & qui se piquent plus de raisonner que de croire. Cependant ils eurent leur tour, & l'épidémie n'épargna pas plus les incrédules que les fideles. Mais la contagion fut plus sensible, peut-être, à la Mission, qu'ailleurs, parce que les hommes y étoient plus rassemblés. Cela n'empêcha point les ames bien disposées d'y venir, & même de vivre avec les Freres, quoique les Groënlandois fuyent, comme la peste, tout endroit, où il est mort seulement deux ou trois personnes.

Parmi douze Chrétiens qui furent emportés par ce fléau, & que M.

Crantz a insérés dans une espece de Ménologe, on en trouve un dont la maladie est caractérisée par un délire qui marque bien l'enthousiasme & le fanatisme, dont les Freres Moraves enyvrent les Groënlandois. Ce malade vit dans un songe, une multitude de petits poissons qui, fuyant les monstres marins, dont ils devoient être la proye, avoient trouvé sur une côte une retraite assez grande pour les recevoir, eux & tous ceux qui viendroient s'y réfugier. Au sortir de ce songe, revenu de son délire, il dit que cette côte étoit l'Image du côté de Jesus, dont la playe ouvroit un azile à tous les pécheurs. Les Herrnhutes ne parlent jamais à ce Peuple, que des blessures de l'Agneau. Mais l'impression qu'un tel langage fait sur l'imagination de ces nouveaux Chrétiens, leur donne une joye dans la vie, une patience dans les maux, un courage à mourir, qui semble multiplier les Prosélytes. On diroit que chaque enterrement produit deux baptêmes, & que la mort même engendre des Chrétiens. Cela prouve bien, dit M. Crantz, la vérité de ces vers d'un Cantique. *Le Royaume du Christ n'est pas bâti dans les espaces imaginaires; ce n'est*

pas un songe imposteur, enfanté par les ombres de la nuit; comme l'a dit un Poëte profane. Quel est ce Poëte? Est-il Anglois, ou Suisse? Mais les Groënlandois eux-mêmes, ont quelquefois *une raison qui résiste à la foi*; selon l'expression d'un vieux Cantique allemand. » Quand je leur parlois, » dit un Missionnaire, du Créateur qui » s'étoit fait homme, pour racheter » leurs ames, j'en ai trouvé qui trai- » toient mes sermons de romans. » Mais si je leur disois de rentrer en eux-mêmes, ils confessoient la vérité, & leur cœur se rendoit malgré les révoltes de leur raison. Tant la charité des Freres Moraves, leur union, l'onction de leurs discours, & sur-tout le don des larmes qui suppléoit en eux au don de la parole, devoient faire impression sur ces ames simples qui ne pouvoient d'ailleurs reprocher aux Prédicateurs le contraste choquant d'une vie molle, & d'un faste audacieux, avec la doctrine évangélique de la pauvreté & de l'humilité!

HISTOIRE DU GROENLAND.

M. Crantz poursuivant l'histoire des conquêtes apostoliques de ses Freres, nous a menés à l'année 1753. Au mois de Janvier, dit-il, on vit arriver à la Mission un sauvage, avec toute sa fa- 1753.

mille. L'aspect de ces voyageurs avoit quelque chose d'effrayant. Ils étoient, pour ainsi dire, cuirassés de glace par le brouillard gelé qu'ils avoient traversé au milieu de la mer. On eût dit une côte de maille, de l'acier le plus affiné. Ce Sauvage s'appelloit *Kainak*. C'étoit un grand du pays, c'est-à-dire, un homme issu d'un pere, d'un grand-pere & d'un bisayeul, renommés dans la pêche aux veaux. Les Missionnaires l'avoient connu en 1739, & leur doctrine avoit touché son cœur. Le nom de ses ayeux & l'éclat de son rang s'opposoient à sa conversion ; il craignoit, disent les Freres, la dérision que l'on doit affronter à la suite de la Croix, chez les Groënlandois, comme chez les autres Nations. Pour éviter les poursuites de la grace, il avoit fait deux voyages, l'un au Sud, l'autre au Nord ; mais ses inquiétudes augmentoient, à proportion qu'il s'éloignoit de la Mission. Ce même homme qui avoit menacé de brûler la maison des Freres, pour ravoir une femme qui s'étoit réfugiée chez eux, fut converti par cette femme qu'on lui avoit rendue. On les baptisa tous les deux ensemble. Ils allerent, dès ce moment, s'établir à *New-Herrnhut* avec toute

leur famille, au nombre de vingt personnes qui reçurent le baptême, l'une après l'autre. Cette conversion fit du bruit dans le Groënland, & grossit le concours des Auditeurs à la Mission. Les courses des Baptisés, les visites des Inconvertis; le commerce & l'industrie qui augmentoient à New-Herrnhut avec la population; l'abondance des uns, la disette des autres; le bien & le mal, tout servoit aux progrès du Christianisme. Tous les événemens étoient mis à profit par les *Herrnhutes* qui ne manquoient pas de subordonner le cours de la nature, aux vues & aux intérêts de leur zèle. Si quelque Chrétien se noyoit ou se sauvoit à la pêche, le Ciel l'avoit pris ou laissé pour le salut de son ame. Dans une course que les Missionnaires avoient faite sur mer, pour des provisions de bouche, à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage, que le bateau d'où ils venoient de débarquer, creva sous le poids des veaux marins, dont il étoit chargé. Tout le monde fut dès-lors convaincu, que l'Ange du Seigneur avoit veillé sur les fideles. On verra dans l'histoire suivante, comment les Herrnhutes ont l'art d'interpréter, en leur faveur, les choses

les plus contraires au succès de leur prédication.

Un certain Jacob, Groënlandois baptisé, s'étant trouvé impliqué dans une querelle, à la Colonie de *Frideric-Shaab*, avoit résolu de se réfugier chez les Inconvertis du Nord. Mais lorsqu'il se disposoit à suivre ce projet dicté par le mécontentement, les gens d'un vaisseau allemand lui persuaderent de venir en Europe avec eux. Il se livre à cette idée, & charge quelqu'un d'aller recommander aux Missionnaires le soin de sa femme & de ses enfans pendant son absence. On se hâte de renvoyer au vaisseau pour arrêter le départ de cet homme, mais il étoit trop tard. Ce malheureux Sauvage fut emmené en Hollande. Comme on l'y faisoit voir pour de l'argent, on s'apperçut, à certains signes, qu'il étoit Chrétien, & l'on conjectura qu'il avoit été attiré au Baptême, par adresse ou par force. On lui répéta d'abord le nom de famille des Freres Moraves qui étoient au Groënland; mais ne les connoissant que sous leur nom de baptême, il ne comprit rien à ce qu'on lui disoit. On lui chanta ensuite quelques versets d'un hymne. Aussi-tôt il se mit à chanter.

Pour sçavoir s'il étoit de la Mission des Danois, ou de celle des Herrnhutes Allemands, on entonna quelques paroles sur un ton qui n'étoit pas celui du Rituel ordinaire. Il continua sur ce même ton. Ensuite le monde s'attroupant autour de lui, ce Groënlandois répéta souvent le nom de Jésus. Puis regardant les meubles de sa chambre, avec un air de mépris, il frappa sur sa poitrine, & se mit à genoux. On comprit alors qu'il vouloit parler du mépris du monde, & prêcher l'amour de Jésus; s'imaginant avoir devant les yeux une troupe de Payens à convertir. Cette singularité fit du bruit à Amsterdam, où ce Sauvage avoit excité la curiosité du public. Les Matelots qui craignoient les enquêtes du Magistrat sur l'enlévement de ce malheureux, le ramenerent à bord de leur vaisseau. Mathieu Stach, qui étoit alors à Herrnhut, ayant été instruit de cette avanture, se dépêcha d'aller à Amsterdam, pour délivrer ce Sauvage du rôle pitoyable que l'avarice des Chrétiens lui faisoit jouer. Mais pendant que le Missionnaire étoit en chemin, ce miserable mourut. Le Frere Stach s'en consola dans la persuasion que c'é-

HISTOIRE DU GROENLAND.

toit un bonheur pour ce Groënlandois, d'avoir été enterré dans un cimetiere de Chrétiens, plutôt que d'être allé vivre avec les Sauvages du Nord, comme fit sa famille qui déserta la Mission, & reprit les mœurs & les erreurs de sa Nation.

Cette perte fut bientôt réparée, poursuit l'Historien, par un concours de soixante-sept Groënlandois qui vinrent se joindre aux habitans de New-Herrnhut. Ce furent autant de nouveaux candidats pour le baptême. On distribua toute l'habitation en cinquante-deux classes, dont trente-une furent composées du sexe le plus enclin à l'amour de Jésus. Un Catéchiste fut chargé de présider à l'instruction des garçons, & de les pourvoir chacun d'un Kaiak équipé pour la pêche, aux frais du magasin des orphelins. Comme les assemblées se tenoient soir & matin à la lumiere, pour laisser le jour, extrêmement court, au travail que demandoient les subsistances ; on représenta aux Sauvages la nécessité de contribuer à l'entretien des lampes, dont l'huile jusqu'alors avoit été fournie aux dépens des Freres Moraves. Tout le monde consentit à la collecte. Elle fut abondante,

dante, & le surplus de l'huile qui revint de cette contribution, fut donné à ceux qui n'en avoient point. C'est ainsi que la Religion prenoit des accroissemens insensibles, d'une année à l'autre. HISTOIRE DU GROENLAND.

En 1754, on comptoit quatre cens Groenlandois baptisés depuis 1739, & dans cet espace de quinze ans, il en étoit mort cent. Le froid qui fut excessif cette année, amena la famine, en couvrant la terre de neige, & la mer de glace. On alla de la Colonie de Balls-River, & des Isles voisines, à pied, par des intervalles de six lieues de mer. Dès que la communication fut libre par eau, les inconvertis vinrent de tous les côtés à la Mission, attirés par la faim. Les Chrétiens partagerent leurs vivres avec eux, tant qu'il leur en resta. Malgré ces largesses de la charité chrétienne, ils ne manquerent de rien jusqu'au mois d'Avril que les glaces fondirent. La terre s'en déchargea dans la mer au printems, comme la mer l'en avoit bloquée en hyver. Ainsi ces deux élémens semblent se livrer une guerre perpétuelle avec les glaces dont ils se couvrent, & qu'ils se renvoyent tour-à-tour. Les Mission- 1754.

naires profiterent des chemins ouverts, pour faire leurs visites & leurs excursions apostoliques chez les inconvertis. On les recevoit avec quelque amitié, mais sans faire beaucoup d'attention à leurs sermons. Les jeunes gens & ceux qui ne les avoient jamais entendu prêcher, étoient, disent-ils, plus frappés de leur doctrine, que les personnes d'ancienne connoissance.

Ils célébrerent cette année plusieurs Fêtes chrétiennes, nouvelles pour le Groënland, entr'autres celles de l'*Epiphanie*, de la *Purification* & de l'*Annonciation*; mais toutes sous le nom de Jésus, & non sous celui de la Vierge; appellant la seconde de ces Fêtes, la *Présentation de Jésus*, & la troisiéme, l'*Humanité de Jésus*. Peu de jours après, ils célébrerent sa Passion & tous ses autres mysteres, avec une partie des cérémonies touchantes, que le Clergé Luthérien a retenues des rites de l'Eglise Romaine. Elles firent beaucoup d'impression sur les Groënlandois, soit baptisés, soit catéchuménes, soit même inconvertis. Les larmes des Chrétiens attiroient celles des Payens; le chant & le sermon de la Passion faisoient

également pleurer l'Orateur, les Ministres & l'assemblée. Tel est le pouvoir de l'harmonie, de l'éloquence, des représentations, & de tout ce qui parle aux sens; si l'on n'aime mieux attribuer à la grace, la conversion des Idolâtres au Luthéranisme.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Abord des Hollandois, funeste aux Groënlandois.

Toutes ces impressions de piété furent détruites ou balancées par des Chrétiens mêmes; c'étoient des Matelots Hollandois qui étoient venus à la prédication. S'ils furent fort édifiés d'y voir une si nombreuse assemblée de Groënlandois; ils ne leur donnerent pas lieu de se féliciter de leur abord. Ces Européens étoient de l'Equipage d'une flotte de quatorze vaisseaux envoyés à la pêche de la baleine. Six de ces bâtimens, pour éviter les glaces, avoient été forcés d'entrer dans la baye de Balls-River, & d'y mouiller une quinzaine de jours, à deux lieues de la Colonie Danoise. Les autres huit vaisseaux étoient restés, comme emprisonnés dans les glaces. Cet accident fut par contre-coup funeste aux Groënlandois. Attirés par les provisions des Hollandois, ils se lierent avec eux, mangerent de tout ce qu'ils trouverent à bord des vaisseaux, sur-tout des pois,

HISTOIRE DU GROENLAND.

avec une voracité qui pouvoit être irritée par la nouveauté des mets, & par une famine de quelques mois. Outre le dérangement de conduite, les querelles & les désordres, que produisirent ces excès de bouche, parmi des Sauvages excités à l'intempérance, par l'exemple & l'invitation des Matelots, les Groënlandois en contracterent une espéce d'épidémie qui fit beaucoup de ravage dans le pays. La contagion étoit dans les vaisseaux. On s'en apperçut sur un cadavre que les Groënlandois porterent à terre, pour le faire ensevelir dans le cimetiere de New-Herrnhut. Elle se répandit bientôt à quatorze lieues des environs, & plusieurs Chrétiens en moururent.

Les Sauvages qui venoient, selon leur coutume, tous les ans à la Mission, voyant que la maladie caractérisée par des toux, des maux d'oreille, des pleurésies, emportoit tous les jours quelque Chrétien au tombeau, s'enfuirent avec toutes les frayeurs de la mort, & n'oserent plus reparoître. Mais ceux des inconvertis, qui avoient passé l'hyver & le printems à New-Herrnhut, resterent tranquillement exposés au danger. La con-

tagion sembla ne tomber que sur les baptisés ; & les coadjuteurs de la Mission en furent les premieres victimes. La joie qu'ils témoignoient à mourir Chrétiens, balança le regret de leur perte. Mais la mort des meilleurs peres de famille, augmentant le nombre des veuves & des orphelins, fit un vuide, difficile & long à réparer. Cette calamité fut suivie de l'espéce d'anarchie & de licence, qu'entraînent toujours les fléaux publics dans une société nouvellement formée. Ainsi, dit M. Crantz, les Missionnaires ne sçavoient trop s'ils devoient prendre pour sujet de leurs discours funébres, dans la déroute générale des esprits, ce texte de l'Ecriture : *Son ame plaisoit au Seigneur* ; *il s'est hâté de l'enlever :* ou ces autres paroles, *le tems est venu que le Jugement doit commencer dans la maison du Seigneur*. Les Prêtres préférerent ce dernier texte, pour jetter, disent ils, de salutaires allarmes dans les cœurs ; & ils virent mourir leurs fideles dans des sentimens de résignation. Ces pieux Luthériens ne cessent d'admirer les textes heureux qu'ils trouvoient dans l'office du jour, quand ils avoient quel-

HISTOIRE DU GROENLAND.

HISTOIRE DU GROENLAND.

qu'un à enterrer. » Un jour ce furent » ces paroles de Saint Jean : *encore* » *un peu de tems, & vous me verrez.* » Un autre jour, par la plus heu- » reuse allusion, on tomba sur ce » verset du Cantique des Cantiques :

Abus du sens des saintes Ecritures.

» *Lorsque le Roi s'est tourné vers* » *moi, l'odeur de mes parfums est* » *montée jusqu'à lui.* « Quel abus du sens de la Bible, que de comparer les eaux de senteur, dont se parfumoit l'épouse de Salomon, avec l'odeur d'un cadavre ! Est-ce-là ce qu'on appelle prêcher la Religion, & convertir des ames ? Quoi ! le Dieu de l'Univers a créé les hommes, établi les Rois, révélé ses oracles, institué ses ministres, pour qu'on lui fît parler un semblable langage ? Anathême & dérision à tous ceux qui prêtent à l'Eternel, des vues si peu dignes de sa sagesse ! La raison universelle, la vérité, n'est pas dans le cœur des hypocrites, ni dans l'esprit des Enthousiastes. Les Herrnhutes ne peuvent être que l'un des deux. Il faut arracher cette yvraye qu'ils sément dans la parole divine ; & pour la faire sécher, il n'y a qu'à la montrer. Ne haïssons pas, ne méprisons pas les hommes, jusqu'à les laisser

dupes de ce fanatisme inspiré par l'ignorance, & toléré par une aveugle politique. Ce seroit se jouer de la Divinité même, de l'immortalité de l'ame, de tous les dogmes utiles que la raison & la saine Religion embrassent avec joie, que de les faire recevoir avec ce mêlange insensé d'erreurs & de puérilités mystiques.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Les Groënlandois sont heureux, dira-t-on, par les pieuses chimeres dont on repaît leur crédulité. Leur dévotion est la consolation de leur misere. Mais quel reméde, que celui qui donne un mal aussi dangereux que l'est le fanatisme! Semblable à l'opium, c'est un calmant qui finit par le délire. Ecoutons le langage des Chrétiens du Groënland. Une femme avoit perdu son mari. Cet homme étoit un oracle, un modele pour les Groënlandois. Ses exemples leur servoient de régle, & ses reproches de frein. Jour & nuit, il leur parloit des souffrances de Jésus, & ce qu'il leur disoit, alloit du cœur au cœur. Quand il fut mort, sa femme écrivit; le Sauveur est mon époux : je soupire pour lui ; je l'attends avec la même ardeur que je sentois pour mon mari Pierre, quand il tardoit

» trop long-tems à revenir de la mer. » J'aime mon Sauveur, parce qu'il » m'a aimée le premier. Je l'ai toujours » devant les yeux, & ne puis l'ou- » blier. Mes fautes sont sans nombre, » mais je les cache dans ses bles- » sures. Mon cœur est à l'Agneau, » pour qu'il le remplisse de son sang. » Comme les enfans croissent dans le » sein de leur mere, je croîtrai dans » le sang de l'Agneau. J'écris ces pa- » roles pour nos Freres & nos Sœurs » de la Congrégation. « Tel est le langage que les Herrnhutes parlent aux Sauvages. C'est ainsi que ces illuminés font entrer des hommes égarés, dans la maison du salut, par la porte de l'erreur.

Ils se justifient sans doute, en pensant que dans la mortalité presque annuelle, dont la famine des hyvers afflige le Groënland, ils n'ont pu trouver que ces heureuses illusions pour consoler les mourans. En effet, il y eut tant de morts en 1754, qu'on fut obligé de consacrer un nouveau cimetiere à Pissiksarbik, & le 12 Juin on y enterra trois corps à la fois. Pissiksarbik est un lieu commode & fréquenté pour la pêche du hareng. Mais plusieurs des Groënlan-

dois qui étoient venus cette année y chercher de la nourriture, y trouverent la mort. Presque tout le monde y fut malade ; entr'autres le Missionnaire Beck: mais il fut secouru dans ses maux, & remplacé dans ses fonctions, par son Confrere Mathieu Stach, qui venoit de Moravie, après avoir été dans le Labrador en Amérique. On voit que les voyages les plus longs & les plus périlleux, ne coutent rien à ces hommes de feu. Ils bravent toutes les glaces des mers & des terres du Nord, tant ils ont le cœur échauffé, disent-ils, par le sang de l'Agneau. Ils vivent sans crainte au milieu des horreurs de la famine, & de la contagion. Cette année ils ensevelirent, en trois mois, trente sept personnes, dans une peuplade de deux ou trois cens ; & parmi ce nombre de victimes, il n'y eut que deux enfans. Ce fut une grande brêche dans le troupeau de Herrnhut.

La pêche du hareng ne fut pas abondante. Celle des plyes qui se fait dans le mois d'Août à Kookernen, rendit aussi très-peu de chose. Les Missionnaires en acheterent pour en faire sécher & saler, environ le tiers de leur provision d'hyver. La

HISTOIRE DU GROENLAND.

pêche du saumon, qui se fait en Septembre, ne donna presque rien, mais elle fut compensée par celle des veaux marins, que la saison orageuse poussa en nombreuse quantité sous l'abri des isles. On en prit beaucoup; & l'on n'oublia pas d'en faire une forte provision pour nourrir les veuves & les orphelins, que la mortalité de cette année avoit laissés sans appui, sans soutien. Ainsi l'on ne put en vendre au Facteur de la Colonie que trente-six barils; ce qui faisoit à peine la moitié de la vente ordinaire.

Au mois d'Octobre, on rentra dans les cabanes ou maisons d'hyver, & le premier soin des Missionnaires fut de pourvoir au dérangement que la contagion avoit causé dans la Peuplade de New-Herrnhut. On songea d'abord aux familles qui avoient perdu leur chef. Les Adultes, en état de travailler, furent chargés de l'entretien de leurs meres, & de leurs freres ou sœurs. Les jeunes enfans sans tuteur, furent distribués dans différentes familles, pour y être élevés dans l'unique profession du pays, ou pour y rendre les services domestiques qu'on pouvoit attendre de leurs forces. Ceux du plus bas âge restoient avec leur mere; ou n'en

avoient-ils pas, on les confioit aux Sœurs de la Congrégation, qui leur donnoient même le lait, s'ils étoient à la mamelle. C'est un grand sacrifice chez les Groënlandoises. Elles sont jalouses de n'allaiter que leurs propres enfans. Plutôt que de donner à leur fils, un rival étranger, disent-elles, qui partage le suc de leurs mamelles, elles laisseront périr un orphelin, sans la moindre pitié. Le Christianisme a rectifié ce préjugé de l'amour maternel. Ces femmes font aujourd'hui par charité, ce qu'elles ne faisoient pas autrefois par humanité. Mais on ne les voit pas accorder au vil intérêt, ce qu'elles refusoient à la commisération naturelle; arracher leur propre fils de leur sein, pour y substituer le fils du riche; vendre cherement leur lait pour un nourrisson étranger, & racheter à bas prix une mamelle étrangere pour l'enfant de leurs entrailles; trafic inhumain & sordide qui décéle une société dégénérée, où les meres semblent rompre, à jamais, tous les nœuds de la nature, au moment que se déchire le viscére qui les unissoit à leurs enfans. O sentiment délicieux de la tendresse maternelle! Par combien de vices, & peut-être de crimes, il fau-

HISTOIRE DU GROENLAND.

Les femmes Groënlandoises ne veulent allaiter que leurs propres enfans.

HISTOIRE DU GROENLAND.

dra remplacer tes douceurs & tes consolations!

Heureux encore les Sauvages Groënlandois au milieu de leurs frimats si, l'on compare leur vie aux peines que le luxe nous cause. La famine ne leur donne que la mort, & l'abondance nous procure mille maladies. On peut du moins remédier à leur disette. Si l'on en croit M. Crantz, toute l'attention des Missionnaires se porte à les soulager de ce fléau, vice de leur climat. Mais en nourrissant les enfans abandonnés, on leur enseigne en même temps à se nourrir eux-mêmes. » Car nos Freres; dit-il, n'ont ni l'intention, ni le talent d'entretenir » l'oisiveté des indigens qui n'ont pas » appris, de bonne heure, à pourvoir » à leur subsistance. Ils aiment mieux » prodiguer leurs soins & toutes leurs » ressources à l'éducation des enfans, » pour les mettre en état de travailler » de leurs propres mains. «

Cette année finit, à l'ordinaire, par la fête du retour du soleil. Les Freres Moraves permirent qu'on imitât cette réjouissance profane, en donnant des festins dans quatre maisons principales. Mais à l'exemple de la primitive Eglise, ils ont épuré cette solemnité du

paganiſme, par des eſpeces d'Agapes chrétiennes, où les convives allient une joie innocente, avec la décence qu'inſpire la Religion. Quand les Inconvertis invitent un Fidele à leurs feſtins ; » vous ſçavez bien, répond celui-ci, » que nous avons des plaiſirs qui ne » ſont pas les vôtres ; c'eſt le Sauveur » & ſa Paſſion. Voilà ce qui nous plait : » ſuivez vos goûts, & ne troublez pas » nos délices, par un mélange profa- » ne de vos uſages, avec nos inſtitu- » tions. « Ainſi la ſociété nationale eſt déjà rompue entre les Groënlandois, par la ſociété particuliere que les Freres Moraves y ont introduite.

L'année 1755 n'eut rien de remarquable au Groënland, que pour les Météorologiſtes, ou les Obſervateurs de la température des ſaiſons. L'hyver fut extrêmement doux ; & la pluye ne fut pas plus froide au mois de Janvier, qu'en été. Un temps ſi modéré n'étoit pas favorable aux oiſeaux de mer ; ils chercherent le froid entre les Iſles. Mais il attira d'un autre côté, beaucoup de veaux marins qui ſont rares dans cette ſaiſon. Une ſi douce température ſe ſoutint juſqu'au mois de Mars, où elle fut troublée par de furieuſes tempêtes qui rendirent la 1755.

HISTOIRE DU GROENLAND.

mer impratiquable, & souleverent les vagues au point d'arracher du rivage les bateaux ancrés, ou attachés. Au mois d'Avril, survint une fonte de neiges, accompagnée d'une pluye si abondante que la nouvelle Eglise de la Colonie, faillit à en être emportée. Les torrens s'y précipiterent avec une impétuosité, dont rien ne se sauva que les murailles de l'Edifice. Heureusement les Eglises ne sont pas riches au Groënland; aussi la piété n'y est que plus pure, & la Divinité n'en est que mieux adorée. Des ames innocentes en font tout l'ornement. Les Ministres y pratiquent les devoirs qu'ils prêchent. Un Clergé, d'ailleurs peu nombreux, n'y professe point un célibat qu'il ne peut garder. Cette même année, il arriva de la Moravie, un Hernhute qui venoit d'y prendre en même temps une femme & le Diaconat. Les Sacremens de l'Ordre & du Mariage ne sont pas incompatibles chez les Luthériens. Les Pasteurs & les Brebis en vivent plus tranquilles. Chez les Herrnhutes, la femme d'un Prêtre, devenue Sœur de *l'Unité*, participe en quelque sorte aux fonctions du Sacerdoce. Elle peut veiller à l'éducation des filles, ou du moins, à leur

instruction. Il y a de l'analogie dans les devoirs & les occupations des deux époux. L'esprit intérieur de leur vie domestique, & l'esprit public de leurs emplois, ne sont pas opposés, ni séparés. C'est peut-être un grand bien politique ; & quand la Religion le permet, c'est une sage économie dans la discipline Ecclésiastique. Au reste, les devoirs du Sacerdoce sont d'autant plus faciles à remplir chez les Hernhutes, qu'ils laissent volontiers aux simples Fideles, le soin d'instruire & de parler dans les Eglises. Chacun y peut dire ce que l'esprit de dévotion lui dicte. Les Groënlandois eux-mêmes, sans être Catéchistes, prêchent dans les Assemblées, & sont quelquefois mieux écoutés de leurs compatriotes, que des Missionnaires étrangers. C'est qu'ils parlent avec ingénuité, dit M. Crantz, plutôt de leurs propres foiblesses, que des défauts des autres. Ils prient pour les Fideles, & n'invectivent pas contre les méchans. Ils n'ont point l'art de dénaturer le sens des Ecritures par des explications forcées, ou par des allusions souvent téméraires & ridicules, comme le font quelquefois les Hernhutes eux-mêmes. Sans travail étu-

dié, sans recherche d'esprit, sans air de suffisance & de capacité, ils font plus d'impression sur les ames, que s'ils leur reprochoient des vices & des scandales, qu'une juste récrimination fait souvent rejaillir de l'Auditoire sur le Prédicateur. Il faut pourtant avouer que le langage de ces Prêcheurs du Groënland, n'est pas toujours bien digne de la Divinité, dont ils se disent inspirés ; mais il est à la portée des Groënlandois, & conforme à leur génie. Comme tous les Peuples simples, & les Nations originales, ils aiment les Figures du langage ; mais il faut qu'on prenne ces images dans la nature & dans les mœurs de leur pays. » Vous sçavez, dit un de ces Sauvages baptisés, combien nous abhorrons » le sang de la baleine, & que pour » peu qu'il en tombe sur nos habits, » nous les quittons aussi-tôt pour les » laver. Il n'en est pas de même du » sang de l'Agneau. Chaque goutte » qui s'en répand, est un ornement. » O! si vous en aviez goûté une fois, » vous ne pourriez vous en rassasier. «

Le même Orateur Sauvage écrivoit dans une lettre. » Lorsque je pense » à mes péchés, mes larmes coulent » de mes yeux : mais lorsque je vois

» l'Agneau sur la croix, je me sauve » dans la blessure de son côté, com » me le poisson de Népiset, se ca- » che dans le trou d'un rocher. «

Ces Peuples échauffés par des enthousiastes, brûlent de soif pour le sang de l'Agneau. » Ils en sont altérés, disent-ils, tantôt comme la » terre, qui desséchée par le soleil con» tinuel de l'été, redemande la pluye; » tantôt comme les moucherons, ou » les cousins, qui s'abreuvent du sang » de l'homme; tantôt comme les en» fans à la mamelle, qui dès qu'ils s'é» veillent, crient après le lait. « Les Freres Moraves se félicitent de faire desirer l'eau du baptême avec la même ardeur, par les jeunes enfans qui peuvent chanter les hymnes de la Mission. Ce desir passe quelquefois des enfans aux vieillards. Une veuve, disent-ils, très-avancée en âge, vint à *New-Hernhut*. Elle nous fit entendre par des gestes fort expressifs, & curieux à voir, qu'elle étoit restée ensevelie pendant deux jours, au bout desquels elle avoit repris ses sens, & assez de force pour sortir du tombeau. Les Missionnaires lui répondirent » que c'étoit le bon Pasteur qui avoit retiré sa brebis des serres de la mort.

HISTOIRE DU GROENLAND.

» Elle fut étonnée d'apprendre que
» Dieu aimât les hommes à cet excès;
» & promit de revenir, ou du moins
» d'envoyer ses enfans à l'instruc-
» tion ».

C'est avec ce langage, soutenu de tous les autres moyens de propagation, qui viennent de la Religion ou de ses Ministres, que les Herrnhutistes baptiserent en très-peu de tems vingt-huit catéchuménes, sans compter onze enfans. Cette année fut donc heureuse. Les Groënlandois eurent des vivres, jusqu'à être surchargés de leur abondance. La prospérité attira la foule à la Mission, & la mort n'y moissonna que treize baptisés.

1756. Mais elle se dédommagea cruellement dans le printems de l'année suivante. M. Dalager, Facteur Danois, étant allé à *Kellingeit*, pour le commerce des huiles de poisson, en rapporta les plus tristes nouvelles. La famine y étoit extrême. Une jeune fille qu'il en avoit amenée, en étoit la preuve. Ses parens réduits à ne pouvoir la nourrir, l'avoient laissée dans une caverne déserte, pour s'épargner la douleur de la voir mourir de faim. Deux jours après, l'ayant retrouvée encore en vie, ils la jetterent toute

Exemple touchant des rigueurs de la famine.

nue dans la mer. Comme elle ne put ſe noyer ; un Sauvage qui la rencontra ſur le rivage, en eut compaſſion, & n'ayant rien à lui donner, la mit dans un magaſin de vivres, mais déja vuide de proviſions. Le Facteur arriva dans cette conjoncture, à *Kellingeit*. Touché de pitié, il prit cette enfant, qui n'étoit plus qu'un ſquelette deſſéché par le froid & la faim, la ſuſtenta, l'habilla, la réchauffa de ſes propres mains. Puis lui ayant rendu inſenſiblement la vie, il l'envoya dans un sac de fourrure aux Freres de New-Herrnhut, offrant de fournir à l'entretien d'une pauvre veuve, qui voudroit prendre ſoin de cette fille. Elle eſt encore vivante pour la gloire & la ſatisfaction de ſon bienfaiteur. *Puiſſent les bénédictions de celle qu'il a ſauvée, répandre la proſpérité ſur les jours de cet homme ſenſible !* C'eſt la priere que fait M. Crantz, à la fin de ce recit. De pareils tableaux raniment l'Hiſtoire des Voyages. Elle offre ſouvent des déſerts ſi triſtes, & ſi arides, que l'Ecrivain & le Lecteur ſe rebuteroient au milieu de leur courſe, ſi le cœur n'y trouvoit pas quelquefois des sites & des momens de repos, qui permettent de s'épanouir, reſpirer

HISTOIRE DU GROENLAND.

& s'attendrir. Ames féches & froides, pour qui ces épiſodes n'ont rien d'intéreſſant, vous allez bientôt rentrer dans votre domaine. Le Groënland eſt votre patrie; vous y trouverez la nature avare, inſenſible comme vous.

La rigueur de la ſaiſon, diſent les Miſſionnaires, y ferma, cette année, tous les cœurs à la grace. La faim rendoit les eſprits ſourds à la prédication. On n'y vint point. Il n'y eut même que deux familles qui voulurent hyverner à Kangek, place communément très-fréquentée. Cependant le froid amena beaucoup de poules d'eau. Car il paroit que la Nature a des équivalens dans toutes ſes viciſſitudes, ſoit d'inclémence, ou de bénignité. Le froid qui chaſſe les veaux de mer, attire les oiſeaux; & le tems doux, qui n'eſt pas un attrait pour les oiſeaux aquatiques, laiſſe entrer les veaux marins dans les bayes. Quelle que fût l'âpreté de la ſaiſon, il fallut, dès le mois de Mars, ſortir des cabanes, pour chercher, de place en place, quelques reſſources contre la famine. A cette calamité des hyvers, ſe joignit l'incurſion d'un Pirate, qui vint des côtes

de l'Amérique, infester celles du Groënland, sous prétexte que les glaces l'y poussoient. Ce même écumeur avoit, dix ans auparavant, pillé les pauvres Groënlandois. Mais, en ce moment, il y avoit de la mésintelligence entre le Capitaine & l'Equipage de ce navire. Cependant on se tint en garde sur les côtes, parce qu'il avoit ses canons chargés. D'ailleurs, comme on avoit emmené un Groënlandois à bord de ce vaisseau, le Facteur de la Colonie fit arrêter quelques gens de l'Equipage qui étoient venus à terre, & on les y retint jusqu'à ce que le Groënlandois eût été renvoyé.

Le printems amena, par hazard, quelques baleines sur les côtes de *Balls-River*, mais les habitans de cette baye, n'étant pas exercés à la pêche de ce poisson, ils n'en prirent aucun. L'été leur fournit une baleine morte; & l'automne fit tomber dans leur pêche, une sorte d'Espadon (connu sous le nom d'*Ardluit*) qui fait la guerre aux veaux marins pour s'en nourrir. Ce monstre agresseur est si redoutable, qu'à son approche tous les veaux disparoissent. Il a tant de force & d'adresse, qu'il en prend quatre

ou cinq à la fois, un dans la gueule, deux sous les nageoires & un sous sa queüe. Mais l'homme attaque, à son tour, prend & mange ce poisson dévorant.

La Mission n'offre rien de curieux, cette année, si ce n'est quelques mots singuliers des Groënlandois, soit convertis, soit inconvertis. Un de ceux-ci disoit au sujet du Christianisme : » j'ai deux volontés ; l'une qui céde, » & l'autre qui résiste. Elles sont sou- » vent aux prises, mais la derniere » l'emporte toujours. « C'étoit celle de la chair, dit M. Crantz : dans tous les tems elle a été l'ennemie de l'Evangile. Cependant il admire la vivacité de la foi, chez les Groënlandois. Cette foi n'est plus, dit-il, en Israël ; c'est-à-dire, en Europe. Il semble qu'elle se réfugie dans le Nord, chez les Peuples barbares & sauvages. Le caractère simple de ces Peuples y est sans doute plus propre. On sçait que née en Asie & dans l'Egypte, quand elle vint dans l'Empire Romain, elle jetta ses premieres racines dans l'esprit des Nations barbares qui conquirent l'Europe. Après la décadence de Rome, les beaux génies de l'Orient & de l'Afrique, éteignant par leur sça-

voir, ou par leur doctrine, les restes du goût de la littérature grecque & latine, s'emparerent de la Religion, comme de leur domaine, & la firent germer & fleurir par leurs écrits au milieu de l'ignorance, que l'invasion des Goths, des Francs & des Germains avoit répandue avec les flots de sang, la ruine des Villes, & l'esclavage des Nations policées. Mais sans doute alors, comme aujourd'hui, les Prêtres du Paganisme, furent les derniers à se rendre. Soit esprit d'intérêt, ou dureté de cœur, ils ne veulent pas reconnoître la révélation de l'Evangile. Ceux du Groënland ont toujours des objections à faire contre ses dogmes. Un Angekok disoit un jour à un Groënlandois qui l'exhortoit à se convertir : » je ne vois » pas quel avantage ont les croyans » sur les mécréans. Car je vous avoue» rai de bonne foi, que je ne me » vante pas, comme les Angekoks mes Confreres, de voyager dans l'autre monde, d'y apporter, & d'en rapporter des nouvelles. « Le Chrétien lui répondit : » quant à nous, soyez sûr que nous devons aller dans un séjour de Gloire, dont nous ne pouvons pas faire la

HISTOIRE DU GROENLAND.

» description, parce que nous ne l'avons jamais vu. Mais cette gloire » consiste à voir Dieu de nos propres » yeux. Cependant l'ame seule doit » jouir de cette vision, pendant que » le corps retourne en poussiere. Au-» reste, le Sauveur nous donnera » sans doute un nouveau corps, par-» fait à tous égards, pour nous faire » participer à sa gloire. «

Quoique M. Crantz paroisse très-édifié de cette explication des dogmes du Christianisme; on peut douter qu'elle soit assez orthodoxe pour satisfaire les Chrétiens qui ne sont pas de sa communion. Mais un Groënlandois n'est pas tenu sans doute, d'en sçavoir plus qu'on ne lui en a enseigné, sur une doctrine qui a besoin d'une révélation expresse & d'une foi bien vive pour soumettre la raison. Une preuve que la foi seule opere les effets de la foi; c'est qu'une Groënlandoise qui n'avoit pas reçu le baptême qu'elle demandoit depuis long-tems, choquée de ce qu'on la renvoyoit toujours à la fin du sermon, avec ces paroles lithurgiques, *ite, missa est*, s'en alla si bien, qu'elle ne revint plus parmi les Catéchumènes. Mais pour une brebis perdue, il

il en resta plus de soixante dans le bercail, dont trente-six furent admises au bain sacré du baptême.

HISTOIRE DU GROENLAND.

La moisson spirituelle se ressentit, l'année suivante, de la disette de l'hyver, & des ravages de la famine. Les Européens n'en avoient pas encore vu de si cruelle. L'alternative des vents orageux & des tems de neige, jointe aux brouillards gelés qui sembloient exhaler dans les airs, comme une atmosphere de glace; ces frimats, & ces périls réunis, fermerent la communication des isles, soit entr'elles, soit avec le continent. Il ne fut pas possible, jusqu'au mois de Mars, d'aller chercher de la nourriture. Les enfans périssoient d'un côté sans sépulture; de l'autre, on les enterroit encore vivans. Le sort de ces victimes perçoit chaque jour le cœur des Missionnaires. Enfin, ils se hazarderent à profiter des premieres trèves du froid, pour arrêter ou diminuer le cours de cette calamité. Deux de ces Freres charitables allerent à Kangek.

1757. Famine extraordinaire.

» Le 23 Mars (disent-ils dans leur Journal) nous nous mîmes en route. » La brume de la mer étoit encore » bien froide; mais à la faveur du

HISTOIRE DU GROENLAND.

» vent, nous passâmes à Kangek. En » parcourant cette isle, nous vîmes » une maison qu'on avoit abandonnée faute d'huile à brûler pour le » chauffage. Près de-là nous trouvâmes quinze personnes à demi-mortes de faim, étendues dans une » espéce de magazin creusé en terre, » & si bas, que nous fûmes obligés » d'y entrer en rampant sur le ventre, » sans pouvoir y rester debout. Ces » malheureux étoient couchés les uns » sur les autres, pour s'échauffer mutuellement, sans feu, sans rien. » De foiblesse, ils ne purent ni se » remuer, ni parler. Un de nos gens » alla leur chercher deux poissons à » la mer. Une petite fille, image de » la mort dévorante, en prit un, le » déchira tout crud avec les dents, » & l'avala sans le mâcher. Quatre » enfans de cette famille étoient déja » morts. Nous distribuâmes à ces » misérables affamés, une partie de » nos provisions, en les exhortant à » venir à la Mission; ce dont ils n'avoient pas grande envie, par éloignement pour l'Evangile & les Chrétiens. «

» Le 26, nous retournâmes à New-» Herrnhut. Mais le vent & la mer

» contraires, nous obligerent de re-
» lâcher dans un endroit où nous
» trouvâmes encore des gens qui n'a-
» voient rien à manger. Les enfans
» crioient la faim, nous leur donnâ-
» mes un peu de farine, qu'ils ava-
» lerent froide & crue. Enfin le soir
» nous arrivâmes chez nous. «

Ces deux Ministres furent bientôt suivis de la famille qu'ils venoient d'arracher à la mort. On distribua ces tristes créatures dans les maisons des Groënlandois. D'abord elles n'y trouverent pas grande ressource : mais à force de chercher, elles ramasserent dans les balayures des arêtes de poisson*, sucées & rongées, ou quelques piéces de vieux souliers. On les secourut du reste, autant que le permit la disette des provisions au-dedans, l'inutilité des courses pour la chasse, & l'impossibilité d'aller à la pêche, par les mauvais tems. Cependant, malgré la rigueur de la saison, on attrapa quelques veaux marins, & l'on tua dans les isles un grand ours blanc, animal très rare dans ces cantons.

Il fallut subsister de ces foibles ressources jusqu'à Pâques, où commença la pêche du hareng qui finit à la Pen-

HISTOIRE DU GROENLAND.

tecôte. Cette pêche fut suivie de la chasse aux rennes, puis de la grande pêche aux veaux. On en prit jusqu'à cent dans un jour, & l'on fut en état d'en tirer pour le commerce, cent soixante barils de graisse ou d'huile; tant la belle saison remplaça les vuides de l'hyver !

La Mission ne retira cette année aucun profit de la famine. L'adversité même, qui ramene à la Religion, sembloit en éloigner les Groënlandois. Non-seulement ceux qui vinrent reclamer la charité des Freres, avec le desir apparent, ou le prétexte, de se convertir, s'en allérent dès qu'ils n'eurent plus besoin d'assistance; mais il y en eut même qui témoignerent la plus grande répugnance à recevoir les secours de l'humanité, des mains des Chrétiens; comme s'ils n'eussent vu dans la conversion de ceux-ci, qu'une espéce de parjure envers la patrie. Ces sentimens, dit M. Crantz, prouvent bien que le salut n'est que l'ouvrage de la grace. Ni les fléaux du Ciel, ni les prodigalités de la mer, ne pouvoient fléchir l'incrédulité des Groënlandois, jusqu'à ce que l'Esprit Saint eût touché leur ame. On a même vu ceux, qui mal-

gré leur conviction intérieure, s'étoient roidis contre les assauts de l'indigence, se rendre dans la liberté de l'aisance, aux douces semonces de la parole Divine qui les appelloit au Christianisme. Ainsi, tandis que dans les hyvers précédens, la peuplade de New Herrnhut s'étoit accrue de trente à soixante personnes, cette année elle n'augmenta que de sept. Cependant à la fin de l'automne, le nombre des habitans monta jusqu'à quatre-vingt douze.

Tout y étoit dans le meilleur état. L'abondance y ramena la joie & la santé. On ne perdit pas un seul homme à la pêche. Il y eut pourtant des accidens. Un Pêcheur enfermé dans les glaces, fut obligé de sauter sur un glaçon, & d'y suivre le courant, en traînant son kaiak où étoit pris un veau marin. Il fut emporté avec sa pêche l'espace de trois milles; après quoi son radeau de glace se rompit, ou se déroba sous ses pieds, & le laissa, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles, gagner le bord comme il put. Un Missionnaire aussi, faillit à se noyer dans un *Umiak* qui fit eau par le fond. Mais ayant été recueilli par un autre bateau, on recou-

fut une piéce de cuir à son *Umiak*, & les femmes se remirent à ramer.

La petite Eglise de New-Herrnhut, fut troublée par quelques scandales. Les courses avoient mis la dissipation dans le troupeau. Il fallut excommunier six Chrétiens que le serpent avoit débauchés, dit M. Crantz. Ces brebis chassées se perdirent tout-à-fait; il leur arriva des malheurs loin du bercail, & les disgraces qui suivirent leur punition, aiderent à contenir les fideles dans l'obéissance. Mais les voies de la Religion doivent être douces & persuasives. Pour gagner les cœurs, il faut les toucher. Rien ne faisoit plus d'impression sur les Groënlandois, que les lectures dont on les entretenoit dans les assemblées de la Congrégation. La longue nuit des jours d'hyver, se passoit à lire des lettres édifiantes; tantôt c'étoit la vie de quelques enfans du Herrnhutisme, morts en Europe, avec ces sentimens d'enthousiasme dont il est si facile, mais si dangereux, de prévenir la raison dans le premier âge; tantôt c'étoit une peinture de la miserable condition des Négres, condamnés par leur naissance, leur foiblesse, ou leur féro-

Lectures dont les Herrnhutes entretiennent la ferveur des Groënlandois convertis.

cité même, à vivre dans un esclavage éternel. On leur représentoit ces malheureux vendus à des Maîtres impitoyables, par des brigands d'Afrique ou d'Europe, qui vont à la poursuite des Négres, comme les Négres vont à la chasse des Tigres. Les Groënlandois frémissoient de rage à ce récit, & bénissoient les horreurs de leur climat, qui les défendoit de l'inhumanité des avides Européens. Car tous les fléaux de la nature, ne révoltent pas le cœur humain, comme les injures de l'homme. Ces Sauvages, heureux sous le joug volontaire de la Religion, trouvoient les tempêtes, les glaces, la disette & la famine, douces & légeres, au prix de la servitude personnelle, des travaux forcés, & des outrages de toute espéce, où la race des hommes blancs a soumis celle des hommes noirs. De l'Afrique on transportoit l'attention des nouveaux Chrétiens, sur l'Amérique, où les Herrnhutes avoient aussi des Freres & des Sœurs. Quand on lût aux Groënlandois, la perte de la Congrégation de *Gnadenhutten*, en Pensylvanie; ils en furent touchés jusqu'aux larmes. Cette catastrophe avoit consumé dans les flammes quelques

Herrnhutes Européens des deux sexes : mais les Sauvages Américains n'avoient perdu que leurs effets & s'étoient sauvés à *Bethléem*, où la commisération leur fit trouver des ressources pour le vêtement & la nourriture. La Religion, qui dans les tems de ferveur, étend & resserre les liens de l'humanité, fit la même impression de charité sur les Groënlandois que sur les Pensylvains. Ceux-là vouloient tous contribuer au soulagement de leurs freres de l'Amérique » L'un dit, j'ai une belle peau de renne, que » je donnerai : l'autre, j'ai une paire » de bottes neuves, que je veux en» voyer : un autre, il faut que je » donne un veau marin, pour la » nourriture & le chauffage de ces » pauvres gens «. Ces offres, accompagnées de larmes de joie, douce effusion d'une pitié secourable, ne furent point rejettées ; & quelle que fût la valeur de la contribution, on en convertit les effets en argent, qu'on fit passer aux Herrnhutes d'Europe, pour l'employer en Amérique.

Ce seul trait dédommage de la stérilité d'événemens, qui fait languir la curiosité dans les annales du Groënland. Les Missionnaires remplissent ce

vuide, de lambeaux de discours, édifians, si l'on veut, mais décousus, que l'imagination des sauvages enthousiastes leur dicte dans les accès de dévotion. Ce sont des comparaisons entre les brouillards de l'hyver, & les ténébres de l'incrédulité ; entre le courant du flux, qui jette sur le rivage l'algue, ou l'herbe de mer, & le sang de l'Agneau, où les ames chrétiennes nagent entraînées par les torrens de la grace, jusqu'au port du salut. Ensuite, c'est le regiltre mortuaire de l'année. On y trouve la mort d'un enfant de neuf ans, qui avoit beaucoup de mémoire, & sur-tout de piété. On loue son assiduité à l'école, son goût pour le chant, & même pour la poësie, joint à une vivacité d'esprit qui se montroit quelquefois par un peu de folie.

Tous ces sentimens étoient autant de pas & de préparatifs pour la conversion du Groënland. L'année 1758 fait époque dans les annales du Herrnhutisme, par la fondation d'une seconde église, ou mission, qui fut érigée à *Lichtenfels*. Cet événement demande un récit préliminaire, qu'il faut reprendre d'après M. Crantz. 1758.

La Congrégation du Groënland,

dit-il, s'étoit accrue jufqu'au nombre de quatre cens Néophytes baptifés, fans en compter deux cens, paffés au rang des élûs dans l'éternité. C'étoit avoir beaucoup fait dans l'efpace de vingt ans, pour un pays très-mal peuplé. La miffion de *Neuw-Herrnhut* ne devoit guères en attendre davantage, fur-tout du Nord; parce que les Colonies Danoifes qui s'y étoient établies dans cet intervalle, avoient toutes un Miffionnaire de la Métropole. Elle ne pouvoit donc gagner des ames que du côté du Sud, où le Dannemark n'avoit point de Colonies.

La baye de *Balls-River*, les ifles de Kangek & de Kookernen, fourniffoient du monde à la nouvelle peuplade; parce qu'elles offroient une ftation en hyver aux voyageurs du Nord & du Sud qui alloient commercer les uns chez les autres. C'eft-là que les Miffionnaires faifoient leurs excurfions & leurs recrues apoftoliques; mais d'une maniere peu fuivie & précaire, comme chez des paffans qui n'y avoient point d'établiffemens. Quelque avantageufe que foit en effet la pofition de *Balls-River*, la meilleure peut-être de tout le Groënland, les Groënlandois ne s'y fixoient

point ; soit par attachement pour le lieu de leur naissance, les insulaires n'aimant point le continent, & les habitans de la terre ferme, ne pouvant s'habituer dans des isles ; soit parce que la pêche du veau marin étant différente, selon les endroits que ces animaux fréquentent, on risqueroit de mourir de faim un an ou deux, avant de se former aux différentes méthodes de cette pêche. Aussi n'y avoit-il que l'empire de la Religion sur les esprits, qui pût accoutumer ces Sauvages étrangers au séjour de *New-Herrnhut*, qui est à cinq ou six lieues de la pleine mer. D'un autre côté, les Missionnaires ne souhaitoient pas que leur peuplade se multipliât au-delà de certaines limites. Les établissemens qu'embrasse leur Institut, ne se bornent pas à la prédication & aux fonctions purement spirituelles du zéle religieux ; mais elles comprennent l'éducation & le gouvernement des hommes, depuis la naissance, jusqu'au dernier âge. Une maison de nourricerie, les écoles, les assemblées de conférence & d'instruction de toute espéce, exigent un emplacement & un entretien qui ne comportent pas une po-

HISTOIRE DU GROENLAND.

pulation fort nombreuse. Le Groënland n'est pas comme de certaines terres en friche, qui ne demandent que de la culture pour nourrir beaucoup d'habitans. Le sol & le climat y repoussent les hommes ; ses rochers ne sont pas de ces pierres que Deucalion & Pyrrha n'avoient qu'à jetter sous la jambe, ou par-dessus la tête, pour repeupler l'espéce humaine.

Aussi les Herrnhutes délibérerent en 1752, s'ils n'établiroient pas à Kangek, ou à Kariak, qui est à six lieues de *New-Herrnhut*, une Paroisse succursale, pour le soulagement de cette Eglise. Mais leur délibération n'eut pas de suites. Deux ans après, le Dannemark ayant établi un comptoir à *Fisher-Bay*, les Groënlandois qui étoient venus de cette côte à *Balls-River*, durant l'été, s'en retournerent chez eux ; & quelques-uns de ceux qui s'étoient fixés à *New-Herrnhut*, dirent aux Freres qu'ils ne pouvoient y rester, & que si l'on vouloit les convertir, il falloit venir demeurer avec eux dans un séjour plus méridional. Deux Herrnhutes ayant pris connoissance du local, instruisirent la Congrégation de l'état

des choses, & du desir que témoignoient les Groënlandois de *Fisher-Bay*. On présenta un Mémoire au Comte de Berkentin, alors Président de la Chambre du Commerce du Groënland. La Société apostolique offroit à la Compagnie Marchande d'aller s'établir dans ce comptoir, si elle pouvoit y être utile au commerce. Cette proposition fut agréable, mais l'éxécution en fut différée.

Enfin, en 1758, le tems vint de mettre la main à l'œuvre. Mathieu Stach, qui avoit toujours montré la plus forte envie de porter l'Evangile aux Sud-Landois, en obtint la permission à Herrnhut, où il étoit; il en partit avec deux Freres, qu'il y avoit recrutés, pour assistans. Ils traverserent le théâtre de la guerre en Allemagne, & se rendirent à Coppenhague par Hambourg. Ils s'embarquerent le 4 Mai. Dans la traversée ils n'essuierent ni tempête, ni presque point de mauvais tems. Ce bonheur singulier fut accompagné des meilleurs traitemens, de la part des gens du vaisseau. La situation des Freres Moraves avoit bien changé depuis vingt ans. Dans les premiers voyages qu'ils firent au Groënland, comme on ne

HISTOIRE DU GROENLAND.

voyoit en eux que des hommes grossiers, sans naissance, sans biens, sans éducation, qui obtenoient de la Cour un passage gratuit sur les vaisseaux marchands, sans qu'on sçut à quel titre & pour quel objet; ces mendians étoient accueillis avec très-peu d'égards, & beaucoup de mépris. On les railloit, on les insultoit, & les sarcasmes, disent-ils, réjaillissoient jusques sur la Religion qu'ils alloient prêcher. Mais en 1750, le commerce du Groënland ayant été donné à une Compagnie Royale, il fut réglé, pour ce qui concernoit les Missionnaires, que désormais, au-lieu des franchises dont ils avoient joui jusqu'alors, ils payeroient un fret modéré. A cette condition, les Armateurs rechercherent des Passagers, dont l'apostolat, loin d'être à la charge des Navigateurs, pouvoit favoriser le commerce dans un pays où ils avoient beaucoup d'influence sur l'esprit des habitans. Aussi les trois Freres reçurent toute sorte de politesses & de marques d'attention, soit des Officiers, soit de l'Equipage du vaisseau sur lequel ils passerent à la Mission de *New-Herrnhut*. A peine y furent-ils arrivés, le 27 Juin, que

dès le 19 Juillet suivant, ils partirent avec quatre familles de Groënlandois, au nombre d'environ trente-six personnes, pour aller fonder une nouvelle Eglise à la baye de *Fisher*, près du comptoir de la Colonie Danoise. Leur guide qui étoit né dans ce canton, les mena dans une isle assez grande. Après l'avoir parcourue, on reconnut un endroit appellé *Akonamiok*, à trois milles de la pleine mer. Cette situation avoit l'inconvénient d'être fermée au Midi par une haute montagne qui lui interceptoit, durant trois mois de l'année, les rayons du soleil, si rares & si chers au Groënland. Mais on y avoit de l'eau courante qui ne geloit pas même en hyver; un bon abri pour les canots; un chemin toujours sec du côté de la mer: c'étoient autant d'avantages pour attacher, pour attirer les Groënlandois à la Mission. On planta donc les tentes dans cet endroit, où étoit encore une vieille maison du pays.

Etablissement des Freres Moraves à *Lichtenfels*.

Le premier soin fut d'en bâtir de semblables, avec des pierres & des mottes. Comme chacun travailloit pour soi, les Missionnaires, ne tirant pas de grands secours des Groënlan-

dois, n'avancerent pas beaucoup leur maison. L'un d'eux étoit obligé de faire la cuisine; d'ailleurs ils n'avoient pu se procurer beaucoup d'outils, ni d'ustensiles, soit de Coppenhague, ou de *New-Herrnhut*. Ils étoient obligés de rouler les pierres à force de bras, de porter la terre dans des sacs, d'aller chercher des mottes par eau. Pour le toit, ils n'avoient que quelques lattes, sans soliveaux. Heureusement à peine avoient-ils fini la maçonnerie, que le flux jetta sur les bords de leur isle, deux grosses piéces de bois de charpente. Ils les recueillirent, comme si ç'eût été un présent du Ciel, apporté par les Anges.

Leur maison fut composée d'une chambre de quinze pieds en quarré, & d'une autre piéce qui servoit de dépense & de cuisine. Le toit, à la hauteur de six pieds, plat & sans talus, fut appuyé sur deux piliers. Les lattes furent revêtues d'une double couche de mottes, & le tout couvert de vieilles peaux, de même que l'intérieur des murailles en étoit tapissé.

Les Groënlandois bâtirent pour eux une maison, où ils entrerent le 14 d'Octobre. Mais les provisions commençoient à leur manquer, lorf-

qu'ils découvrirent, aſſez près de chez eux, une petite baye, où il étoit entré des veaux de mer. Après les avoir enfermés dans ce golphe, ils en tuerent aſſez pour en fournir au Facteur de la Colonie voiſine, trois ou quatre barils d'huile. Comme les Naturels du pays n'y avoient jamais vu venir de ces animaux, on ne manqua pas d'attribuer cet effet du hazard, aux vues d'une providence miraculeuſe.

Bientôt on vint de tous les environs, les uns pour voir, les autres pour entendre les Miſſionnaires. Le comptoir Danois étoit ſéparé de la Miſſion par un chemin de ſix milles, coupé de rochers & de vallées. Les hommes venoient par eau, les femmes parterre : de leur côté les Miſſionnaires alloient chez les inconvertis ; mais le chemin étoit ſi dangereux, qu'un d'entr'eux ayant gliſſé, ſe ſeroit briſé la tête, s'il ne fût heureuſement tombé dans un abyme comblé de neige. Ainſi commença cette nouvelle fondation. On y établit le même ordre qu'à *New-Herrnhut*, pour les exercices de la Miſſion. Elle fut fréquentée, mais beaucoup par

les femmes, & très-peu par les hommes. Dès l'année suivante, dit M. Crantz, les maris oublierent les Prédicateurs, & renoncerent au privilege inestimable, d'être les premiers fruits de cette nouvelle plantation de la Foi.

C'étoit la même disposition d'esprit dans les Sauvages qui alloient à *New-Herrnhut*. Quelques uns y rendoient visite à leurs parens; mais avec la précaution de ne pas trop écouter les Prédicateurs. » Car ils s'étoient » apperçu, disoient-ils, que plusieurs » de leur Nation, & sur-tout des jeu- » nes gens, après avoir entendu seu- » lement, une ou deux fois, parler » de la mort & de la croix de Jésus, » s'en étoient laissé enticher, ou mê- » me ensorceler, au point de n'avoir » plus eu de repos, jusqu'à ce qu'ils » fussent venus vivre avec les croyans, » au grand regret de leurs parens & » de leurs amis...... Est-il bien éton- » nant, ajoute M. Crantz, sur le mot » *ensorceler*, que des Payens regar- » dent le Christianisme comme un » sortilége, quand des Chrétiens » éclairés attribuent à la magie, des » effets naturels, qu'ils ne peuvent » nier, ni comprendre? «

Ce Missionnaire, achevant l'histoire de cette année, dit qu'elle fut très-douce, & presque sans hyver, eu égard au climat. Janvier donna plus de pluie que de neige; mais il neigea si fort & si long-tems, en Avril, qu'on fut obligé d'aller en raquettes, ou souliers de neige, jusqu'à la fin de Mai. La pêche fut abondante, & la mer, toujours ouverte, parut enceinte, ou grosse de harengs.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Dans le nécrologe qui termine les Annales de 1758, on parle d'une Chrétienne, dont la vie eut quelque singularité. Présentée au baptême à l'âge de douze ans, par ses parents, ils voulurent la ramener, quelque tems après, dans leur canton du Sud, parmi les Sauvages inconvertis. Elle implora le secours des Herrnhutes, qui la retinrent à la Mission malgré sa famille. Deux ans après son pere & sa sœur revinrent pour l'enlever; mais elle fut délivrée de leur persécution, par leur mort qui suivit de près leur arrivée. Un de ses parens essaya de nouveau de la faire revenir au lieu de sa naissance, mais sans succès. La Chrétienne fut inébranlable. Trois ans après, elle se cassa la jam-

HISTOIRE DU GROENLAND.

be, devint boiteuse ou percluse, tomba dans la consomption & mourut au bout d'un an, avec résignation.

La Mission perdit encore un enfant de quatre ans, qui fut jetté par un coup de vent contre un rocher, & se brisa l'épine du dos. » Durant sa ma- » ladie il disoit, je veux m'en aller : » où, mon cher enfant, lui deman- » doit son pere ? Trouver le cher » Agneau, répondoit-il, parlant » sans cesse du sang & des playes de » l'Agneau.

Après cet enfant, mourut cette même Judith, dont on a déja parlé. Elle étoit d'abord de la plus profonde stupidité. Mais dès qu'elle fut Chrétienne, & qu'elle eut voyagé avec les Freres Moraves en Allemagne, elle fit tant de progrès, qu'on la mit à la tête du bercail des Sœurs du Groënland. Elle catéchisoit, prêchoit, enseignoit. Elle écrivit plusieurs lettres, dont M. Crantz donne un léger extrait. Entr'autres, avant que de mourir, elle dicta ces mots, pour une de ses sœurs spirituelles, avec qui elle s'étoit intimement liée à Herrnhut....... » Ma chere amie, » je vous envoie le dernier baiser de

» mon cœur. Mon tabernacle (*a*) tom- HISTOIRE DU GROENLAND.
» be de foiblesse..... Mais je verrai
» bien-tôt les blessures de l'A-
» gneau. .... Je salue encore une
» fois toutes les Sœurs qui sont avce
». vous. Je me sens trop épuisée, pour
» en dire davantage. Votre chere
» Judith. « Ainsi meurent les inspirés du Groënland, avec le langage des premiers Apôtres du Christianisme, répétant dans leurs lettres les Epitres de Saint Paul, & se croyant aussi remplis que lui des dons de l'Esprit Saint. Ils vivent dans l'erreur; mais ils meurent contens.

La suite des annales du Groënland, ressemble au commencement. Ce 1759.
sont toujours des prêcheurs illuminés, qui, par des discours inintelligibles, attirent des Sauvages stupides à des cérémonies, ridicules sans doute, puisqu'elles ne sont pas consacrées au culte de la véritable Eglise. Car en ce genre, tout ce qui n'est pas révélé, devient absurde, & ne peut qu'indigner la raison. Ainsi l'on doit faire grace au Lecteur de toutes les oraisons jaculatoires, dont M. Crantz a rempli

(*a*) Chacun des Herrnhutes, & de leurs Disciles, ou Prosélytes, regarde son corps comme le tabernacle de l'Agneau.

les trois quarts d'un assez gros volume. S'il espére par cette pieuse adresse, augmenter en Europe le nombre des prosélytes du Herrnhutisme, il doit craindre de diminuer encore davantage celui des vrais croyans. Que fait-il ; si ce n'est démolir le temple auguste de la Religion, pour bâtir des Autels aux Idoles de son imagination ? Foulons en passant toutes les chimeres des Herrnhutes, & ne recueillons, dans les légendes de leurs Missions, que ce qui s'y trouvera d'instructif ou de curieux pour l'esprit humain.

On y verra cette année une terreur panique. Elle fut répandue par un Groënlandois de la baye de Disko, qui avoit fait un voyage en Hollande avec un pêcheur de baleine. Revenu dans son pays, il y sema le bruit qu'au printems suivant, il devoit y venir une flotte pour exterminer les Européens, & les Nationaux qui se trouveroient mêlés avec eux. Cette fausse allarme fit déserter les Groënlandois, du voisinage des Missions. Vingt bateaux des habitans du Sud, retournerent aussi-tôt vers leur côte, avec tous les Pêcheurs établis à Kangek. Ainsi ce peuple étoit le jouet de

toutes les erreurs qu'on lui débitoit.

Les Angekoks profitoient de ces défections pour rétablir leur empire, & quand ils ne pouvoient pas désabuser les esprits des prestiges du Herrnhutisme, ils venoient étudier cet art de séduction, pour en renforcer leurs artifices. Un Angekok; chaque peuplade a le sien, celles qui ne sont pas assez riches, ou assez nombreuses pour entretenir un de ces Devins, sont méprisées de toutes les autres; un Angekok vint avec sa femme à *Lichtenfels*, dire qu'il vouloit se convertir. Mais il avoit l'intention, dit-on, en formant des liaisons avec les Chrétiens, d'en être protégé contre des ennemis qui le poursuivoient pour un meurtre; comme si le Christianisme pouvoit être un asile d'impunité pour les assassins. Ces imposteurs ont encore un autre dessein: c'est d'acquérir, en fréquentant les Missionnaires, quelque nouveau charme pour fasciner la crédulité d'un Peuple grossier. L'association qu'ils font des saines idées de la Religion avec leurs impostures, est un appât de plus, qui sert à établir leur crédit & leur réputation. Aussi les coadjuteurs Groënlandois

de la Miſſion, n'aiment point à parler de l'Evangile avec les Angekoks; parce que ceux-ci mêlent cet antidote à leur poiſon, dont ils eſpérent augmenter le débit par cette ſupercherie. Enfin, s'ils n'ont pas le talent de groſſir le nombre de leurs dupes, ils cherchent du moins à débaucher des Chrétiens. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les femmes ſe mêlent toujours de la perverſion, comme de la converſion des hommes. Deux ou trois familles déſerterent la Miſſion de *New-Herrnhut*, à l'inſtigation, ou par l'obſtination de méchantes femmes, qui, dit M. Crantz, n'y trouvoient pas à ſatisfaire la double intempérance dont elles étoient tourmentées.

Cette année ne fournit rien de plus curieux à l'Hiſtoire, ſi ce n'eſt quelques effets du mauvais tems. Deux Groënlandois envoyés à la Colonie de *Frideriks-haab*, pour y porter des lettres, furent au retour, aſſaillis par les glaces qui baloterent leurs kaiaks deux jours entiers. Dans les fatigues qu'ils ſe donnerent pour s'en débaraſſer, la ſueur qui perçoit de leur corps, ſe glaça ſur leurs habits. Un de ces Meſſagers eut une main gelée. Ils ſeroient morts de ſoif tous les deux, s'ils

'ils n'étoient arrivés la troisiéme nuit à eurs cabanes, où ils trouverent enfin le l'eau.

Au mois de Septembre, la nouvel- maison de *Lichtenfels*, essuya des ecousses, comme d'un tremblement e terre; quoiqu'elle fût très-basse, : qu'elle eût des murailles épaisses quatre pieds. Les maisons d'alen- ur eurent leur toît fendu; les iteaux à sec furent emportés par uragan; huit hommes se noyerent pleine mer. Cette tempête se sentir au loin. Car dans le même- ms, la Baltique & le Cattegat, rent plusieurs vaisseaux perdus. Cet ragan fut précédé & suivi de arbillons de feu qui parurent dans airs. Un de ces météores tomba ès d'une maison; l'incendie y prit, ais fut éteint. Un semblable phé- mêne arriva la veille de Noël, à di. Quelque extraordinaires que oissent ces effets de la Nature, Crantz parle encore d'une tem- e arrivée deux ans auparavant. Elle ata le 22 Septembre 1757, avec vent de Sud accompagné de pluyes de neige. On vit des éclairs d'une e inouie au Groënland, & rare Europe; mais sans aucune suite

Phénomenes extraordinaires.

de feu, ni le moindre bruit de tonnerre. On crut sentir en même-tems un tremblement de terre.

1760. L'année 1760 ne fut pas fertile en événements, non plus qu'en provisions. L'hyver enchaîna le Groënland dans une profonde inertie. Le froid excessif y fit sentir la disette de très-bonne heure. Les glaces y régnerent en si grande quantité, jusqu'à la fin de Mai, que même à Pâque on ne put apperçevoir, de la cime des plus hautes montagnes, le moindre espace ouvert à la navigation, sur une étendue de mer très-considérable. Cependant la dureté de la Nature n'alla pas jusqu'à la famine; & si la charité se trouva dépourvue de ressources, les besoins de l'indigence ne furent pas extrêmes.

Mais la Mission se ressentit de cet engourdissement général, & la ferveur des Chétiens en parut refroidie. On vit, selon le proverbe Allemand, *le plus près de l'Eglise, & le dernier dedans*; c'est-à-dire, que les Sauvages, qui venoient de loin, montroient plus d'ardeur pour la parole divine, que ceux qui vivoient dans le voisinage des Chrétiens, & sur-tout des Européens. » On peut comparer, dit

» M. Crantz, les Sauvages de la Na-
» ture, à une terre inculte qui ne pro-
» duit rien, mais qui n'attend que
» de la semence, pour être fécondée;
» & les Groënlandois qui ont été gâtés
» par le commerce des Européens, à
» une terre qui, donnant d'elle-mê-
» me des ronces & des chardons,
» n'en est que plus difficile à défri-
» cher & à cultiver. « En général, les Européens sont plus édifiés de la devotion des Groënlandois, que ceux-ci ne le sont du Christianisme des Européens. La doctrine est plus pure en Europe, & la morale au Groënland. C'est qu'il est plus aisé d'inspirer des opinions que des mœurs : celles-ci tiennent aux besoins qui ne reçoivent guères de Loi, que de la Nature ; celles-là dépendent beaucoup de l'ignorance de l'esprit humain, qui, dans son incertitude, reçoit indifféremment toutes les erreurs ou les vérités qu'on lui présente. Il n'appartient pas toujours aux Rois de donner des mœurs à leurs Peuples : mais tout homme de génie, s'il est éloquent, peut donner des opinions à son siécle. Souvent même l'enthousiasme suffit aux ignorans, pour répandre leurs idées. On

HISTOIRE DU GROENLAND.

le voit par les progrès que l'hétérodoxie du Herrnhutisme a faits dans le Groënland.

La petite Congrégation de *Lichtenfels* s'aggrandit tout-à-coup cette année, de neuf familles, qui composoient cinquante-cinq personnes. » Ce fut une grande joie, dit M. » Crantz, de voir entrer dans le parc » toutes ces brebis noires, ou Sauva» ges. « C'étoit au mois d'Août; comme la saison d'hyverner approchoit, il fallut profiter du beau tems pour préparer un abri à ce petit troupeau. Les Groënlandois aggrandirent leur habitation ou maison d'hyver, jusqu'à soixante quinze pieds de longueur, sur quinze de largeur. Les filles & les veuves furent mises dans deux logemens séparés. Mais la grande maison logea soixante-quatre personnes, & servit à tenir les assemblées de Religion. C'est-là qu'on retrouvoit l'esprit de l'Evangile dans la paix & la concorde des familles; mais non dans le langage des néophytes, trop étranger à la raison pour être celui de la vérité.

» Comme Eve fut formée de la cô» te d'Adam, dit un de ces Sauvages » enthousiastes; ainsi le Chrétien

» formé du côté de l'Agneau, de-
» vient» chair de sa chair; os de ses
» os. Vous sçavez, dit un autre, com-
» ment les moucherons (ce sont les
» cousins) se nourrissent dans l'été de
» notre sang, mais que nous les
» tuons, ou les chassons. Jésus ne
» fait pas de même. Il se plaît à nous
» voir entrer dans ses blessures, pour
» y rassasier notre ame de son sang. «

HISTOIRE DU GROENLAND.

Voilà les comparaisons avec lesquelles on édifie peut-être des Groënlandois, ou des Freres Moraves, mais on scandalise infailliblement les vrais Chrétiens qui se repaissent des vérités sublimes de l'Evangile, & non pas d'allusions & de similitudes; honteux abus, jeux indécens de l'esprit humain. Hâtons-nous d'abréger sur ces puérilités.

1761. Voyage de M. Crantz au Groënland.

Ce fut l'année suivante que M. Crantz, avec un de ses Confreres, s'embarqua pour le Groënland, dans l'intention de voir ce pays par lui-même, & d'y prendre des notions exactes, pour en faire une histoire fidéle. Je partis, dit-il, le 17 Mai de Coppenhague. Je ne pouvois être mieux traité par les hommes, ni plus mal par le tems. Les gens du vaisseau me comblerent de prévenan-

HISTOIRE DU GROENLAND.

ces. Mais outre que nous fûmes trois semaines auprès des bas-fonds de *Bus*, sans pouvoir faire plus de six lieues, j'eus cinq tempêtes à essuyer, dont la derniere qui m'accueillit à la pointe du Groënland, fut la plus dangereuse. Cependant les vents de Nord & d'Ouest, qui nous retarderent, avoient éclairci les glaces flottantes ; de façon qu'à quelques montagnes près, que nous en vîmes, même d'assez loin, la mer fut libre, & sembla nous ouvrir l'entrée de *Balls-River*. Mais avant d'y emboucher, un calme soudain nous prit, & nous laissant à la merci du courant, faillit à faire échouer notre vaisseau contre les rochers de Kookernen. Heureusement, comme nous n'étions plus qu'à deux portées de fusil de cet écueil, un vent nous éloigna de la côte, & nous remit en pleine mer. Enfin nous arrivâmes à *New-Herrnhut*, onze semaines après être partis de Coppenhague.

Dès le 3 & le 4 d'Août, nous vîmes arriver à la Mission beaucoup de *Sud-Landois*, ou Sauvages méridionaux. Mais ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. Ils venoient dans nos chambres, nous parler de la beau-

té de leur pays, en nous invitant à les y suivre. » Voulions-nous » les entretenir du bonheur des » croyans; ils répondoient qu'ils » n'entendoient rien aux discours des » Européens, & que l'immortalité de » l'ame, les noms de Créateur & de » Sauveur, étoient pour eux des » mots incompréhensibles. « Alors nous appellâmes un Groënlandois qui leur fit une explication très-claire de cette doctrine. Ils en furent frappés & agités.

C'étoit le premier effet de la prédication, de porter l'inquiétude dans l'ame des Sauvages. Ils desiroient la vérité des dogmes du Christianisme; ils espéroient, ils craignoient, ils doutoient. Cette perpléxité les suivoit par-tout, jusqu'à ce qu'ils eussent ou rompu toute liaison, ou fait une alliance éternelle avec les Chrétiens. Mais la jeunesse se rendoit, le plus souvent, sans combattre. On voit une fille s'arracher de sa famille, & venir habiter à la Mission. Son pere & sa mere vont l'y chercher. Elle pleure & demande à se convertir. Rien ne peut la ramener à la cabane paternelle; ni la parole que lui donne son pere de la laisser revenir au prin-

tems, ni la tentation de beaux habits que lui promettent ses freres. Cependant son cœur se brise entre les mouvemens de la Nature & les impulsions de la grace. Elle tombe dans l'espéce de convulsion, que de tels combats font toujours éprouver à la sensibilité du sexe & de l'âge les plus prompts à s'attendrir. Ce spectacle porte le trouble & la douleur dans les entrailles du pere. Il ne peut quitter sa fille; il reste avec elle à *New-Herrnhut*; tandis que ses fils désolés vont rejoindre à Kangek leur frere ainé. La grace n'est victorieuse qu'à demi. La Nature souffre; une famille est mutilée, & ses membres déchirés palpitent dans l'engoisse. Telles sont les scènes touchantes & cruelles que donne une Religion qui porte le glaive dans la chair & le sang; lorsque pour se faire suivre, elle veut qu'on brise les nœuds les plus chers & les plus sacrés, les liens éternels qui unirent les familles avant les sociétés, & les sociétés avant les sectes. Est-ce, encore une fois, aux Propagateurs de la doctrine de ce Luther qui rompit les barrieres du cloître & du célibat monastique; est-ce à ses disciples de séparer, pour ainsi dire,

: qu'il avoit rejoint, les peres & les
ıfans ? Auſſi n'eſt-il pas étonnant
ı'un Groënlandois, à qui l'on de-
ande s'il ne veut pas aſſiſter à la pré-
cation des Freres Moraves, répon-
:, » non je ne veux pas y aller, cela
me rendroit malade. « M. Crantz
t que ces mots ſignifioient, que la
édication le mettroit mal avec lui-
ème. Mais on pourroit croire qu'un
oënlandois prenoit ce mot à la
tre, quand on voit, en effet, la
iſſion fréquentée ſur-tout, par des
irmes, des paralytiques, & des
ropiés. Un homme, entr'autres,
:ès avoir eu les pieds gelés par le
ıid, ſe les étoit laiſſé couper, & ce-
ndant, ainſi mutilé, ce Chrétien
uvernoit un kaiak avec tant d'habi-
é, qu'il n'y avoit pas de Pêcheur
oënlandois qui vécût de ſon travail
c plus d'aiſance.

Du reſte, la Congrégation de
w-*Herrnhut* augmenta cette an-
:, mais de quinze enfans ſur
gt-cinq baptêmes. Elle perdit
n autre côté, ſeize néophytes qui
ururent; un ſeul périt d'un acci-
ıt. Ce fut, dit M. Crantz, le
it Jonas, enfant de trois ans, qui
iſſoit les Miſſionnaires par ſon

chant. Il étoit assis au soleil pour y respirer une douce chaleur, & pendant que sa mere alloit lui chercher à boire, une piéce de glace fondue au degel, tomba sur le corps de cet enfant, & l'écrasa. Telle est la vie que l'on méne au Groënland : le dégel du printems n'y est pas moins funeste que les glaces de l'hyver. Puisque l'Évangile est fait sur-tout pour les malheureux, il ne manquera jamais de disciples ; car, il y aura toujours des victimes à consoler : celles de la société chez les Européens, celles de la Nature chez les Groënlandois. Un d'entr'eux disoit à une vieille femme, qui sentoit avec effroi les approches de la mort ; nous craignions, comme toi, la peine de mourir ; mais depuis que nous espérons d'aller vivre avec le Sauveur, cette crainte s'est évanouie. » Ah ! dit la mourante, » que vous êtes heureux ! « C'est dans ce moment où l'homme soupire pour l'immortalité, que la Religion inspire ses terreurs, ou ses espérances. Mais alors le juste n'a rien à craindre.

Le petit troupeau de Lichtenfels, s'étoit accru de trente catéchuménes dans une année. Les Missionnaires

avoient besoin d'assistans ; mais comment pouvoir les loger ? Leur grande maison étoit trop petite, & d'ailleurs presque en ruine. Un pan de muraille étoit tombé deux fois ; les corbeaux en avoient rongé la couverture de cuir, & la pluie tomboit à travers le toît par mille trous. Enfin il s'y étoit amoncelé tant de neige de toutes parts, qu'on passoit sur la maison sans s'en apperçevoir. La Mission attendoit une charpente d'Europe. Mais la saison étoit avancée, & l'on se disposoit à réparer le vieil édifice, quand on apprit, le 8 Juillet, qu'un vaisseau venoit d'arriver à *Friderics-haab*, chargé de toutes les piéces de charpenterie, prêtes à mettre une maison sur pied.

Quelle joie ; mais aussi quel embarras ! Il n'y avoit que trois ouvriers, dont un étoit malade. Le reste de l'été ne laissoit pas assez de tems pour achever cet édifice. On étoit même indécis sur l'emplacement. Mais un texte de l'Ecriture qu'on trouva dans l'Office du jour, détermina les Freres à mettre la main à l'œuvre ; car c'est l'espéce de sort qui les guide, quand ils sont irrésolus. Une allusion, un rapport de leur lec-

HISTOIRE DU GROENLAND.

ture à leur situation, est pour eux une inspiration. Il semble que l'Esprit Saint ait moins parlé aux Juifs qu'aux Herrnhutes ; ou que ceux-ci soient les seuls héritiers de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Aggrandissement de la maison de *Lichtenfels*.

Par un surcroît d'attention de la Providence sur eux, il étoit survenu cinq des Confreres de *New-Herrnhut*, à *Lichtenfels*. Tous se firent Maçons ou Charpentiers. Mais l'ouvrage alloit lentement à cause de la pente du terrein ; ils bâtissoient sur la croupe d'une colline. Il leur fallut donc élever un mur de dix pieds d'un côté, pour égaliser le plan de la maison. Ce travail couta beaucoup de tems à peu d'ouvriers. Enfin il leur arriva du secours. Au retour de la pêche du hareng, les Groënlandois se mirent à porter des pierres sur leur dos, & de la terre dans leurs vieux habits d'hyver, faute de sacs. Le Capitaine du vaisseau se prêta même au besoin des Freres, en venant décharger son bois de charpente dans un endroit assez voisin de leur habitation, au lieu de le débarquer au comptoir de la Colonie, qui étoit à trois milles plus loin. Ces attentions, la bonne volonté des gens de l'équipage, l'em-

preſſement des Groënlandois, tout concourut ſi bien à hâter l'ouvrage, que malgré le mauvais tems, l'édifice fut mis ſur pied dans le court eſpace de trois ſemaines.

On pouſſa l'intérieur du logement, avec la même activité. Dès le commencement d'Octobre, il y eut deux chambres en état d'être habitées. Tous ces travaux furent précédés & accompagnés de prieres & de ſermons relatifs au but de cette pieuſe fondation ; & la ferveur de la dévotion ne faiſoit qu'échauffer l'ardeur des ouvriers.

Cependant l'année avoit été fort rigoureuſe. L'éternel ennemi de ce climat inhabitable, le froid avoit affamé les Groënlandois juſqu'à la fin de Mai. La terre couverte de neige, & la mer de glaces, les avoient tenus bloqués dans leurs cabanes, après la conſommation de toutes les proviſions. On avoit extrêmement ſouffert ſur les côtes du Sud. Quoique les plus voiſines du ſoleil, elles ſont les plus expoſées aux glaces flottantes, que le Nord y débouche par la mer orientale. Dès que ces obſtacles ceſſerent, on ſe répandit dans la baye de *Fisher-Fiord*, pour

HISTOIRE DU GROENLAND.

attrapper du poiſſon. Mais un coup de vent emporta les Pêcheurs ſi loin, qu'ils eurent bien de la peine à regagner la terre. Sans tente & ſans abri, ces malheureux échappés du naufrage, reſterent deux jours & deux nuits, expoſés à toutes les rigueurs d'un ciel nébuleux, dont la roſée n'étoit que glace. Quelques uns en eurent les membres gelés; & ce ne fut qu'à force de ſe battre, & de ſe traîner les uns les autres, comme c'eſt l'uſage au Groënland, par les grands froids, qu'ils ſe garantirent de périr ſur la glace.

A *Lichtenfels*, le commencement de l'hyver fut aſſez doux, pour donner la facilité de prendre quelquefois juſqu'à dix veaux de mer dans un jour: mais la neige & la glace reprirent au printems. La mer devint impratiquable. Heureuſement les poules d'eau, ne pouvant reſpirer ſous les glaces, venoient à terre; & comme elles avoient la vue éblouie par la blancheur de la neige, on les prenoit en vie avec la main. Ainſi, les glaces qui refuſoient la pêche, donnoient les reſſources de la chaſſe.

» Je paſſois un ſoir, dit un Miſſion» naire dans ſon journal, c'étoit le 8

» Avril; je passois dans une maison à » l'heure du souper. Je vis deux veuves, » avec leurs enfans, tenant à la main » une poignée d'algue, qu'ils alloient » manger, avant de se coucher. C'é» toit leur nourriture ordinaire, à la» quelle ils ajoutoient quelques mou» les, quand ils en trouvoient sur le » sable, à la basse marée. Cependant » ils étoient contens, & ne se plai» gnoient jamais. Il est vrai qu'il ré» gnoit, parmi tous ces malheureux, » une prévenance mutuelle ! Si l'on » prenoit un veau, toute la maison y » avoit part. Mais quand il falloit le » dépecer entre soixante personnes, » les portions étoient petites; d'autant » plus qu'on n'attrappoit guères dans » cette saison, que de jeunes veaux. » Le jour suivant nous partageâmes, » entre les indigens, le peu de harengs » qui s'étoit conservé de la pêche » de l'été, pour les besoins de l'hyver. » On ne pouvoit en faire une grande » provision, il se gâtoit à l'humidité; » car on n'avoit point de magasin à » *Lichtenfels*. «

Du reste, la belle saison y fut très-heureuse pour la pêche. Le Facteur de la Colonie voisine, employa tout l'hyver à faire transporter & en-

HISTOIRE DU GROENLAND.

caisser les huiles qu'il avoit achetées en automne. Depuis que les Herrnhutes se sont établis dans le Groënland, le commerce s'y est accru d'une année à l'autre ; au point que leurs petites peuplades fournissent seules autant de cargaison qu'on en tiroit auparavant de tout le pays. C'est un objet d'environ cent-cinquante tonneaux, ou barils de marchandises.

Parmi les particularités de cette année, M. Crantz remarque un effet, ou du hazard, ou de l'imagination, sur une maladie très aiguë. C'étoit la goutte, dont un Groënlandois fut si tourmenté, qu'il vouloit se fendre le pied où il en souffroit. Sa femme alla demander un reméde aux Missionnaires. On lui donna la première phiole de Pharmacie, qui se trouva sous la main. Le malade y prit confiance, & bientôt il se sentit non-seulement soulagé de sa douleur, mais guéri de l'enflure de la goutte. Le moindre changement de remede, ou de régime, est capable de rétablir un Groënlandois malade. Un morceau de pain noir, un plat de gruau d'avoine, quand ils en ont une forte envie, vaut une médecine pour ces Sauvages, sur qui les sensations nou-

La confiance des malades, fait la vertu des remedes.

velles, ont d'autant plus d'activité qu'elles sont moins partagées & combattues. HISTOIRE DU GROENLAND.

Un phénoméne, qui n'a rien de singulier que d'avoir été observé au Groenland, avec des yeux philosophiques, ce fut une éclipse totale de Lune, qui parut le 12 Novembre à sept heures & demie du matin. Le calendrier de Coppenhague n'en fit pas mention ; mais elle fut annoncée dans celui de Berlin, comme invisible, environ pour une heure & demie de l'après-midi. On peut juger par cette différence, de la distance qu'il y a entre le méridien de Berlin, & celui du Groënland à Balls-River.

Eclipse de lune.

1762.

M. Crantz, dont les annales finissent à 1762, entame l'Histoire des Missions de cette année, par de longues plaintes sur le peu de disposition que témoignoient les Groënlandois du Sud, à se convertir. Leurs cœurs, dit-il, sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créateur & du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage ; & cela veut dire, qu'ils ne veulent pas même l'entendre. Ils ont toujours des raisons pour ne pas écouter les Catéchistes & les Prédi-

Plaintes des Missionnaires, sur l'endurcissement spirituel des Groënlandois du Sud.

HISTOIRE DU GROENLAND.

cateurs ; l'un veut aller chercher de la poudre & du plomb pour chasser aux rennes ; l'autre, manger de l'ours ; l'autre, construire un canot. Enfin, continuent les Missionnaires, » nous voyons passer beaucoup de » ces Méridionaux qui vont au Nord, » ou qui en reviennent ; mais le » commerce qu'ils y font avec les Eu- » ropéens, les rend en même-tems, » & plus policés, & plus prévenus » contre le Christianisme. « De tout tems les Missionnaires du nouveau monde, ont avoué que la fréquentation des Navigateurs & des Marchands d'Europe, détruisoit auprès des Indiens, tous les fruits de la prédication de l'Evangile. C'est pour cela sans doute, que les Jésuites du Paraguai, avoient obtenu que les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal ne séjourneroient pas dans les ports voisins de leurs peuplades. Mais leur prétexte de Religion, cachoit, dit-on, un projet d'ambition. Rien n'est pur sur la terre, & le nom du Ciel même s'y corrompt dans la bouche des hommes : les uns prêchent une Religion d'obéissance, & veulent dominer ; les autres professent une Morale sainte, & vivent dans la dé-

bauche. Les Sauvages qui voient les œuvres, & n'entendent pas les discours; méprisent la parole, & suivent l'exemple. Cette conduite, très-conséquente, n'accélére pas les progrès du Christianisme au Groënland. On s'y plaint que les habitans du Midi sont quelquefois aussi libertins que les Européens, avec cette différence, qu'ils ne connoissent pas les devoirs de Morale & de Religion, que ceux-ci croient naturels, & révélés à l'homme. On voit les Herrnhutes aux prises avec un Groënlandois, qui veut faire sa concubine d'une de leurs épouses du Seigneur; l'un la poursuivre, les autres la cacher; celui-là, reclamer les droits de son pays, qui donnent une femme à qui peut la ravir; ceux-ci, couvrir la pudeur du manteau de la Religion. » Il semble que Satan, disent les Freres Moraves, ait envoyé » dans ces cantons, l'écume de ses » sujets, tant ils font gloire d'employer leurs jours & leurs nuits à son » service, dans les festins, les danses, les jongleries, la débauche & le » sortilége. C'est un torrent qui entraîne même les plus sensés des infidéles «. Cependant l'auteur de ces complaintes, se félicite de ce que

HISTOIRE DU GROENLAND.

le petit troupeau de Chrétiens n'eſt point infecté de la contagion. Les enfans même, dès qu'ils entendent le bruit d'un bal de Sauvages, fuient & ſement l'allarme, comme les coureurs d'une armée, à l'approche de l'ennemi.

Inconvenient des mots équivoques.

On ſera moins étonné du peu de facilité que les Herrnhutes ont à multiplier le nombre des Chrétiens, quand on fera réflexion que l'ignorance même des Sauvages, eſt un obſtacle à leur converſion. L'équivoque des langues, ſuffit pour arrêter les fruits de la prédication. Au commencement, quand les Danois parloient de l'exiſtence de Dieu, leur mot *Gud*, embarraſſoit les Groënlandois qui, confondant le ſens avec le ſon, s'imaginoient qu'on vouloit leur parler d'une riviere. Car *Gud*, qui chez les Danois ſignifie *Dieu*, ne veut dire que *fleuve* chez les Groënlandois. » Eh! qui » doute, diſoient ceux-ci, que la riviere exiſte! Comment ne croirois-je pas » à *Gud*, répondoit un de ces Sauvages! » N'entens-je pas ſa voix? » C'étoit du bruit d'une riviere qu'il vouloit parler. Les choſes ſublimes & inouies qu'on leur racontoit de la Divinité, ne rapprochoient pas leurs eſprits

grossiers de la vérité. Les plus intelligens convenoient que Dieu avoit pû créer l'homme. Mais que le Créateur se fût fait homme, & que l'auteur de la vie & de l'existence, eût pû mourir; c'est ce qu'ils ne pouvoient croire. Il falloit donc suppléer aux raisonnemens théologiques qui n'ont d'empire que sur l'esprit, par des moyens qui pûssent agir sur les sens. Le chant étoit la ressource des Missionnaires.

Ressource du chant des Hymnes ou Cantiques, dons les Missions.

» Le chant des Hymnes, disent-ils, » quand il est doux, mélodieux, ac- » compagné de l'onction du cœur, » n'est pas la moindre partie d'un culte » raisonnable. Cette espéce de Théo- » logie a toujours un heureux effet. » Les Hymnes s'apprennent aisément; » les enfans les chantent avec un » son de voix qui pénétre. Les véri- » tés les plus profondes s'insinuent par » le charme de l'harmonie, & gra- » vent dans les ames une impression » ineffaçable. « Dans les écoles de chant, ceux qui ne sçavent pas lire, assis sur un banc, apprennent à chanter l'un de l'autre. Les Sœurs, qui lisent presque toutes, sçavent encore mieux chanter. Elles n'ont pas autre chose à faire; tandis que les hom-

HISTOIRE DU GROENLAND.

mes, qui passent toute la journée à la pêche ou à la chasse, revenant le soir bien fatigués, n'ont envie que de manger & de dormir. Mais Dieu supplée en leur faveur, à ce moyen d'instruction. Tantôt il envoye des maladies, & tantôt des visions. C'est du moins ce que les Herrnhutes apellent les voies de Dieu, lorsqu'ils veulent s'autoriser dans leur Apostolat. Dans tout ce qu'ils disent, ou qu'ils font, dans tous les événements dont ils sont témoins, ils voyent un dessein de la grace, un moyen divin, pour opérer la conversion des Groënlandois. On les trouve par-tout sur les traces des Jésuites. Ils ont déja l'usage des Cantiques, introduit par cette Société dans les Missions. Bientôt ils employeront, comme elle, les Retraites, les Congrégations, & tous ces moyens qui, dans la véritable Eglise, devroient produire des fruits permanens, mais qui dans une communion hétérodoxe, n'auront que des effets subits & passagers. Laissons encore une fois les exercices spirituels des Herrnhutes, pour jetter un coup d'œil sur des travaux plus relatifs à l'Histoire des Voyages.

Travaux de

Les Missionnaires avoient à peine

acheyé de bâtir leur maison de Lichtenfels, qu'ils furent obligés de la réparer ; il leur fallut relever une cheminée détruite par la gelée ; calfater le toît avec de la mousse ; goudronner l'enceinte, & faire le parquet avec quatre douzaines de planches, qu'ils avoient fait venir de Good-Haab. Enfin ils bâtirent une tour, pour une cloche qu'on leur avoit apportée de Coppenhague. Ensuite ils radouberent leur vieux bateau, creuserent un puits, tracerent un jardin sur un terrein humide, & l'entourerent d'une muraille de dix pieds de hauteur. Tous ces travaux exigeoient des courses. On alla dans les isles chercher de la mousse, du bois flottant sur les bords de la mer, des taillis & des arbrisseaux dans les vallées. Ce ne fut pas sans péril, quoiqu'au milieu de l'été. La neige & la glace arrêterent, ou retarderent plus d'une fois, le transport de ces matériaux. D'ailleurs il y a moins de ressource pour le chauffage & la subsistance, dans ce canton, qu'à *Balls-River*. Les rennes y sont rares, ainsi que les poules d'eau. Il y manque plusieurs sortes de poissons. Aussi les Groënlandois n'eurent pas autant de pro-

HISTOIRE DU GROENLAND.
réparation & d'embellissement, à Lichtenfels.

visions de bouche cette année que la précédente ; & ils ne pûrent fournir au Facteur Danois, que la moitié des huiles qu'il en tiroit ordinairement.

M. Crantz répéte encore ses lamentations, sur l'endurcissement des Groënlandois inconvertis. Ceux qui viennent du Nord & du Sud, dit-il, & qui s'arrêtent à Kangek, ne veulent pas écouter la prédication, craignant les syndéréses de leur conscience. Presque tous ont maintenant une notion de Dieu ; mais ils s'obstinent à ne pas changer de mœurs. La comparaison qu'ils font de leur vie, avec celle des autres, les tranquilise. » Ils écoutent prêcher la mora» le de l'Evangile avec indifférence. » Mais quand on veut leur parler » de Jésus, & de ses mérites, ils » fuient comme si le feu les pour» suivoit. Les enfans ont une autre » espéce de sensibilité. Rarement on » les entretient des souffrances du » Sauveur, sans leur arracher des » soupirs, & quelquefois des larmes. » Les vieillards, au contraire, s'ir» ritent de ce langage. J'en ai vu, » dit M. Crantz, touchés au point de » trembler & de frissonner comme un

» daim,

» daim, faire des contorſions, frap-
» per du pied, ſecouer leurs habits,
» écouter enfin avec tous les ſignes
» d'impatience, & quand le ſermon
» étoit fini, courir avec précipitation,
» de peur que la parole divine ne
» s'attachât à leur ame « Auſſi, de trente bateaux qui paſſerent à New-Herrnhut, ne reſta-t-il à la Miſſion, que deux jeunes filles.

Mais le Miſſionnaire ſe conſole de ce peu de ſuccès auprès des inconvertis, par la proſpérité du petit bercail des Chrétiens. Dans les voyages & les travaux de la belle ſaiſon, il ne s'en perdit aucun. On prit beaucoup de poules-d'eau, de veaux marins. Dès les premiers jours d'Avril on attrapa même une vache marine : c'étoit la ſeconde qu'on eût vue en ces parages, depuis trente ans. Ainſi l'année fut abondante pour la pêche ; mais elle finit par une ſorte d'épidémie, qui n'enleva cependant que dix-neuf Chrétiens. M. Crantz finit ce Chapitre, par un précis de la vie de ces juſtes. Elle eſt ſans doute édifiante pour la Congrégation des Herrnhutiſtes. Ces pieuſes hiſtoires ne manqueront pas d'exciter la ferveur des uns, la cha-

HISTOIRE DU GROENLAND.

rité des autres, & de hâter par ces heureuſes impreſſions, l'avancement des Miſſions du Groënland. Mais elles doivent être au moins indifférentes à tous les Chrétiens qui ne ſont pas de ſa ſecte, & ne peuvent qu'inſpirer à tous les hommes raiſonnables, une ſorte de pitié pour les victimes de l'enthouſiaſme. Si les menſonges, ou plutôt ſi l'erreur des Herrnhutes, conſole quelques Sauvages mourans, on voit qu'elle afflige les vivans; car la raiſon groſſiere de ce Peuple ſtupide, ſe ſcandaliſe ſouvent d'une doctrine prêchée ſans la Miſſion de l'Eſprit Saint, qui n'appelle point des Luthériens à la propagation de l'Evangile, mais les invite plutôt à rentrer dans le ſein de l'Egliſe univerſelle.

CHAPITRE V.

Etat Civil & Eccléſiaſtique des Miſſions du Groënland.

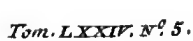
M. CRANTZ a cru devoir donner à la fin de ſon Hiſtoire du Groënland, une deſcription racour-

cie des établissemens que sa Congrétion a formés. On y trouvera tous les détails de situation économique, de police civile, & de discipline ecclésiastique, qui concernent la Mission des Herrnhutes. Quoiqu'il n'ait fait, ce semble, son ouvrage, que pour ses Confreres, il devient essentiel, même aux Sçavans, pour la connoissance du Groënland. La Religion y ébauche la police d'un Peuple sauvage. Les Herrnhutes y jettent les fondemens de la société. La premiere Eglise y forme la premiere bourgade. C'est un spectacle curieux, de voir comment des étrangers, sans science & sans richesses, parviennent à rendre habitable, un pays où les Indigénes n'ont jamais sçu qu'errer, sans cesse balotés entre la mer & la terre qui les repoussent tour-à-tour, & semblent se faire un jouet de l'espéce humaine. L'ouvrage de M. Crantz, ennuyeux à parcourir au premier coup d'œil, attache, à mesure qu'on y avance. Semblable à ces déserts sablonneux où, quand on a marché quelque tems, on est forcé d'achever sa route, de peur de perdre ses fatigues, sans les abréger, en revenant sur ses pas ; cette Hif-

toire du Groënland, aride, effrayante, comme le pays même dont elle est le tableau, rebute, ou fait languir l'attention & la curiosité du Lecteur : mais quand on a franchi tant de glaces, il est triste d'avoir fait un si long voyage, sans avoir rien vu, & de ne pas rapporter au moins des cailloux d'un rivage sans culture. Il faut donc recevoir le précis qu'on va lire, comme une collection de tout ce qu'il y a de curieux dans un pays où la nature est morte. Les hommes qui cherchent à la ranimer, deviennent intéressans. Deux peuplades élevées au Groënland, par six hommes obscurs, soulagent un moment l'ame accablée de la dévastation de deux Empires, ruinés en Amérique, par deux Nations Chrétiennes. L'humanité, la vertu, ne sont pas encore éteintes au fond de tous les cœurs.

Description du bâtiment de *New-Herrnhut.*

Au Sud-Ouest de la presqu'isle de *Balls-River*, est située la maison de *New-Herrnhut*, à trois milles de la mer, entre le havre de la baye, & la colonie de *Good-Haab*. La côte y présente trois grandes plate-formes, séparées par des rochers qui s'avancent dans la mer. Le rivage y est couvert de cailloux, que cet élément sem-



VUE DE NEW-HERRNHUTH
dans le Groënland

1. Eglise et Maison de la Mission.
2. Jardin.
3. Angar.
4. Maisons des Groënlandois.
5. Magasins des Vivres
6. Cimetierre.

B.L. Prevost del. Y. le Gouaz Sc.

ble y jetter comme une digue qu'il oppose à ses propres fureurs. La côte monte insensiblement entre les rochers, dans un vallon creusé par un ruisseau qui n'est qu'un chemin de glace en hyver. A quelques pas de ce ruisseau, sur la plate forme du milieu, s'éléve la maison de la Mission, ou de la Congrégation. Son grand corps de logis, flanqué de deux aîles, lui donne l'air d'un Palais. C'en est un du moins pour le Groënland ; quoique cet édifice ne soit que d'un étage, construit de bois, couvert de planches & de joncs, avec un enduit de poix. Au milieu du faîte, s'offre de loin une petite tour, qui renferme une cloche. La maison n'a que soixante-dix pieds de long, sur trente de large. La plus grande piéce est l'Eglise. Dans ce même corps de bâtiment, sont quatre chambres, & deux antichambres, dont l'une sert de sallon à manger, & l'autre d'école pour les filles. L'aîle droite, au Nord, est composée d'une chambre pour le Catéchiste, d'une antichambre, & d'une école pour les garçons. L'aîle gauche, au midi, ne comprend que deux magasins, l'un pour les provisions, l'autre pour le bois. A quelques pas de-là,

est une étable de brebis. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie & le four; & dans la cuisine, on a creusé un puits. Sur le devant de la maison, à l'Ouest, on a planté un jardin, qui ne fournit à la table que des laitues, des navets, des raves, des choux, des porreaux. Un chemin méne du jardin au rivage, où l'on a bâti un Angar à la Groënlandoise, pour y mettre deux grands bateaux & le bois de charpente, à couvert des ouragans & de la neige.

A droite & à gauche du grand édifice, les Groënlandois ont construit sur la croupe des rochers qui descendent à la mer, leurs habitations d'hyver; & derriere ces maisons, leurs magasins de vivres ou de provisions de chairs, de graisses & d'huiles de poisson. Les caisses de harengs-sores, qui font leur nourriture ordinaire; les pelleteries pour les tentes, & les autres ustenciles, sont dans un grand magasin fait de lates de cédres. Au-dessus est le grenier à foin, pour les brebis. Les tentes, en été, sont plantées entre les deux rangées de maisons, sur un terrein uni. En hyver, les *Umiaks* sont le long de la côte, la quille renversée, & soutenus sur des

pieux ; ils servent de couvert aux Kaiaks, aux tentes ployées, & aux ustenciles de la pêche. Du côté du Nord, derriere les cabanes, sont deux cimetieres ; l'un pour les baptisés ; l'autre pour les inconvertis. Les tombes sont faites de pierres taillées dans le roc, & sont couvertes de mottes de terre, qui verdissent & ressemblent de loin à des couches de jardinage ; comme si les Groënlandois ne pouvoient engraisser & féconder la terre où ils sont nés, que de leurs cendres mêmes. Cependant en été, l'on voit le gason & le cochléaria étendre des palissades de verdure autour de leurs cabanes, & sur leurs toîts. Dans l'hyver, ce coup-d'œil est remplacé par une illumination presque continuelle des feux de chaque cabanne, qui forment une perspective réguliere & symmétrique, comme les maisons, qui bâties toutes à la même hauteur, ont des ouvertures ou fenêtres uniformes, à des distances égales.

Description de *Lichtenfels.*

Lichtenfels, à 36 lieues au Sud de *New-Herrnhut*, dans une isle d'environ huit lieues de circuit, domine sur le voisinage de la mer, qui s'enfonce dans une baye entourée de

rochers arides & pelés. Le bâtiment n'a qu'un étage, mais deux entrées. L'Eglise est sans piliers, plus belle, plus solide, & même un peu plus large que celle de *New-Herrnhut*. Mais cet édifice est perché sur un roc où l'on n'imagineroit pas de trouver des hommes. Le corps de logis contient trois chambres à coucher, deux autres petites chambres & une cuisine : on y a joint une étable de brebis, & un chantier de bois. Derriere la maison, étoit une espéce de fondriere, où l'on a fait un jardin. Devant ce logement, il n'y a de la place que pour quatre maisons de Groënlandois. Mais de l'autre côté, où la mer laisse plus de terrein habitable, on est assez au large pour bâtir.

New-Herrnhut a seize maisons. Trois de ces logemens sont des cloîtres ou dortoirs. Le premier renferme cinquante-cinq jeunes gens ou petits garçons ; un autre, soixante-huit filles, soit en bas âge, soit nubiles; & le troisiéme, soixante-deux veuves. La plûpart de celles-ci vivent ensemble ; mais les autres, qui ont des enfans, mangent avec leurs familles.

Treize maisons contiennent soi-

xante-quatre familles, qui se réunissent sous un même toît, au moins deux, & sept au plus. Ce n'est pas autant par détresse, ou par économie, qu'on vit ainsi plusieurs ensemble, que pour se réchauffer mutuellement par la cohabitation. Chaque famille est composée de huit à dix personnes. Les unes en ont moins, mais telle en aura seize. Elles ont chacune leur lampe, ou foyer en hyver, comme leur tente en été. Chaque famille devroit avoir aussi son *Umiak*; mais il n'y en a que trente-deux qui possédent un grand bateau. Du reste, chaque homme a son Kaiak, pour vivre de la petite pêche.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Les Chrétiens suivent, à cet égard, le même arrangement que les Sauvages; si ce n'est qu'ils n'ont pas la liberté d'errer & de se débander pour la subsistance. On croiroit d'abord que cette gêne nuit à l'abondance des provisions, & à la propagation de l'Evangile : mais l'expérience a prouvé, dit M. Crantz, que si d'une part la dispersion donne plus d'avantage pour la pêche & la chasse; de l'autre la régle & l'économie dans la distribution & le soin des vivres, l'emportent sur la facilité de s'en pro-

Mœurs des Chrétiens du Groënland.

curer. Les Sauvages qui pêchent partout, manquent souvent de subsistance; tandis que les Chrétiens, bornés à certaines côtes de pêcherie, ont un superflu qui supplée à la disette des autres. Quant à l'Evangile, c'est un flambeau qui a besoin de nourriture; il s'éteint loin du foyer de la Mission, & si les Néophytes vivoient séparés, chacun dans le lieu de sa naissance, on verroit plus de Chrétiens retomber dans les ténébres, que de Sauvages attirés à la lumiere.

Malgré ces bornes que l'on met aux courses des Chrétiens, chaque pere de famille est le maître d'aller planter sa tente où il veut. Mais avant de partir, il avertit du lieu qu'il choisit, afin que les Missionnaires, ou les Coadjuteurs, puissent le trouver dans leurs visites. On a de plus, l'attention de ne pas laisser partir les néophytes avant Pâques. C'est un devoir qu'on a sçu leur imposer, pour les faire participer aux graces du mystere qu'on solemnise dans cette fête. Mais comme on veut leur ôter tout besoin, ou prétexte, de s'absenter avant la célébration de la Pâque; quoique chacun, soit libre de disposer de ses provisions,

les Pasteurs ont l'œil sur l'usage qui s'en fait, de peur que la dissipation, ou la mauvaise économie, ne les épuise avant la saison de les renoûveller. C'est dans ce dessein qu'on a bâti un magasin, où chacun apporte sa provision de harengs & de poissons séchés, dont il va prendre deux ou trois fois par semaine, la quantité nécessaire pour la subsistance de chaque jour.

Au mois de Mai, les Freres ont soin qu'on aille de bonne heure à la pêche du veau marin, pour renvoyer les *Umiaks* aux gens qui n'en ont point, & leur donner le moyen de faire leurs provisions. Un Missionnaire suit chaque bande, dans les différentes pêches, qui ont toutes leurs saisons. Celle du hareng dure un mois. C'est le tems où les Payens font le plus de folies, & le Pasteur alors doit veiller sur son troupeau. Il prend garde qu'aucune brebis ne reste en arriere, ou ne s'égare. Les Groënlandois ont toujours conservé le goût le plus vif pour la chasse aux rennes; & comme il est difficile de les y suivre, les Missionnaires tâchent de les en détourner. Ces courses dérobent des mois entiers à l'instruction; elles exposent une famil-

HISTOIRE DU GROENLAND.

le à traverser de grands déserts, où l'on ne trouve que des dangers & des tentations. Les peaux qu'on retire de cette chasse, ne servent qu'au luxe des fourrures, qui ne vaut pas les provisions de bouche. Ce sont les veaux de mer qui doivent tout fournir aux Groënlandois ; tentes, bateaux, salaisons, chauffage, tous les besoins & les commodités de la vie en dépendent uniquement. Quiconque perd son tems à courir après les rennes, risque évidemment de tomber dans la disette, & devient non-seulement inutile, mais onéreux au commerce, qui perd en profits tout ce que les oisifs consomment sans gagner. Telles sont les raisons que les Missionnaires employent en faveur de la pêche, contre la chasse.

Comme il n'y a point de Groënlandois si riche qu'il ne puisse mourir de faim d'une année à l'autre ; & comme les veuves sur-tout, & les orphelins, y sont le plus exposés, le soin particulier que la Mission prend de ces femmes & de ces enfans, sans parler des autres indigens, est un des motifs de conversion les plus attrayans. La monogamie, & la liberté de choisir un mari, fait aussi beaucoup de prosé-

lytes parmi les femmes. D'un autre côté, les Sauvages méprisent beaucoup ceux des nouveaux convertis, qu'ils voyent nourris de la charité publique. Mais l'induſtrie, loin d'avoir diminué chez les baptiſés, s'étant accrue par l'aſſiſtance mutuelle qui régne entr'eux, les peuplades Chrétiennes ſont en vénération.

Quand il ſe préſente une famille néceſſiteuſe à la Congrégation, on tient conſeil dans la Sacriſtie, ſur les moyens de la ſecourir. C'eſt ordinairement à qui s'offrira pour recevoir les réfugiés. Les enfans abandonnés trouvent un pere qui les adopte, ou une nourrice qui les ajoute à ſa famille. Les Néophytes pourvoient à la ſubſiſtance; mais les Miſſionnaires ſe chargent du reſte, comme le vêtement & le Kaiak.

Les vieillards & les infirmes des deux ſexes, ont un azile ouvert à *New-Herrnhut*. Dans la famine de 1752, cette peuplade ne fut, pour ainſi dire, compoſée que de pauvres que la miſere générale y fit réfugier de toutes parts. Depuis, on a ſi bien veillé à l'éducation des enfans, qu'ils ſont en état, non-ſeulement de gagner leur vie, mais de ſoulager ceux qui tom-

HISTOIRE DU GROENLAND.

tent dans l'indigence, dont la charité les avoit retirés eux-mêmes. Les meres de famille ont entr'elles une émulation secrette pour secourir les malades, sans aucune ostentation, & même à l'insçu les unes des autres. Ce n'est qu'à la fin de l'hyver, qu'on sçait par les indigens, comment, & par quelles mains, ils ont été généreusement assistés. Un Diacre de la Congrégation, est chargé de s'informer des besoins cachés, & de partager entre les familles les mieux pourvues, celles qui sont sans ressource. Ainsi les Freres Moraves se regardent plutôt, dit M. Crantz, comme les serviteurs des nouveaux Chrétiens, que comme des Législateurs. Ce n'est point en maîtres qu'ils gouvernent leurs peuplades, mais c'est par la voie de la priere & de l'exemple, qu'ils les dirigent : car ils craindroient de fortifier le soupçon, où panchent les Groenlandois, que, sous prétexte de les attacher au Christianisme, on veut les priver de leur liberté. Le moindre attentat sur leur indépendance, formeroit un obstacle invincible au but de prosélytisme qu'on se propose.

Discipline Ecclésiastique des Mis-

De la police civile & domestique, M. Crantz passe au gouvernement

Eccléſiaſtique. Chaque peuplade, dit-il, a ſon Miſſionnaire & deux Diacres, tous gens mariés. Leurs femmes ſoignent le ménage, & dirigent les Néophytes de leur ſexe. Car les Groënlandois ſont d'un caractère aſſez jaloux, pour ne pas confier l'inſtruction de leurs femmes à des hommes, même ſacrés. Il y a de plus, un Catéchiſte pour tenir l'école des enfans, & un aſſiſtant ou Coadjuteur de la Miſſion, chargé des ſoins économiques, & de la réparation des bâtimens; c'eſt un homme de main qui doit tout faire, maçonnerie, charpenterie, ouvrages & travaux, quels qu'ils ſoient.

Miſſions du Groënland.

Chaque Miſſion eſt compoſée de cinq ouvriers Evangéliques. Les voyages qu'il faut faire en été; les travaux de la pêche & de la chaſſe, qui ne ſont point des amuſemens; les peines de corps qu'exige la charge de veiller au ſalut des ames; le beſoin de pourvoir à l'entretien de la vie, dans un pays où le Clergé n'a point encore de ſalaire; tant de ſoins demandent le concours de quelques hommes.

De plus, il a fallu du tems aux Miſſionnaires, pour apprendre la langue du Groënland. Un homme, qui dans trois ans d'étude, vient à bout

d'entendre les Sauvages de ce pays, & d'en être entendu, ne doit pas avoir un médiocre talent. Qu'on imagine donc l'extrême difficulté qu'eurent les trois premiers Herrnhutes, qui n'ayant jamais vu de Grammaire, furent obligés d'apprendre le Latin, pour entendre les principes raisonnés de toute langue; & qui ne comprirent les termes Latins, qu'au moyen d'une version Danoise, qu'ils n'entendoient que par l'analogie du dialecte Danois avec la langue Allemande. D'ailleurs ils furent six ans sans avoir de commerce avec les Groënlandois, faute d'un idiome commun pour la conversation. Cependant, à force d'application, ces hommes, sans lettres, ont fait assez de progrès pour prêcher en Groënlandois, & traduire dans cette langue, des Hymnes & des passages très-difficiles de la Bible. Le Lecteur conçoit aisément ce que devient un sens très-obscur en lui-même, quand il passe par le canal de ces Freres ignorans, dans une langue étrangere à toutes les idées de Religion, d'Histoire & de mœurs Asiatiques. Quelle seroit l'indignation de Moïse, s'il revenoit sur la terre avec Enoch, de voir ses Livres sacrés, mutilés, défigurés

& travestis dans toutes les versions hétérodoxes, qui en ont paru depuis trente siécles! Si tel est le sort des choses divines; quel doit être celui des choses humaines!

Malgré les peines de toute espéce, que les Freres Moraves ont dû dévorer dans le Groënland, il est assez singulier qu'il n'en soit pas mort un seul, dans l'espace de près de trente ans. Ils n'ont pas même essuyé de maladie aiguë, quoiqu'ils aient eu perpétuellement à lutter contre la faim, la soif, les frimats, les tempêtes, la fatigue des voyages aussi périlleux sur terre que sur mer. L'étonnement redouble en apprenant que dans leurs autres Missions, & sur-tout dans les isles Caraïbes, les Herrnhutes ont perdu presque tous leurs Confreres. M. Crantz ne veut pas qu'on attribue uniquement cette différence à celle d'un climat, plus pur & plus sain au Nord, que sous la zone torride; puisque le scorbut, dit-il, & même les maladies contagieuses font beaucoup de ravage au Groënland: mais il rend graces de cette protection visible, à la Providence, qui soutient les Freres Moraves par des voies merveilleuses; comme si les miracles se multiplioient à

HISTOIRE DU GROENLAND.

proportion de l'ignorance & de la foiblesse des hommes.

Zéle du Herrnhutisme pour les Missions étrangéres.

Cependant les Missionnaires ont soin de seconder les desseins de leur vocation, par des voyages, qu'ils font tour à-tour en Allemagne, chacun à peu près tous les six ans, pour entretenir ou rétablir leur santé. On veille, à la conserver; soit au Groënland, soit en Europe. Le Diacre de la Mission étrangere envoye à ceux de Herrnhut, la liste de ce qui lui manque pour l'entretien des Freres. On l'achete, & on le transporte de Coppenhague. Ils ont tous un traitement égal, sans salaire, ni présents, ni quêtes. Personne ne songe qu'aux besoins du moment; & ce que l'un posséde, tous le partagent. Leurs voyages de navigation, sont payés par la Congrégation. L'*Unité* du Herrnhutisme se charge de l'éducation physique & morale de leurs enfans qui sont placés dans le Commerce ou dans les Colléges, selon les dispositions qu'ils montrent au sortir des nourriceries.

Pour fournir à toutes les dépenses des Missions, l'*Unité* n'a d'autre ressource que dans les Freres. Le travail des uns, & la charité des autres, pourvoyent aux besoins de tous. Le salut

des Payens coute cher aux Chrétiens : mais chaque Hernhute y contribue de ses facultés. Les enfans eux-mêmes sont jaloux de concourir à la propagation de la Foi, par le travail de leurs mains. Les plus pauvres ouvriers de journée, aiment mieux retrancher sur leur nourriture, que de ne pas coopérer à l'œuvre de Dieu chez les Payens. Il y a des Diacres chargés de faire la collecte de ces aumônes, & d'en employer le produit au bien des Missions, sans aucune rétribution personnelle. M. Crantz remercie la Providence de ce que la libéralité des bienfaiteurs, a rempli, jusqu'à présent, tous les engagemens contractés au nom des propagateurs de la Foi. Ainsi, tandis que les Missions de l'Amérique ont hâté la ruine d'une Société Religieuse en Europe, une nouvelle Société Chrétienne entretient & fonde des Missions au Groënland. Il semble que les Freres Moraves voudroient remplacer les Jésuites, dans la propagation de l'Evangile.

Les Missionnaires du Groënland se sont associé vingt Coadjuteurs nationaux des deux sexes. Ils ont avec ces Coopérateurs deux conférences par semaine, sur l'état spirituel & tem-

porel des Néophytes. Il y a de plus, des Servants, ou Clercs, de l'un & l'autre sexe, chargés de la propreté de l'Eglise, de la lumiere des lampes, de l'eau baptismale. Mais il n'y a point d'autres offices en titre, & personne n'est gagé, ou payé, pour remplir le sien. Le salaire, dit M. Crantz, ouvriroit l'entrée du Sanctuaire à la corruption.

Chaque jour on s'assemble à six heures pour la priere du matin. Elle est courte, & seulement pour les baptisés. Les catéchuménes ont aussi leur assemblée à huit heures, pour la lecture & le chant, mais d'une demi-heure. Ensuite les hommes vont à la mer. Après cette assemblée, vient celle des enfans qui sont catéchisés, puis menés à l'école, les filles sous un Missionnaire, ou un Diacre, mariés; les garçons sous un Catéchiste. On y apprend à lire & à écrire. Le soir, au retour de la mer, vient l'heure du chant, où tout le monde assiste. Après le souper, on fait la priere du soir.

Les Dimanches, après la priere du matin, on tient le *chœur*: c'est-à-dire, que toutes les différentes classes de Chrétiens, séparés par le sexe, l'âge & l'état, ont une courte assemblée,

Quand le tems eſt mauvais, ou qu'il y a peu de monde, cette aſſemblée devient générale, & l'on y prêche. Elle ſe tient l'après-midi. On y fait une homélie ſur l'Evangile du jour, & ce diſcours dure quelquefois une heure entiere. Le Prédicateur eſt devant une table; car il n'y a pas de chaire: il ſe tient debout, pour être mieux entendu de toute la ſalle, & des chambres attenantes, qui ſont pleines de monde. Le ſoir on chante les Litanies en chœur: enſuite on adminiſtre la communion & le baptême avec une onction qui fait couler les larmes. Auſſi les enfans ſont très empreſſés de ſe trouver à cette cérémonie, & demandent à chanter les Litanies pour y aſſiſter.

M. Crantz donne enſuite une courte deſcription de la ſolemnité des grandes Fêtes. On ne doit point omettre ici ce qu'il rapporte ailleurs de la célébration de la Nativité de Jéſus. « On » chanta toute la nuit (c'étoit en 1747) » des Noëls Allemands & Groënlandois. A trois heures & demie du » matin, on aſſembla le Peuple au ſon » des trompettes. On prêcha ſur l'humiliation du Sauveur qui s'eſt fait » homme. Enſuite on donna aux » Groënlandois, des aiguilles & des

HISTOIRE DU GROENLAND.

» couteaux, que les enfans de Herrnhut en Allemagne, envoyoient en » présent d'étrennesaux Chrétiens des » Missions. La musique & le chant at» tirerent tous les Payens d'alentour. » L'Eglise avoit été illuminée, & les » fenêtres étoient garnies de lampions » faits de coquilles de moule, & ran» gés en simmétrie. La Fête des In» nocens, fut célébrée avec les enfans, » auxquels on donna une *Fête d'A-* » *mour*, c'est-à-dire, une espéce d'A» gape, ou de repas, qui fut composé » de harengs sores. Jamais, dit l'Au» teur de ce récit, on ne vit tant de » dévotion que dans ces Fêtes. Jamais » on ne vit couler tant de larmes que » dans ce petit troupeau de Sauvages, » que l'Agneau du Seigneur avoit ras» semblé sous le pôle du Nord, & qu'il » avoit baigné de ses sueurs & de son » sang ».

M. Crantz ne cesse de s'extasier du chant des Groënlandoises. Elles l'emportent, dit il, pour la douceur, l'harmonie & l'accord, sur certaines Congrégations du Herrnhutisme, en Europe. On croiroit de loin n'entendre qu'une seule voix, tant elles y mettent de justesse & de concert. Elles n'ont qu'un défaut, c'est que

traînant lentement sur chaque syllabe, l'haleine leur manque souvent pour finir la phrase du chant, ou du vers, quand elle est un peu longue. On remédie à ce défaut, en soutenant le chœur avec des instrumens. L'Orchestre est composé de deux ou trois violons, deux flûtes, & quelques guitarres. Les Groënlandois ont de l'aptitude pour la musique. Il y en a qui sçavent sonner de la trompette & du cor.

Nouvelle méthode des Herrnhutes, pour la propagation de la Religion.

Quant à l'instruction, qui ne réussit pas aussi bien que le chant, M. Crantz s'étend, avec complaisance, sur une nouvelle méthode, familiere aux Herrnhutistes. Ils ont éprouvé, dit-il, que rien n'étoit plus inutile que de parler aux Groënlandois de l'existence & des attributs de Dieu, pour les préparer à la doctrine de l'expiation du péché. Après six ans d'un travail infructueux, pour faire entrer la Religion dans les esprits, par la voie du raisonnement, ils s'aviserent de débuter par la passion & la mort de Jésus. » C'est, dit l'Historien Herrnhute, le plus sûr moyen d'éclairer » l'esprit épais & grossier des Sauvages » Payens. Presque tous les Missionnaires des Indes orientales & occi-

» dentales, ont fait la même expé-» rience..... On ne gagne rien, au-» près des Idolâtres, à leur représen-» ter les perfections de la Divinité, » & les devoirs de la vertu, « dit un Missionnaire Luthérien de l'Inde. Un Presbytérien d'Ecosse, qui avoit vécu long-tems en Pensylvanie, dans la nouvelle Jersey, dit qu'il avoit passé bien des années, avant d'introduire les plus simples notions de Dieu chez les Sauvages Américains; mais, qu'à l'exemple des Missionnaires voisins, s'étant hazardé à parler du mystère de la Croix, tous les esprits s'étoient éveillés de leur sommeil, au grand étonnement du Prédicateur.... » Ce réveil, dit-il, ne s'est jamais ma-» nifesté, au bruit des vérités effrayan-» tes de la Religion : mais toutes les » fois que je m'attachois aux scènes » pathétiques de la mort & de la Croix » du Sauveur, à son amour pour » les hommes, à sa vie exemplaire & » pleine de bienfaisance, aux riches-» ses de sa grace & de sa miséricor-» de, j'ai senti parmi mes Auditeurs » une vive agitation, qui passoit de la » componction du cœur à la lumiere » de l'esprit. « M. Crantz dit qu'il a observé les mêmes effets, chez les Groënlandois

Groënlandois. Les grandes questions de raisonnement laissoient le cœur vuide, & remplissoient l'esprit d'une curiosité souvent funeste. On ne s'avise pas même d'aprendre le catéchisme aux Groënlandois par routine, parce que la répugnance qu'ils ont pour tout exercice forcé de la mémoire, les éloigneroit de la vérité. L'émulation du sçavoir, même en matiere de Religion, n'a pas encore troublé ni remué l'ignorance & l'*incuriosité* naturelle de ce Peuple. Il n'y a que les enfans qui, apprenant à lire, sçavent bien des choses par cœur. Mais les adultes se contentent de croire, sans réfléchir. Le sentiment leur tient lieu de connoissance. C'est par le cœur que la foi vit en eux. Celui qui pleure sur sa misere, qui soupire pour la grace, est admis au baptême, avant celui qui sçait & ne sent pas les vérités de la Religion. Mais n'est-ce pas abuser, à la fois de la révélation & de la raison, que d'insinuer l'une dans l'esprit humain, à l'insçu de l'autre? L'enthousiasme, inspiré par la séduction des sens, n'a qu'un moment; la conviction intime est de tous les tems. Cent Orateurs, de toutes les sectes du monde, qui se

HISTOIRE DU GROENLAND.

Abus de cette méthode.

succéderoient dans un même Auditoire, le souleveroient tour-à-tour, chacun pour la sienne, contre toutes les autres. Un Peuple sauvage verseroit son sang pour Amida, ou celui des autres pour Mahomet; si l'on venoit lui mettre à la main des armes homicides, ou des instrumens de macération. Dieu veut régner par la raison. Il l'a donnée à l'homme pour son bonheur. Elle doit le mener par cette vie à l'autre. L'Etre suprême s'est manifesté d'abord aux sens par la nature, & par les sens à la raison. Les cieux sont ses témoins; c'est là sa grande révélation. La grace ellemême entre dans l'ame, par la route des sens. La Foi vient de l'ouie; mais le témoignage de l'ouie, est subordonné au jugement des autres sens. Qui n'en surprend qu'un seul, sera tôt ou tard démenti. N'est-ce pas même une profanation des vérités saintes, un renversement de l'esprit humain, de parler des merveilles d'un être, dont on laisse l'existence incertaine? Ce n'est pas ainsi qu'on procéde dans les écoles d'une Théologie Orthodoxe. La Philosophie ellemême parle de Dieu seul, avant que celle-ci divise son essence. L'une &

l'autre ne ſuppoſent pas ; elles prouvent : mais l'une met d'abord en queſtion, ce que l'autre doit établir en aſſertion. On peut donc regarder comme inconvertis, des Chrétiens qui ne ſçavent pas même s'il eſt un Dieu. Si jamais le Groënland tomboit en d'autres mains que celles des Danois ; combien le zéle religieux auroit à détruire d'erreurs, avant d'etablir la premiere vérité ! Ne valoit-il pas mieux laiſſer les Groënlandois dans les ténébres & l'aſſoupiſſement d'une ignorance univerſelle, que de les réveiller avec le feu du Herrnhutiſme, qui brûle ſans éclairer ? Non, l'eau du baptême, que les Freres Moraves conferent, n'eſt pas propre à éteindre l'incendie du Fanatiſme qu'ils allument dans les ames. Leur baptême ! S'ils ne le croyent pas eſſentiel au ſalut, pourquoi vont-ils le porter chez tous les Sauvages des quatre parties du monde ? Ou s'ils le croyent d'une néceſſité indiſpenſable, pourquoi ne baptiſent-ils pas les enfans des inconvertis ? C'eſt pourtant leur méthode. Ils exigent le conſentement des parens, pour baptiſer un enfant. Mais que fait la promeſſe, ou le refus du pere, d'élever ſon enfant dans les dog-

HISTOIRE DU GROENLAND.

mes des Herrnhutes ? L'une donne-t-elle, l'autre ôte-t-il, la grace qui sanctifie ? Telles sont les inconséquences d'un prosélytisme aveugle, erroné, sans lumieres, sans science ; qui prend la vocation de l'apostolat, ou dans le dégoût d'un métier obscur, ou dans l'envie de voyager, ou dans la présomption d'endoctriner, ou dans l'ambition de dominer sur les ames, & de faire du bruit & du mouvement au loin. Un Charpentier, en effet, qui va convertir des Pêcheurs au Groënland, ne peut être animé que par une de ces passions & de ces inquiétudes secrettes du cœur humain. Mais ces passions sembleront, peut-être, excusables ; si l'on considere que la peine & l'avilissement, où la multitude est condamnée par les loix de notre société, peuvent exciter toutes les ames fortes à secouer une injustice qu'elles sentent vivement, & à chercher quelquefois chez les Sauvages les plus maltraités de la Nature, une égalité, ou une indépendance, que la fortune refuse dans la police de nos climats. Or, rien ne provoque à cette indépendance naturelle, comme les sentimens outrés du zele religieux. Tel homme est

Chrétien pour ne pas obéir ; & tel se fait Apôtre pour commander.

Ce qu'il y a de singulier chez les Herrnhutes ; c'est que ces mêmes Apôtres, qui ne veulent pas conférer le baptême aux enfans, sans la formalité d'un consentement bien inutile à la vertu du sacrement, y admettent les adultes au prix d'une légere instruction. » Pourvû que ces Sauvages ayent, » dit M. Crantz, une idée claire des » vérités fondamentales de la doc» trine chrétienne, & qu'ils enten» dent le symbole de Luther, on les » baptise. Encore n'exige-t-on pas, sur» tout des gens âgés, qu'ils sçachent » ce symbole par cœur, & mot à » mot..... Mais on a plus d'égard à la » droiture de leur ame, qu'à la promp» titude de leur conception, à la » fidélité de leur mémoire, ou à la » flexibilité de leur langue. «. La raison des Missionnaires, pour ne pas insister sur ces formulaires de doctrine, vient peut-être, dit l'Historien, » de ce qu'ils ont vu avec douleur, » même au milieu de la chrétienté, » des années se passer à apprendre » par cœur, & à répéter les catéchis» mes, sans qu'on en réussît davan» tage à éclairer les esprits, & à épu-

HISTOIRE DU GROENLAND.

» rer les cœurs. « Aussi ces instructions préliminaires qu'on exige des catéchuménes au Groënland, les conduisent au baptême en quatre semaines; quoique tel Groënlandois pourroit être des années entieres, avant de bien digérer cette préparation.

On baptise les catéchumenes plusieurs à la fois, en certains jours solemnels. Le Missionnaire les exorcise par l'imposition des mains, & délivrant leurs ames de la puissance du Démon, il les reclame au nom du Christ. Mais n'est-ce pas l'histoire de ce Possédé de l'Evangile, dont l'ame fut à peine délivrée d'un Démon, qu'aussi-tôt il y en entra sept autres pires que le premier? En effet, les Missionnaires Herrnhutes semblent ne retirer les Groënlandois des ténébres du Paganisme, que pour les infecter des erreurs du Luthéranisme.

Pour la communion, il faut, dit l'Auteur, non pas une connoissance spéculative, mais une connoissance pratique ou animée, qui consiste dans une vie de lumiere, un profond sentiment de la pauvreté d'esprit, une faim & une soif intérieures pour les choses divines; en un mot, dans un état

de l'ame qui rend les mystiques Hernhutes, sublimes à leurs yeux, & ridicules aux yeux de tout le monde. Quand on est préparé par de fréquentes instructions au grand mystere, on est admis à voir administrer la communion. Jusqu'à ce moment, on n'en est pas même témoin, de peur de donner accès à des réflexions inutiles, & souvent dangereuses. On prévient ces doutes par des conférences secrettes. Deux époux qui veulent être admis au *Souper du Seigneur*, vont trouver le Missionnaire & sa femme, qui préparent d'avance le goût de cette manne céleste, en irritant la soif des desirs qu'ils inspirent. On sçait que les Luthériens Allemands n'ont jamais voulu renoncer à la réalité du pain & du vin, dans le mystère de l'Eucharistie. Leurs sens grossiers veulent bien admettre un miracle qu'ils n'apperçoivent pas; mais ne consentent point à perdre ce qu'ils voyent. Ils aiment mieux boire, à la fois, le sang du Christ, avec le vin de la consécration, que de ne pouvoir jouir que d'un bien surnaturel. Combien de sang humain a-t-on versé pour leur ôter l'Impanation? Combien en ont-ils perdu pour la gar-

HISTOIRE DU GROENLAND.

der ? C'eſt dans cette erreur, que les Herrnhutes élévent les Groënlandois. Le pain eſt un double appât entre leurs mains, pour amorcer les Sauvages. Ils prennent ces Pêcheurs du Nord, comme nos Pêcheurs attrapent le Poiſſon. Mais le pain Euchariſtique du Luthéraniſme, eſt un poiſon pour les ames: Malheur aux Groënlandois qui en goûtent; ils ſont enyvrés d'un délire mortel. C'eſt bien alors qu'ils auroient beſoin d'être réveillés de leur aſſoupiſſement, s'il eſt permis d'emprunter le langage des Freres Moraves. Mais ceux-ci n'oublient rien pour les y entretenir juſqu'au tombeau.

Etabliſſement des *Chœurs*, ou claſſes du Herrnhutiſme, au Groënland.

Le meilleur moyen qu'ils aient imaginé, de bercer & d'endormir les ames dans le ſonge de leurs erreurs, eſt l'établiſſement des *Chœurs*. Leur motif eſt pourtant louable en apparence. » C'eſt, diſent-ils, la déplorable expériencede la corruption générale » des hommes, ſoit qu'ils vivent dans » des pays froids ou chauds, en nations policées, ou en peuplades ſauvages; c'eſt la corruption mutuelle » des deux ſexes, qui a engagé les » Freres de l'*Unité*, à les ſéparer ».... Les Groënlandois, dit M. Crantz,

malgré leur réserve, ou leur froideur extérieure, ne sont pas exempts de cette dépravation naturelle; on croyoit même qu'il seroit impossible de les en corriger. Mais depuis que les filles, n'étant pas fort heureuses, avec des maris qui les épousoient par force, ont consenti à vivre ensemble à part, les jeunes garçons ont suivi leur exemple; & ces classes, ou bandes, se sont multipliées par le penchant à l'imitation. La Religion préside à ces séparations. Elle les entretient par des instructions. Il y en a pour chaque classe. Le Dimanche, on assemble les nourrices qui viennent à l'instruction, avec leurs enfans à la mamelle. Le Missionnaire leur fait chanter des Cantiques relatifs à leur fonction maternelle, & leur donne quelques leçons sur la maniere d'élever, ou de préparer leurs nourrissons à la Religion.

Ceux-ci, parvenus à l'âge de quatre ans, passent du sevrage à la classe de l'*Enfance*. Les garçons & les filles séparés, ont leur instruction à part chaque Dimanche, & le catéchisme tous les jours. Les plus jeunes apprennent à lire; & les plus grands à écrire. Leurs premiers livres d'école, sont les vies édifiantes de quelques enfans

Chrétiens. Quand ils sont plus avancés, on leur donne le catéchisme de Luther, & l'histoire de la Passion du Sauveur. Comme la langue Groënlandoise n'a point de caractères particuliers, on lui a prêté ceux de la langue Latine. L'Ecole se tient le matin. L'après midi, les enfans vont travailler chez leurs parens, manier la rame & le harpon. En été les écoles se ferment, pour la pêche & la chasse. Malgré ces longues vacances, les enfans apprennent assez bien à lire, quelques uns dans un seul hyver; d'autres sans étude, sçavent par cœur tous les élémens & les prieres de la Religion, à force de les entendre réciter. Mais tous s'instruisent & s'élévent sans aucune voie de contrainte & de rigueur, par les caresses, l'exemple & l'émulation.

A douze ans, on fait monter les enfans à la grande classe, garçons ou filles, mais toujours séparément. Les garçons vont manger chez leurs parens; mais les filles vont chercher leurs vivres, & reviennent manger ensemble. Tout est bien jusqu'alors. Le bas âge & l'adolescence ont besoin de guides; & la direction des Herrnhutes, ne peut qu'être utile,

pourvû qu'elle soit bien entendue. Mais quand la raison a pris ses forces, il semble qu'ils devroient rendre l'homme à sa liberté naturelle, ou du moins à l'autorité paternelle, qui est la premiere & la plus légitime, parce qu'elle est établie sur les cœurs par les bienfaits. Cependant les Freres Moraves semblent vouloir ici prendre la place des peres, du moins à l'égard des enfans qui n'en ont pas.

HISTOIRE DU GROENLAND.

A l'âge de vingt ans, on songe au mariage. Chacun est libre de se choisir une femme. Mais quand un jeune homme ne paroît pas avoir fait de choix, ses parens lui proposent un parti; si ce n'est eux, ce sont les Missionnaires. On a, disent-ils, assez de confiance en leur zéle, pour recevoir une épouse de leurs mains. Ils demandent donc à un jeune homme quel est l'objet de ses vœux. On approuve son choix, dès qu'il n'est pas contraire au bonheur & au salut de son ame. Mais si la Religion de l'époux devoit en souffrir, les Freres ne lui donneroient pas la bénédiction nuptiale. Quand l'homme s'est expliqué, l'on consulte la fille. Elle refuse d'abord, mais avec moins de simagrées que ne le veut l'ancien usage du pays. Cependant si

le refus est bien formel, on n'insiste plus; parce que les voies de force sont interdites, & que celles d'insinuation ne réussiroient pas. On ne permet point le mariage entre les Chrétiens & les Payens; même dans l'espérance de faire un dévot Chrétien, d'un tendre amant: on y a trop souvent été trompé. La polygamie est défendue, & le divorce n'est pas permis; quoiqu'il ne soit pas sans exemple dans la communion de Luther. On ne reçoit pas même à la peuplade un Groënlandois qui a quitté sa femme, sous prétexte de se convertir: ce seroit peut-être un secret amour pour une fille Chrétienne, qui feroit abandonner une femme payenne. On n'admet pas non plus, au petit bercail, une femme qui s'y réfugie, sans le consentement de son mari sauvage. Les Herrnhutes abhorrent, dit M. Crantz, cette propagation du Christianisme, qui se fait par des vues purement charnelles. S'il se peuploit de tous les maris ou les femmes, mécontens de leur union, que de baptêmes se feroient aux dépens du mariage! Le bien de la Religion veut que les sacremens soient d'accord. C'est pour cela sans doute, que dans l'Eglise Luthérienne,

les Prêtres sont mariés, comme les simples fidéles. Si les Freres Moraves soignent ainsi les ames au Groënland, ils n'ont pas moins d'attention à la santé du corps.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Dès qu'il y a des malades, ils leur procurent des médecines; ils se chargent même de les saigner. Ce reméde, qu'ils ont introduit, est très-utile, disent-ils, dans un pays froid, où les maladies viennent d'abondance de sang. Après les fonctions de Médecin, ils vaquent à l'une des plus utiles dans leur ministere, celle d'assister les mourans, & d'enterrer les morts. Ils mettent les corps dans une biere; elle est couverte d'un drap blanc, où sont écrits, en rubans rouges, un texte de l'Ecriture, ou des vers de quelque hymne. Les funérailles ne sont plus accompagnées & suivies de tant de pleurs & de lamentations si longues, depuis que l'espérance de la résurrection a soulagé les mourans & consolé les vivans.

Récapitulation.

Enfin l'ouvrage de M. Crantz est terminé par une récapitulation dont voici le sommaire. Depuis 1739, jusqu'en 1762, les Herrnhutes ont baptisé sept cens Groënlandois. Il en est mort deux cens cinquante. Ce qui

reste à *New-Herrnhut*, monte à quatre cens vingt-un baptisés, dont cent soixante-quatorze communians. Cette Congrégation a de plus, trente-neuf catéchuménes. *Lichtenfels* a cent baptisés, trente-huit catéchumenes, & trente inconvertis. C'est peu, dit M. Crantz, dans une Nation qui peut avoir dix mille ames; mais c'est beaucoup eu égard à notre siécle, où le nombre des Mécréans augmente considérablement, & celui des Payens ne diminue guères. Je sçai bien, dit ce pieux Historien, qu'on ne regarde pas comme une acquisition pour le Christianisme, la conversion de quelques Sauvages stupides, qui ont à peine une lueur de raison, & qui n'entendent rien de ce qu'on leur prêche. Mais le miracle n'en est que plus grand, lorsqu'on considére que ces espéces de brutes qui se soumettent au joug de l'Évangile, sont des hommes d'un caractere si indocile, qu'ils mourroient de faim, ou se donneroient la mort, plutôt que de fléchir devant un homme. Quel étonnement ne doit-ce pas être, de voir ces Sauvages farouches « se laisser guider par des hom» mes qu'ils regardoient d'abord, & » que les autres regardent encore,

» comme des barbares »! N'est-ce pas une merveille visible de la grace? C'est la toute puissance de la Croix qui pénétre les cœurs, qui brise les rochers. M. Crantz finit son livre, comme beaucoup d'Orateurs Chrétiens commencent un Sermon. Il applique aux Freres Moraves un texte, que les Jésuites ont mis cent fois, à la tête du Panégyrique de l'Apôtre des Indes & du Japon. *C'est l'ouvrage du Seigneur; & nos yeux ne se lassent point de l'admirer.*

Fin de l'Histoire du Groënland.



HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LIVRE PREMIER.

Du pays de Kamtschatka.

CHAPITRE PREMIER.

Géographie & Topographie du Kamtschatka.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LA terre de Kamtschatka semble ouvrir aux Nations Européennes du Nord, la route des deux Indes, & leur indiquer de loin le commerce des deux plus riches portions du monde. C'en est assez pour tenter l'ambition des Princes, l'avidité des Navigateurs, & la curiosité de tous les hommes qui aiment à connoître le

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

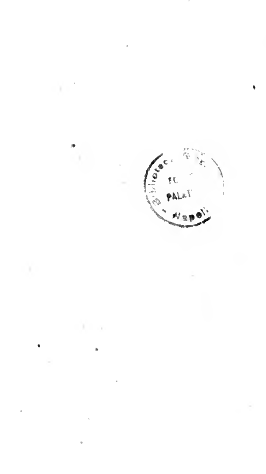
globe, & à jetter un coup d'œil sur toute la surface de la terre, avant de la quitter pour retourner dans son sein. Le Kamtschatka, situé à l'extrémité la plus orientale de notre hémisphére, est une grande péninsule, qui bornant l'Asie au Nord-Est, se prolonge sur une largeur inégale de cinq dégrés au plus, depuis environ le 51eme. dégré de latitude au Nord, jusqu'au 62eme. En s'avançant du Nord au Midi, cette terre a sur sa droite un long golfe, qu'on appelle la mer de *Pengina*, & sur sa gauche l'Océan oriental, qui sépare l'Asie de l'Amérique. L'isthme commence à s'éloigner du continent vers le 60eme. dégré de latitude Nord, entre les deux rivieres de *Pustaja*, qui se jette dans le golfe Occidental, & d'*Anapkoi* qui se débouche dans la mer Orientale. De la cime des montagnes qui s'élevent au milieu de l'isthme vers la source de ces deux rivieres, où naît proprement le Kamtschatka, l'on découvre les deux mers dans un tems serein; ce qui montre combien la péninsule est étroite. Prolongée obliquement du Nord-Est au Sud-Ouest, sa largeur est renfermée entre les 170eme. & 180eme. dégrés de longitude. Comme la plûpart des pres-

Latitude du Kamtschatka.

Sa longitude.



177
178
Gagengouanaem R.
Kichgoi R.
Anapkoi R.
Ilpinskaia
Cap Anapkoi
ISLE
KARAGA
Habitée par
des
Koriaki
Kitalgin
Kitktansu R.
Entalan
Lac
Krodakig R.
Echkoui
Kenlougoutch R.
Kamackt R.
235


Napoli

qu'isles, grandes ou petites, celle-ci est partagée dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes, qui la traverse au milieu, courant du Sud au Nord. Cette chaîne a des rameaux à droite & à gauche, qui s'avancent vers la mer, avec des rivieres qu'elles y versent. Ces branches de rochers forment, çà & là, des Caps séparés par autant de bayes. Toute cette langue de terre est coupée de rivieres & de lacs qui ne la rendent ni très-fertile, ni fort habitable, par la surabondance & la disposition de leurs eaux.

Côte Occidentale.

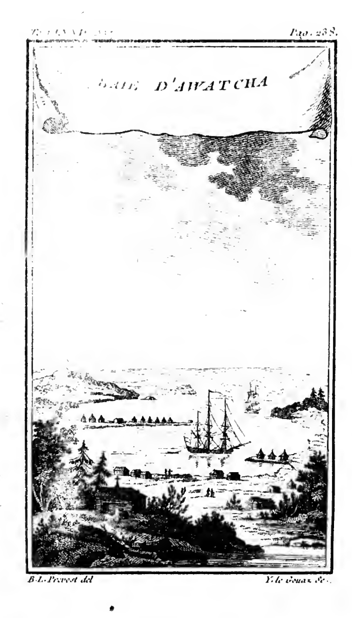
La côte Occidentale du Kamtschatka, qui est la seule par où l'on y aborde de notre continent, forme une courbe elliptique, irréguliere, & composée elle-même d'une infinité de courbes, ainsi que toutes ses côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la riviere de Pengina, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'à la pointe de *Lopatka*, qui termine la presqu'isle au midi. Toute cette côte qui comprend un espace d'environ douze dégrés, débouche trente-quatre rivieres, dont trente sont renfermées dans les deux tiers de cet espace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reste de la côte,

qui s'enfonce au Nord, vers les terres. La raison de cette différence remarquable vient sans doute de ce que le nombre des montagnes diminue vers le continent, & se multiplie à proportion que cette langue de terre s'allonge entre deux mers. Ainsi, la péninsule paroît appartenir à la mer par des montagnes; & s'attacher au continent par des plaines. Mais si la mer a formé les montagnes; celles-ci rendent en dédommagement des rivieres à l'Océan. Une des plus belles est la *Bolschaia-Reka*, ou grande riviere. C'est par son embouchure que les vaisseaux Russes, partis d'*Ochotskoi*, abordent au Kamtschatka. Ils y entrent dans les grandes marées, qui montent à la hauteur de quatre verges de Russie (*a*). Elle est navigable dans le printems, mais difficile à remonter, par la rapidité de son cours, & la quantité de ses isles.

Depuis l'embouchure de la grande riviere, au 53eme dégré, jusqu'à celle de la *Pustaja*, au 60eme. la côte est basse & marécageuse, sans danger pour les vaisseaux qui peuvent y être

(*a*) La verge de Russie est de deux pieds, trois pouces, mesure de France.




BAIE D'AWATCHA
B. L. Prevost del
Y. le Gouaz Sc.

jettés, mais non y aborder. Là, commençant à s'élever, elle devient plus inaccessible à cause des rochers que la mer y couvre. Cette longue côte, qui fait face au continent de la domination des Russes, ne leur offre rien d'attrayant, ni de singulier. Le Kamtschatka ne peut leur donner, ce semble, que la tentation d'aller plus loin. Quand ils auront bien pratiqué la route des Indes, ou de l'Amérique, ce sera un lieu de relâche pour la navigation, ou d'entrepôt pour le commerce; une station d'autant plus commode, que l'on pourra y établir une communication entre les deux continents d'Asie & d'Amérique, par celle qui se trouve déja comme ouverte entre la côte Occidentale du Kamtschatka & sa côte Orientale.

Côte Orientale.

Celle-ci qui est aussi concave, que l'autre est convexe, a moins de longueur, & plus d'irrégularité dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes bayes, des caps, des isles, des presqu'isles & des lagunes; enfin ces ravages & ces incisions qui prouvent sa pente, ou son mouvement d'Orient en Occident. Une singularité frappante; ce sont quatre caps, ou promontoires,

séparés par des distances à peu près égales, & dont trois finissent presque au même dégré de longitude, comme si l'Océan battoit uniformément sur cette côte. C'est là proprement la côte du Kamtschatka; puisque vers le milieu de sa longueur, elle décharge la riviere qui donne son nom à toute la péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très-longue, qui ne fournit point de rivieres à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, ils ont des sources de feu. A l'embouchure d'Awatscha, est la baye de Saint-Pierre & Saint-Paul, creusée en rond par la mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier qui s'appelloit jadis *Niakina*, aujourd'hui *Saint-Pierre & Saint-Paul*, peut contenir vingt vaisseaux; le second, qu'on nomme *Rakova*, à cause des écrevisses qu'on y trouve, recevroit, dit-on, quarante vaisseaux de ligne; & le troisiéme, appellé *Tareina*, est plus grand que les deux autres. La riviere d'Awatscha est défendue, d'un côté, par le Fort de *Karitm-*

chin, que les Russes y ont bâti ; de l'autre, par deux montagnes, dont l'une vomit toujours de la fumée, & quelquefois des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux jusqu'à la riviere de *Joupanova*. Son abord est très-dangereux, par la quantité de rochers, ou piliers, dont la mer y est parsemée : heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. Avant d'arriver à cette riviere, par le Sud, on rencontre la baye de *Nutrenoi*, où des montagnes escarpées mettent à couvert des vents. Plus haut est la riviere de *Krodakighe*, qui s'élançant du lac *Kronostkoi*, formé lui-même de plusieurs rivieres, présente aux yeux du voyageur, une belle cascade, sous laquelle on passe sans se mouiller. Du lac & de la baye de *Kronotskoi*, on monte au Nord, & l'on trouve la Kamtschatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent, jusqu'à deux cens verstes (*a*) au-dessus de son embouchure.

(*a*) Le verste est de 3560 pieds, & la lieue de France est de 2400 toises, ou de 14400 pieds. Ainsi le verste ne fait pas tout-à-fait un quart de lieue.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.
Rivieres.

Depuis la Kamtſchatka juſqu'à la mer d'*Olutorskoi*, qui tire ſon nom de la riviere *Olutora*, à l'embouchure de laquelle ſe termine, au Nord, la côte Orientale, on trouve douze rivieres. Celle d'*Ounakig* ſe fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze ſagenes (a). C'eſt l'ouvrage des tremblements de terre, ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des iſles ſur ces côtes, qu'il menace continuellement. Dans les grands débordemens, les eaux de l'*Ounakig*, tombent dans la Kamtſchatka, par la pente du terrein, quoique les lits de ces deux rivieres ſoient ſéparés par un eſpace de dix lieues. On préſume, qu'à la longue, ce cours des inondations détachera le cap de *Kamtchatkoi* du continent, pour en faire une iſle. La riviere de *Ningin* va ſe jetter dans une baye, où les habitans ont conſtruit ſur une colline, au Nord, une eſpéce de fortification, pour ſe défendre, ſoit contre les *Tchouktchi* qui viennent du continent, soit contre les Ruſſes qui arrivent par terre & par mer.

(a) La ſagene vaut 6 pieds, 7 pouces, 6 $\frac{2}{10}$ lignes.

mer. Une autre riviere remarquable est celle de *Karaga*. Elle a deux lacs dans son voisinage. L'un a pris un air merveilleux dans l'imagination des Cosaques. M. Steller, sur leur rapport, a dit que les eaux de ce lac s'enfloient & baissoient avec le flux & le reflux de la mer, quoiqu'il ne communiquât point à l'Océan ; qu'il nourrissoit des poissons qu'on ne trouve jamais dans les rivieres, & dont la mer couvre ses bords à plusieurs pieds de hauteur au mois de Juillet ; enfin qu'il y avoit dans ce lac ; des coquillages, des perles, & des grains de verre blanc, qui faisoient venir des panaris aux doigts de ceux qui en ramassoient. Mais M. Kracheninnikow dit que de ces deux lacs, il n'y en a qu'un, & très-petit ; qu'il communique à la mer par la riviere de Karaga ; qu'il peut bien s'y trouver des perles, puisqu'il y en a dans plusieurs rivieres du Kamtschatka ; mais que ce qu'on a pris pour des perles, & même pour des coquillages, ne doit être que des bulles de verre, dont la couleur verte ne convient point à des perles, & ne se trouve pas dans les coquillages. La riviere de Karaga se fait encore remarquer par une

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Singularités réfutées.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

isle qui porte son nom, & que la mer a enlevée de la côte, où se débouche ce fleuve. Les habitans de cette isle sont si stupides, dit-on, que les Sauvages du continent voisin, les appellent *Kamcharen*, c'est-à-dire, race de chien; prétendant que le Dieu du Kamtschatka, n'a point créé des hommes dans cette isle. Ils paroissent aussi barbares aux Koriaques, que les Koriaques aux Russes. Leur façon de vivre, dit M. Kracheninnikow, approche de celle des bêtes. » Ces insulaires sont au nombre de » cent, & même davantage : mais » il n'y en a que trente qui payent tri- » but; les autres s'enfuyent & vont » se cacher sur les montagnes, lors- » qu'on vient lever les impôts. « Il faut avouer, en effet, que ces insulaires sont bien barbares.

Après la riviere de Karaga, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au Nord, comme les montagnes d'Awatscha la bordent & la terminent au midi. En général, la plûpart des rivieres du Kamtschatka, qui coulent entre des montagnes, sont bordées, des deux côtés, de rochers escarpés. Mais quelque hauteur qu'ayent les deux rives, l'une a toujours

plus de pente. M. Steller & M. Kracheninnikow, ont observé dans les vallées qui s'étendent entre les montagnes, cette correspondance des angles rentrans aux angles saillans, que M. Bourguet a remarquée dans les Alpes. Quelles que soient les conséquences qu'on peut tirer de cette observation, il est visible que les eaux seules qui viennent de la fonte des neiges & des glaces, peuvent déformer les montagnes, & creuser ces vallons étroits & tortueux, qui serpentent au pied de ces hautes cimes. Les voyageurs qui traversent les grandes chaînes, sont obligés de suivre par-tout, le chemin des torrens. Tantôt il faut escalader jusqu'à leur source, & tantôt descendre au fond des abymes, au travers desquels ils se font une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer, il semble d'abord qu'il suffiroit, pour la formation des montagnes, qu'un terrein eût été considérablement élevé dans l'origine ; parce qu'avec le cours des siécles, les eaux de pluye & de neige, ont pû sillonner, percer, creuser le terrein qu'elles imbiboient, & le tailler en pyramides, en tombeaux, en mille formes irrégulieres, dont se

compose l'aspect monstrueux, que présentent aujourd'hui les grandes montagnes. Mais les grandes plaines, dont elles sont environnées, prouvent toujours une révolution étonnante, qui n'a pu se faire que par une pente considérable, que la mer a dû former & aggrandir en se retirant des lieux où sont les montagnes, dans le lit qu'elle occupe. Le Kamtschatka est un nouveau monument de cette théorie. La côte Orientale, où l'action des eaux est plus sensible & plus directe, présente un front plus sourcilleux, plus menaçant que la côte Occidentale. Que si l'on pénétre dans l'intérieur du pays, on y ressent toujours le voisinage & les traces de l'Océan qui l'a sans doute englouti, revomi, conformé, détruit ou défiguré, tel qu'il est aujourd'hui.

La pointe la plus méridionale du Kamtschatka, qui sépare les deux mers dont cette presqu'isle est environnée, s'appelle le cap de *Lopatka*, parce qu'elle ressemble à l'omoplate, ou selon d'autres, à une pelle. Cette plage ne surpasse le niveau de la mer, que de dix brasses. Elle est sujette à des inondations qui ne la rendent habitable qu'à vingt verstes du ri-

vage. Il n'y croît que de la mousse. Elle a des lacs & des étangs, sans ruisseaux ni rivieres. Le terrein y est composé de deux couches, dont la supérieure est d'une tourbe spongieuse & sans suc, qui ne produit rien.

HISTOIRE DU KAMTSCHANKA.

De l'intérieur du pays.

Les onze montagnes qu'il faut traverser, pour aller de cette pointe à l'Awatscha, sont si escarpées, qu'on est obligé d'en descendre une partie avec des cordes. La côte, vers la gauche, est fort basse jusqu'à *Kambalino*; mais elle monte ensuite considérablement, puis elle forme une vaste plaine jusqu'à la grande riviere. De là, quand on veut se rendre par les terres à Kamtschatka, on passe plusieurs petites rivieres qui tombent d'une chaîne de montagnes qu'il faut traverser. On ne le peut que dans un tems serein, qu'on est obligé d'attendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit aucun nuage sur les montagnes, on s'y hazarde. Mais si le Ciel n'y est pas entiérement déridé, on est assailli d'un orage, qui empêchant de voir le chemin, fait tomber dans des précipices, d'où l'on ne sort jamais. Le péril le plus grand est sur la montagne que les Cosaques

appellent *Greben*, qui signifie peigne, ou crête. Elle ressemble à un bateau renversé, & son sommet large de trente brasses, est couvert de glace. Aussi, ceux qui le passent, ont-ils soin d'armer leurs patins de deux clous : mais cette précaution ne peut les garantir; ni du vent qui les emporte, les écrase, ou les estropie contre les rochers; ni de la neige qui, tombant des cimes perpendiculaires, ensevelit les passans, sur-tout quand ils se trouvent dans des vallées étroites & profondes. On monte le *Greben* à pied; car les chiens même, qui traînent les voitures dans le Kamtschatka, ne peuvent le gravir. Mais quand on le descend, un seul chien suffit au traîneau. Cette route, quelque pénible qu'elle soit, est pourtant celle que prennent les Russes, pour aller de la grande riviere à celle de Kamtschatka. Il y auroit sans doute plus de risque à doubler le cap, en passant d'une mer à l'autre. De même qu'on arrive aux montagnes de *Stanovoi*, par un désert de cent dix verstes; on trouve une plaine inculte, de soixante-cinq verstes, pour aller de cette chaîne au Fort de Kamtschatka, qui est à la source du fleuve de ce nom. C'est un terrein maréca-

geux, d'où cette riviere parcourt cinq cents vingt-cinq verſtes dans l'étendue de quatre dégrés avant de ſe jetter dans l'Océan, recevant, en chemin, le tribut de dix à douze rivieres, ou ruiſſeaux.

Routes de *Boltchereskoi à Kamtschatka.*

Il y a trois routes pour aller de *Boltchereskoi* au Fort de *Kamtschatkoi.* Par la premiere, on monte, au Nord-eſt, une riviere qui conduit à une chaîne de montagnes, d'où l'on aboutit à une autre riviere qui va ſe jetter dans la Kamtschatka, qu'on remonte juſqu'au Fort ſupérieur de ce nom.

Par la ſeconde, on cotoye la grande riviere juſqu'au Fort de *Nachikin*, où l'on paſſe les montagnes, au pied deſquelles on trouve l'Awatscha, qu'on deſcend juſqu'au port de Saint-Pierre & Saint-Paul. De-là on va gagner, par la côte, la riviere de *Joupanowa*, qu'on remonte juſqu'à ſa ſource. Là, paſſant une chaîne de montagnes, on rencontre la riviere *Powitcha*, qu'on deſcend juſqu'à ſon embouchure, vis-à-vis du Fort que l'on cherche. Ces deux routes ſont fréquentées, & l'itinéraire en a été bien marqué.

La troiſiéme, qui ſe fait à pied dans l'été, conduit le long de la grande riviere au Fort d'*Opachin*; de-là par

la plaine à la *Biſtroi*, riviere que les rochers & les cataractes rendent fort rapide. On la remonte cependant juſqu'à ſa ſource, d'où l'on ſe rend par la Kamtſchatka, au terme déſiré. La premiere route eſt de quatre cents quatre-vingt-ſix verſtes; les deux autres, d'environ deux cents quarante-deux; mais la derniere n'eſt ni ſi bien connue, ni détaillée avec autant d'exactitude.

CHAPITRE II.

Des Volcans, & des Sources d'eau chaude.

Les volcans ſont auſſi fréquents dans les zones tempérées & glaciales, qu'entre les deux tropiques. Si le ſoleil donna l'art du feu aux habitans de la zone torride, qui d'ailleurs n'en n'avoient pas un extrême beſoin, on peut croire que les Peuples Septentrionaux n'ont pu tirer que des volcans, ce ſecours ſi néceſſaire, ſans lequel ils euſſent péri dès le berceau. Mais comment ce feu naturel eſt-il ſi commun dans les climats glacés des pôles, où

la température de l'air ne semble pas devoir échauffer la terre? Est-ce un effet de la chaleur intérieure & centrale du globe, laquelle s'augmente & se nourrit au dedans, à proportion du peu d'issue qu'elle a pour s'évaporer au-dehors? Ou n'est-ce pas au voisinage de la mer, qu'on doit attribuer la fermentation qui produit ces éruptions violentes de matieres embrâsées? Quoique la plûpart des volcans sortent d'une chaîne de montagnes, qui paroissent devoir être le foyer de ces feux éternels; cependant, comme ces chaînes sont constamment voisines de la mer, que les matrices des volcans n'en sont guère éloignées, & qu'il y a même des montagnes isolées qui vomissent des feux, pour ainsi dire, dans la mer soit du sein des isles, ou des bords du continent; il peut y avoir de l'affinité entre la mer & les volcans, comme si l'eau, qui le plus souvent éteint le feu, devoit l'allumer & l'embrâser dans ces grandes forges de la terre.

Volcan d'Awatcha.

De quelque cause que naissent les volcans, il y a trois de ces fourneaux dans le Kamtschatka. Le premier est celui d'Awatcha, au Nord de la baye de ce nom. C'est un groupe de montagnes, comme isolé, dont la base,

couverte de bois, s'érend jusqu'à la baye, le milieu forme une sorte d'amphithéâtre, & le sommet offre une tête aride & chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Cependant il s'en fit une éruption dans l'été de 1737, qui ne dura qu'un jour, & ne vomit que des cendres, d'un vershoke d'épaisseur (*a*). Mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui, le 6 d'Octobre suivant, renversa, dans un quart d'heure, toutes les huttes & les tentes des Kamrschadales. Ce mouvement fut accompagné d'un flux & reflux de la mer, très-singulier. Car elle monta d'abord à la hauteur de vingt pieds, recula plus loin que l'endroit d'où elle étoit venue, remonta une seconde fois plus haut que la premiere, & se retira si loin qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart-d'heure, le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cens pieds, inonda la côte & se retira. Les habitans y perdirent leurs biens, & plusieurs la vie. Des champs y furent changés en lacs d'eau salée.

(*a*) Le Vershoke est $\frac{1}{16}$ de l'arsbia Russe, mesure d'environ 27 pouces. L'arsbia n'est peut-être que l'archine, égale à 26 pouces, 6 lignes $\frac{3}{10}$ du pied-de-roi de Paris.


FONDO
PALATINO
Napoli



B. L. Prevost del. Y. le Gouaz Sc.

Le second volcan sort d'une ou deux montagnes, situées entre la riviere de Kamtschatka, & celle de *Tolbatchik*. Ces montagnes n'avoient jamais exhalé que de la fumée, lorsqu'en 1739, elles vomirent un tourbillon de flammes qui dévora les forêts. De ce tourbillon, sortit un nuage épais qui couvrit la neige de cendre, dans l'espace de cinquante verstes. Il fallut attendre, dit M. Kracheninnikow, qu'il retombât de la neige sur cette cendre, pour pouvoir marcher dans la campagne.

Volcan de Tolbatchik.

Le troisiéme volcan est la montagne la plus haute du Kamtschatka, sur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet escarpé & fendu en longues crevasses de tous les côtés, s'élargit insensiblement en forme d'entonnoir, & s'éleve au point qu'on le découvre à trois cents verstes. Quand un orage s'approche, ce sommet se couvre de trois ceintures, dont la plus large a le quart de la hauteur de la montagne. Elle vomit une fumée épaisse, & quelquefois des cendres à la circonférence de trois cens verstes. Elle a brûlé depuis 1727, jusqu'en 1731. Mais sa plus grande éruption fut en 1737, le

Troisiéme volcan.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

25 Septembre, & dura l'espace d'une semaine entiere. Les yeux, ou l'imagination des Peuples sauvages d'alentour, virent sortir de ce rocher embrâsé, comme des fleuves de feu; c'étoient des flammes ondoyantes. On entendit, on crut entendre, un tonnerre dans les flancs de la montagne; un sifflement, un mugissement des vents qui souffloient, qui allumoient cette forge infernale. Il en sortit un tourbillon de charbons embrâsés, & de cendres fumantes, que le vent poussa dans la mer, sans que la campagne s'en ressentît. Ce phénoméne prodigieux fut suivi d'un tremblement de terre, dont les secousses interrompues durerent depuis le mois d'Octobre suivant, jusqu'au printems de l'année 1738, & causerent d'assez grands ravages.

Observations de M. Steller au sujet de ces volcans.

M. Steller observe, au sujet de ces volcans, que les montagnes qui vomissent ces feux, sont presque toujours isolées; qu'elles ont, à-peu-près, la même croute ou surface, & doivent contenir en dedans les mêmes matieres; qu'on trouve toujours des lacs sur le sommet, & des eaux chaudes au pied des montagnes où les volcans se sont éteints: c'est une nouvelle preuve

de la correſpondance que la nature a miſe entre la mer, les montagnes, les volcans & les eaux chaudes; comme ſi celles-ci venoient originairement de ces ſources de feu.

Eaux chaudes.

On trouve des eaux chaudes, dès la pointe méridionale du Kamtſchatka. Elles coulent, preſque toutes, le long de la riviere *Ozernaya*, qui ſort du lac *Kurilskoi*, & finiſſent par ſe jetter toutes enſemble dans ce fleuve; mais elles n'ont pas un grand dégré de chaleur.

A quatre verſtes de celles-ci, eſt une montagne, ſituée à l'Orient d'une riviere qu'on appelle *Paudja*. Au ſommet de cette montagne, eſt une plaine longue de trois cens cinquante ſagenes, ſur trois cens de largeur. C'eſt de-là que tombe une foule de ſources chaudes, qu'on voit ſourdre avec un grand bruit & jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit, pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs, qui ſe diſtribuent en ruiſſeaux, leſquels, après avoir coupé la plaine en une infinité d'iſles, vont ſe jetter dans la *Paudja*. La montagne, d'où coulent ces eaux, eſt compoſée de pirres ſéches en dehors, mais ſi molles en dedans, qu'elles ſe paîtriſſent

entre les doigts, comme de l'argille; & ces sources baignent une glaise colorée, qui n'est autre chose que ces mêmes pierres amollies par la chaleur & l'humidité. En rompant cette glaise, on y voit une efflorescence d'alun de différentes couleurs, bleue, jaune, rouge, blanche & noire; toutes fort vives, tant que la glaise est humide.

La riviere *Baaniou* reçoit aussi sur ses deux rives, au Nord & au Midi, quantité de sources chaudes. Parmi celles que l'on trouve sur la rive méridionale, il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit à la hauteur d'environ cinq pieds, dans un endroit rempli de fentes & d'ouvertures, de différens diamétres.

» Le thermométre, qui en plein » air, dit M. Kracheninnikow, étoit » à cent quatre vingt-cinq dégrés; lorsqu'il fut mis dans ces sources, » monta de quinze dégrés.

» Les sources de la riviere *Baaniou* » forment un ruisseau assez considérable, qui coule dans un vallon fort » étroit, entre deux chaînes de montagnes..... Ses bords sont marécageux. Le fond en est pierreux & » couvert de mousse. Le thermométre (de M. Delisle) ayant été mis

» près de sa source, le mercure monta » jusqu'à vingt-trois dégrés & demi. » Delà, en s'approchant de son em» bouchure, la chaleur diminua peu» à-peu; de sorte que le mercure, à » l'endroit même où la *Baaniou* se » jette dans la *Bolchaia-Reka*, n'étoit » qu'à cent quinze dégrés. En plein » air, la hauteur du mercure étoit de » cent soixante-quinze ».

Près de la riviere *Chemetch*, on voit courir & tomber dans la mer orientale, une source d'eau chaude, qui, sur trois verstes de longueur, s'élargit jusqu'à trois sagenes à son embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un lit quelquefois profond de quatre pieds, sur une pierre dure, couverte d'une mousse qui, dans certains endroits, où l'eau devient plus calme, s'éleve & nage à la surface du ruisseau. L'effet de sa chaleur, est de couvrir ses bords de plantes vertes & fleuries, dès le mois de Mars, quand la nature est encore morte aux environs. Pour aller de cette espéce de riviere à une autre source qui se jette dans la *Chemetch*, il faut passer une chaîne de montagnes dont le sommet, à l'Orient, offre une plaine couverte de cailloux grisâtres, sans au-

cune plante. C'est de là qu'on voit sortir une vapeur fumante, avec un bruit semblable à celui d'une eau qui bout sur le feu. Cependant on n'y trouve, sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre impossible à creuser. L'auteur conjecture que ces pierres couvrent & recelent la source de ces ruisseaux d'eau chaude. Celui des deux qui tombe dans la *Chemetch*, traverse un défilé de coteaux qui exhalent de la fumée, & son fond est rempli de sources, qui, au bout d'un verste & demi, se réunissent.

Puits singuliers.

Le même fond a deux puits, dont l'un a cinq sagenes de diametre, sur dix pieds de profondeur; & l'autre, trois sagenes de diamétre sur une de profondeur Entre ces deux puits ou gouffres, il n'y a que trois sagenes d'un terrein marécageux & mouvant. L'eau qui bout dans ces sources fait tant de bruit, qu'on ne peut s'entendre en parlant très-haut; elle s'y couvre d'une vapeur si épaisse, qu'elle dérobe la vue d'un homme à la distance de sept sagenes. Cependant pour entendre le bouillonnement de l'eau, il faut se coucher par terre: mais il reste à sçavoir, si lorsqu'on est dans cette attitude, avec une oreille appli-

quée contre terre, il est aisé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille est frappée, ou si l'on peut entendre à la fois deux bruits très-différens.

L'eau de toutes ces sources est remarquable par une surface de matiere noire, & qui tache les doigts, comme l'encre de la Chine. Une chose encore plus digne d'observation; c'est que ces sources d'eau bouillante sont comprises entre l'embouchure de la Kamtschatka sur la côte orientale, & celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale. C'est un espace où se trouvent les lacs & les volcans les plus considérables de toute la presqu'isle; où les montagnes sont le plus déformées, rompues & coupées par les eaux, les feux & les tremblemens de terre; enfin, où le voisinage de la mer exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays est rempli de pyrites, de soufre, de pierres mêlées d'alun & de sel vitriolique; même de morceaux de mines ferrugineuses. Cependant on n'y trouve point de fer, ni d'eaux chaudes. M. Kracheninnikow pense que dans les endroits où ces matieres inflammables produisent des éruptions& des tremblemens de terre, ces accidens doi-

vent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer, qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le Kamtschatka se trouve creusé. Car on observe que les tremblemens de terre y sont plus fréquens aux équinoxes, sur-tout du printems, où les marées sont le plus fortes.

Malgré la communication de la mer avec ces cavernes intérieures du Kamtschatka, l'on n'y a point encore rencontré de fontaines salées. Du reste, les sources dont on vient de parler, & une infinité d'autres eaux courantes qui se jettent dans les rivieres, empêchent celles-ci de se geler entierement par les plus grands froids, & de tarir dans l'été. Celles de ces sources, qui réunies forment la petite riviere de *Klioutchwka*, ont le double avantage de fournir du poisson frais, & d'être fort saines à boire, malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits, l'eau froide que les Kamtschadales boivent en mangeant leur poisson brûlant & plein d'huile, leur cause des dyssenteries.

CHAPITRE III.

Du Sol.

LA fécondité des terres dépend de la température du climat, d'autres circonstances plus accessoires du sol, de sa position respective à l'égard du pole & de la mer. Les lieux qu'arrose la Kamtschatka, se ressentent de l'abondance que répandent par-tout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines & de bayes, qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pousse des bois également propres à la construction des maisons, & à celle des vaisseaux : les plantes qui veulent un terrein chaud, y croissent beaucoup mieux; sur-tout à la source de la Kamtschatka, où la péninsule est le plus large, le plus loin de la mer, moins sujette aux brouillards, dans des climats assez voisins du Midi. Entre sa source & son embouchure, on a semé de l'orge & de l'avoine avec succès. Mais il reste à expérimenter si le bled, semé avant l'hyver, pourra rendre une récolte aussi heureuse. M. Steller n'en doute point.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Légumes.

Les légumes qui ont besoin de chaleur, ne prospérent pas au Kamtschatka : tels sont la laitue & le chou qui ne pomment jamais ; ainsi que les pois qui ne font que fleurir. Mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radix ou raiforts, & les betteraves, viennent par-tout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la riviere de Kamtschatka.

Herbages.

Tout le pays est plus fécond en herbes, qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivieres, dans les marais & les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme, & peuvent se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluyes du printems, à l'humidité du terrein, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité, qui conserve le foin fort avant dans l'automne, & lui donne du suc & de la séve même en hyver. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, & donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux, ou trop marécageux, pour être propres aux pâturages, ou à la culture ; mais sur la côte occidenta-

le, depuis la mer de Pengina, l'on trouve en avançant dans le pays, des endroits bas qui paroissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y géle qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle, jusqu'à l'épaisseur d'une archine & demie ; plus bas, une couche de glace très-dure à briser ; puis une vase délayée & liquide ; enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée, qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

La mer a couvert jadis la terre du Kamtschatka; rien n'autorise plus cette conjecture, que les rivages de la *Bolschaia-Reka*, coupés à pic ; où l'on trouve sous plusieurs couches de glaise, de sable, de fange & de vase, à six pieds de profondeur, des arbres d'une espéce inconnue au Kamtschatka.

Pourquoi la terre est peu propre au bled.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles ; les endroits élevés, & les collines, qui s'en éloignent, se couvrent de bois & de cette nuance de fraîcheur & de vie qui semble inviter à la culture. Mais la neige qui précéde la gelée aux pre-

miers jours de l'automne, s'oppose à la semence des grains ; soit avant l'hyver, parce que venant à fondre, elle emporte, ou corrompt les semences ; soit au printems, parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de Mai, tems suivi de près par des pluyes qui durent jusqu'au mois d'Août. Ce qu'on a semé, ne laisse, pas de croître assez vîte au milieu de ces eaux ; mais comme la saison de l'été se trouve fort courte, & qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil, la moisson ne mûrit point, & la gelée vient la surprendre en fleur.

Les côtes ont peu de bois, & les bords des rivieres n'ont que des saules & des cannes, même à trente verstes de la mer. Cette disette si nuisible à l'art de la cuisine, gêne beaucoup les habitans, qui dans l'été vont s'établir sur les bords de la mer, pour la commodité de la pêche. On est obligé d'aller chercher du bois fort loin, avec beaucoup de peine, & très-peu d'avantage. La rapidité des rivieres, les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de le laisser flotter au gré des courans, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux, aux deux côtés d'un petit canot

de Pêcheur. Pour peu que la charge, ou le train, fût considérable, il embarrasseroit le canot, le jetteroit, ou le feroit échouer contre les rochers, les pointes & les bancs de terre. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle disperse sur ses côtes : mais ils sont rares ; & ce bois mouillé, pourri, vermoulu, blesse plus la vue par la fumée, qu'il n'est utile par le feu. Le voisinage des montagnes offre plus de secours, sur-tout dans les endroits où les rivieres, peu éloignées de la mer, sont plus navigables.

Effet physique très-singulier.

Le meilleur bois est le bouleau des bords de la *Bistraia*, qui se jette dans la grande riviere. Il y croît de ces arbres, si gros, que M. *Spanberg* en fit construire un bâtiment, assez considérable pour des voyages de long cours. Ce vaisseau vuide enfonça d'abord aussi profondément dans l'eau, que s'il eût été chargé. Mais la cargaison n'ajouta rien, ce semble, à son poids. Il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant, & n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait est trop singulier, ou trop mal présenté, pour ne pas embarrasser un Lecteur, versé ou non, dans la Physique. On a vu

des vaiſſeaux neufs, prendre d'abord beaucoup d'eau, au moment qu'ils y ſont lancés, puis quelque tems après, en faire moins. Sans doute que les pores venant à ſe boucher, & le bois à ſe gonfler, l'eau ne peut plus y pénétrer ; & qu'après qu'on a vuidé celle qui étant entrée dans le vaiſſeau, l'avoit fait enfoncer, il remonte de beaucoup. Il ſe peut qu'alors toute la charge, que ſa capacité lui permet de recevoir, ne lui fait pas prendre plus d'eau qu'il n'en avoit tiré d'abord. Mais ce phénoméne d'hydroſtatique a beſoin d'être bien vérifié par l'expérience, avant qu'on en cherche l'explication.

Quelque ſtériles que ſoient les côtes du Kamtschatka, celle de l'Orient eſt pourtant moins dégarnie de bois ; ſans doute parce que les montagnes ſont très-proches de la mer. Mais les plaines même en fourniſſent de fort beaux, ſur-tout audeſſus de la riviere de *Joupanowa*, vers le 53ème. dégré, 30 ' de latitude. On y trouve des forêts de Méléſe, ou de Larix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe la Kamtſchatka. Ce fleuve en a lui-même ſes bords revêtus juſqu'à l'embouchure de l'*Elowka*,

qui

qui se couronne aussi de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes. Ainsi les arbres cherchent les montagnes & les rivieres, comme les rivieres & les montagnes cherchent la mer.

CHAPITRE IV.

De l'Air & du Climat.

LA variation de la température des climats, dépend non-seulement de la distance de l'équateur, mais de la mer qui fournit les vents, & de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de prise. D'un côté les montagnes occasionnent du froid ; & de l'autre elles en garantissent. Ici la mer entretient la chaleur par des brouillards pesants ; tandis qu'ailleurs elle la tempere par des vents périodiques. Tantôt un sol aquatique & marécageux, engendre tour-à-tour les glaces & les vapeurs brûlantes ; tantôt un sol pierreux & sec, expose à toutes les rigueurs des hyvers & des étés également extrêmes. Quoique l'éloignement du pole, ou de la ligne,

décide conſtamment de la nature des ſaiſons dans chaque climat ; le ſol n'a pas moins d'influence que le ciel, ſur l'air que reſpirent les habitans des différentes zônes. C'eſt dans l'athmoſphere qu'ils vivent, & celle-ci ſe compoſe des exhalaiſons de la terre. La direction des vents condenſe ou raréfie ces vapeurs ; aſſemble, ou diſperſe les nuages ; les réſout en neige, ou en pluye ; fond, ou glace les neiges. De-là, cette inégalité qui fait qu'un pays plus ſeptentrional, eſt moins froid qu'un climat plus auſtral. Ainſi le Kamtſchatka n'a pas un hyver auſſi rude que l'annonce ſa poſition Géographique, ni également rigoureux dans la même latitude : mais s'il eſt modéré, il eſt long & conſtant. Le mercure du thermométre de M. Deliſle, s'y tient pour l'ordinaire, entre le 160.me. & le 180eme. dégré ; ſi ce n'eſt en Janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il deſcend de 175 à 200 dégrés. Le printems eſt court ; mais quoique pluvieux, il eſt parſemé de beaux jours. L'été n'eſt pas plus long ; mais plus inconſtant, plus bizarre, il eſt plus froid à proportion. Le voiſinage de la mer, & la fonte des neiges, y couvrent tous les

Température des ſaiſons.

jours le ciel d'un voile de vapeurs, que le soleil ne dissipe guères qu'à midi. L'on peut, très-rarement, s'y passer de fourrures. Cependant loin de la mer, le tems est constamment serein, depuis le mois d'Avril jusqu'à la mi-Juillet. Ainsi dans les terres on voit le thermométre varier du 146eme. au 130me. dégré. Mais au mois de Juillet, il monte quelquefois jusqu'au 118me. dégré. L'été n'a rien de violent au Kamtschatka. La pluye y est fine, la grêle petite, le tonnerre sourd, l'éclair foible, la foudre rare. Elle n'y a jamais tué personne.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

La plus belle saison de l'année est l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de Septembre, mais troublés à la fin, par les vents & les tempêtes, qui préludent à l'hyver. La glace prend aux rivieres, dès l'entrée de Novembre. Ce mois & les deux suivans, offrent rarement des jours sereins. C'est en Septembre & Octobre, en Février & Mars, qu'on peut voyager & commercer avec le plus de sûreté.

Ce sont les vents qui président aux saisons dans le Kamtschatka. Sur la mer occidentale, régne dans le prin-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

tems le vent du Sud, tournant tantôt à l'Est, tantôt à l'Oueſt; en été, le vent d'Oueſt; en automne, le vent du Nord qui panche ſouvent à l'Eſt; en hyver, le vent d'Eſt courant au Sud, d'où ſoufle un vent impétueux qui revient ſouvent, & dure trois jours, renverſant les hommes par terre, & pouſſant des caſtors marins ſur des glaçons flottants contre la pointe de Lopatka. Le vent du Nord donne en toute ſaiſon le plus beau tems; celui du Midi, de la pluie en été, de la neige en hyver. Comme ces vents viennent la plûpart de la mer, il n'eſt pas étonnant qu'ils dominent ſur une langue de terre jettée entre deux mers, & qu'un élément s'y reſſente des influences & de la températute de l'autre. On obſerve même que la terre y éprouve les viciſſitudes de la mer, à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat eſt plus doux, la terre plus fertile, au Nord qu'au midi. Près de la grande riviere, le tems eſt agréable & ſerein; tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents ſe jouent & ſe heurtent, les habitants n'oſent ſortir de leurs cabanes. En approchant de ce Cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on eſſuye d'ouragans en hy-

ver; en s'avançant au Nord, moins on a de pluye en été, moins on souffre des vents en hyver. La même différence qu'on remarque entre le Nord & le Midi du Kamtschatka, s'observe à peu près entre ses contrées d'Orient & d'Occident. Tandis que sur les bords de la mer de Pengina, l'air est sombre, épais & nébuleux; sur les rives de l'Orient, le ciel est pur & serein: c'est un autre monde sous la même latitude. La neige qui s'entasse à douze pieds de hauteur sur la pointe de Lopatka, diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au Nord: à peine en trouve-t-on un pied & demi sur les bords de la *Tigil*, vers le milieu de la presqu'isle, prise dans sa longueur.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Mal aux yeux.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans fort basané, & qui leur gâte la vue de très-bonne heure. Comme le froid & les vents la condensent; les rayons du soleil, réfléchis sur cette superficie éblouissante & dure, brûlent la peau & fatiguent les yeux. Quoi qu'il en soit de ce premier effet de la neige; le second est très-certain: aussi les habitans portent ils pour garde-vue, des réseaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau, criblées de petits trous.

Garde-vue.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA

Remede simple pour le mal aux yeux.

Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal des yeux ne soit très-fréquent au Kamtschatka. M. Steller y trouva un remède qui dissipoit en six heures de tems la rougeur de l'inflammation, & guérissoit de la douleur du mal. C'étoit d'appliquer sur les yeux une espéce de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume, avec du canphre & du sucre.

La neige qui tombe dans la presqu'isle, entre le 52eme. & le 55eme. dégré, est si abondante, qu'à la fonte du printems toute la campagne en est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode, ce sont les vents & les ouragans. Ceux qui s'élévent à l'Est, partent du Midi. M. Kracheninnikow veut en conclure, qu'ils viennent moins de la mer, que des volcans & des exhalaisons que la terre vomit entre le cap de Lopatka & l'embouchure de la Kamtschatka. Mais ces vapeurs & ces feux, origine & foyer des ouragans, ne sont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la mer produit dans le cœur de la terre, à travers les antres & les cavités dont l'Océan a percé la masse du globe ?

CHAPITRE V.

Des Métaux, des Minéraux, des Arbres & des Plantes.

IL y a si peu de métaux & de minéraux au Kamtschatka, qu'on ne doit point en faire un article de son histoire. La terre y est peut-être dans un état d'instabilité trop continuel, pour concevoir & former des mines ; s'il est vrai que les matieres dont elles se composent, aient besoin de tems & de repos pour s'assembler & s'assimiler dans les arsenaux souterrains, où se préparent sous nos pas, & les secours de notre foiblesse, & les instrumens de notre ruine.

Cependant, comme on trouve des mines dans presque toutes les grandes chaînes de montagnes, il n'est pas hors de vraisemblance qu'il y en ait dans le Kamtschatka. Mais le peu de besoin que les Russes ont de trouver des métaux dans un pays où ils en vendent ; le peu d'aptitude des habitans pour en découvrir ; les difficultés de l'exploitation, soit pour abor-

Peu de mines.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

der à ces mines dans un terrain impraticable, soit pour y subsister par des saisons affreuses, loin des secours de vivres, que des hommes seroient obligés de transporter sur leur dos; tous ces obstacles laissent ignorer si le Kamtschatka renferme de ces richesses utiles. On a pourtant découvert une mine de cuivre entre le lac Kouril, & la riviere de *Girowaia*. Les petites rivieres couvrent leurs bords d'un sable mêlé de fer. Si l'on peut conjecturer, & pressentir des mines, par la qualité des terres, & des pierres; on trouve de la craie blanche aux environs du lac Kouril; une terre, couleur de pourpre, autour des sources chaudes; du tripoli, & de l'ocre rouge, le long de la grande riviere; de l'ambre jaune, en quantité, près de la mer de Pengina. Les montagnes donnent une sorte de cristal, couleur de cerise; mais très-peu, mais en petits morceaux: la riviere de *Charionzowa*, qui se jette dans la mer de Pengina, vers le 56ème. dégré de latitude, a dans ses environs, du cristal verd, par grands morceaux. Les Kamtschadales en faisoient jadis toutes leurs armes & leurs outils tranchans. Ils ont aussi dans cet endroit une pierre légére & blanche, dont ils

Pierres.

forment des mortiers & des lampes. Ils trouvent par-tout, aux sources des rivieres, des pierres transparentes qui leur servent à tirer du feu. Il y en a de blanches comme du lait, que les Russes prennent pour des cornalines, il y en a de jaunâtres qu'ils appellent hyacinthes. Mais on n'a point encore trouvé de vraies pierres précieuses.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Les côtes de la mer fournissent une pierre couleur de fer, poreuse comme l'eponge, & qui rougit au feu. La mer de Pengina, les lacs Kouril & d'*Olioutor*, offrent sur leurs bords une terre molle, d'un goût aigre, que les Kamtschadales appellent *Bolus*, & dont ils se servent contre la dissenterie. Passons aux véritables richesses de la terre, qui sont les végétaux.

Arbres.

Les principaux arbres du Kamtschatka sont le larix ou mélése, le peuplier blanc, le saule & l'aulne, le bouleau & le petit cédre.

Les deux premiers servent à construire les habitations de terre, & les bâtimens de mer. M. Steller dit que le peuplier blanc doit à l'eau salée de la mer, d'être extrêmement poreux & léger; que sa cendre exposée à l'air, s'y change en pierre rougeâtre, dont le poids augmente avec le tems; &

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

que quand on brise cette pierre, après bien des années, on y trouve des parcelles ferrugineuses.

L'écorce des saules sert à nourrir les hommes; celle de l'aulne, à teindre les cuirs.

Usages singulier du bouleau.

Les bouleaux du Kamtschatka différent de ceux de l'Europe: ils sont d'un gris plus foncé, très-raboteux & remplis de gros nœuds: le bois en est si dur, qu'on en fait des plats, & l'écorce si tendre, qu'on la sert à manger dans ces plats. Mais pour la préparer, on la détache encore verte, on la hache en menus morceaux, comme le vermicelli, on la fait fermenter dans le suc même du bouleau, & on la mange avec du *caviar* sec. Ainsi cet arbre sans fruit, fournit les mets, la sauce, la vaisselle; & quelquefois la table, si cependant on en a besoin, pour de tels repas.

Petits cédres.

Le petit cédre différe du grand; en ce qu'au-lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux & rampant sur les montagnes & dans les plaines de mousse, où il croît avec peine, & toujours foible; image de ces Grands dégénérés, dont le sang & la vertu s'alterent dans nos Cours. Ses fruits proportionnés au tronc & aux

branches, font de petites noix qui couvrent de petites amandes. Auſſi les Kamtſchadales les mangent, ſans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit aſtringent cauſe des téneſmes; mais les ſommités de l'arbuſte, infuſées dans l'eau chaude, comme du thé, guériſſent du ſcorbut.

On trouve au Kamtſchatka deux ſortes d'aube-épine; l'une à fruits noirs; l'autre à fruits rouges, qu'on garde pour l'hyver; beaucoup de ſorbiers, dont on confit les fruits; aſſez de genevriers, dont on néglige les bayes; peu de groſeilliers rouges & de framboiſes, qu'on ne ſe donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois ſortes de vaciet (*vaccinium*), dont on employe les bayes à faire des confitures & de l'eau-de-vie. Un fruit de ce genre, que les Naturels du pays appellent *Wodianitſa*, & les Naturaliſtes *Empetrum*, ſert à teindre, en couleur de ceriſe, de vieilles étoffes de ſoie, déja paſſées: on l'employe auſſi avec de l'alun & de la graiſſe de poiſſon, à noircir les peaux de caſtor marin, & les mauvaiſes zibelines. Ce mélange leur donne un noir ſi luiſant, que les acheteurs y ſont trompés; car

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA. Plantes.

les Russes ont introduit au Kamtschatka, la friponnerie avec le commerce.

A la ressource de ces fruits, se joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine & de gruau, c'est la *Sarana*, qu'on ne trouve guères qu'au Kamtschatka, & dont voici la description telle que l'a publiée M. l'Abbé Chappe, d'après le texte Russe de M. Kracheninnikow.

La Sarana.

» Cette plante s'éléve à la hauteur » d'environ un demi-pied; sa tige est » un peu moins grosse que le tuyau » d'une plume de cigne. Vers sa raci- » ne, elle est d'une couleur rougeâtre; » & verte à son sommet. Elle a deux » rangs de feuilles, le long de la tige; » celui d'en-bas est composé de trois » feuilles, & celui d'en-haut, de qua- » tre, disposées en croix: leur figure » est ovale. Au-dessus du second rang, » il se trouve quelquefois une feuille » immédiatement sous les fleurs mê- » mes. Au haut de la tige, est une » fleur d'un rouge de cerise foncé; il » est rare qu'il y en ait deux: elle res- » semble à celle des lis ardens (*a*);

(*a*) M. Gmelin les désigne sous le nom de *Lilium flore atro rubente*.

» elle est seulement plus petite, & se » divise en six parties égales. Au centre de cette fleur, est un pistil triangulaire, dont le bout est obtus, comme dans les autres lys. Dans l'intérieur du pistil, il y a trois cellules » où sont renfermées les semences » qui sont plattes & rougeâtres. Il est » entouré de six étamines blanches, » dont les bouts, ou sommités, sont » jaunes. Sa racine qui est proprement » ce qu'on appelle la *Sarana*, est à » peu près aussi grosse qu'une gousse » d'ail; & composée de plusieurs petites gousses qui sont un peu rondes: » elle fleurit à la mi-Juillet, & pendant ce tems-là, elle est en si grande » quantité, que les campagnes en paroissent toutes couvertes ».

La Sarana pilée avec le *Morocha* (que Ray appelle *Chamæmorus*) & avec d'autres bayes, se cuit au four; c'est un mets si agréable & si nourrissant, qu'il peut faire oublier le pain. M. Steller compte cinq espéces de sarana, toutes bonnes à manger.

Herbe douce.

La cinquiéme espéce, est l'herbe douce (*Matteit* ou *Sphondilium*) dont les Kamtschadales font des bouillons, des confitures, & les Russes, de l'eau-de-vie: Elle est entierement sembla-

ble au Borche (*a*), ou panais. Sa racine jaune en dehors, blanche en dedans, a le goût amer, fort & piquant, comme le poivre. Sa tige creuse, de la hauteur d'un homme, est d'une couleur verte & rougeâtre avec de petits duvets courts & blancs, autour de trois ou quatre nœuds qu'elle a dans sa longueur. Chaque nœud pousse de petites tiges, qui portent des fleurs semblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles, & deux ovaires entourés de cinq étamines blanches & noires. Mais l'usage de cette plante est plus curieux que sa forme.

On coupe les tiges du nœud le plus près de sa racine : car les tiges principales ne sont pas bonnes. On ratisse avec une coquille l'écorce de ces tiges; on les expose quelque tems au soleil, puis on les lie en bottes, de dix tiges chacune. Dès qu'elles commencent à sécher, on les enferme dans des sacs faits de nates, où elles se couvrent d'une poudre douce, dont le goût approche de celui de la réglisse. Trente-six livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le suc d'où sort cette poudre est si actif & si vénimeux,

(*a*) *Pastinaca foliis simpliciter pinnatis foliolis pinnatifidis*. Gmelin.

qu'il fait des enflures & des pustules sur la peau, par-tout où il tombe. Aussi les femmes ont-elles des gants pour manier & préparer cette plante, & ceux qui la mangent verte au printems, la mordent sans y toucher avec les lévres. Voici comment on en tire de l'eau-de vie.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Comment on en fait de l'eau-de-vie.

On la fait fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vase où l'on mêle des bayes de *Gimolost* (*a*). On tient ce vase couvert dans un endroit chaud. S'il n'est pas bien bouché, la liqueur s'aigrit, bout avec grand bruit, & fermente si fort qu'on voit le vase remuer & s'agiter. Cette premiere fermentation produit une liqueur qu'on appelle *Prigolovok*. Pour en faire de la *Braga*, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau, où trempe encore de la même herbe douce. Ce mélange fermente vingt-quatre heures, & quand il cesse de bouillir, on a de la *Braga*. C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere, avec les herbes destinées à la distillation. Cette

(*a*) Voici, pour les Botanistes, la description qu'en donne M. Gmelin. *Lonicera pedunculis bifloris, floribus infundibili formibus, bacca solitaria, oblonga, angulosa.*

chaudiere est bouchée d'un couvercle de bois, dans lequel on fait passer un canon de fusil, qui sert de tuyau. La premiere distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *Raka*. Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau de-vie d'une force à corroder le fer. Elle n'en conviendroit que mieux aux entrailles dures de cette classe d'hommes, qu'une nature grossiere & une vie laborieuse, rendent les plus robustes; mais elle est trop chere pour leur pauvreté. Le marc de la chaudiere, est bon à faire de la *Braga* pour le Peuple, & ce qu'on en jette, engraisse le bétail qui le mange avec avidité.

Mauvais effets de cette eau-de-vie.

Quelquefois on se dispense de ratisser l'écorce, avant de distiller la plante. Mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus dangereux. Elle coagule le sang; elle cause de violentes palpitations de cœur; elle enyvre aisément, & son excès va jusqu'à priver un homme de sentiment. Croit-on arrêter l'yvresse de cette boisson, par un verre d'eau froide; on y retombe bientôt; & si elle n'ôte pas l'usage de tous les sens, elle lie au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble

le sommeil de songes inquiétans, qui, dans des ames superstitieuses, réveillent tous les remords du crime, & peuvent, dans le délire, leur arracher l'aveu de leurs forfaits cachés. Le vieil de la Montagne, qui sçavoit inspirer l'audace du Fanatisme, par une yvresse délicieuse, auroit imprimé les terreurs de la superstition avec cette boisson.

Bien des Kamtschadales n'osent manger de cette herbe douce, de peur qu'elle ne nuise à la génération. En revanche, ils s'en servent pour tuer la vermine, se frottant les cheveux du suc qu'ils en tirent au printems.

On a de l'eau de-vie en plus grande abondance, & de meilleure qualité, lorsqu'on se sert, au lieu d'eau pour faire distiller l'herbe douce, d'une infusion de *Kiprei*. Cette plante est l'*Epilobium* de Linnœus, qu'on trouve en Europe comme en Asie. La moëlle de sa tige est d'un goût agréable, qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmoucs. Sa feuille verte, & son écorce broyée, s'infusent & se prennent comme du thé verd, dont cette infusion a le goût. Le *Kiprei* sert aussi à faire du vinaigre. Les meres mâchent cette herbe, & l'ap-

pliquent sur le nombril des enfans, à qui elles viennent de couper le cordon umbilical.

Le *Tcheremcha*, ou l'ail sauvage, entre dans une espéce de mets qu'on appelle *Schami*. C'est un ragoût froid, composé de choux, d'oignons, de cornichons, & quelquefois de poisson & de pieds de cochon. L'ail sauvage qu'on y mêle, est un excellent anti-scorbutique. Mais il faut sans doute en user médiocrement. Car des Cosaques, attaqués du scorbut, en ayant trop mangé, furent couverts de gale & de pustules, qu'on prit pour les suites d'un mal vénérien, aussi commun, peut-être, & plus dangereux aux Peuples du Nord qui l'ont contracté, qu'à ceux du midi qui l'ont donné. Cependant ces croutes tomberent, & le mal disparut.

Parmi cinq autres plantes, dont les Kamtschadales font usage dans leur nourriture, & dont les Botanistes trouveront la description dans l'ouvrage publié par M. l'Abbé Chappe (a), on peut remarquer l'*Outchiktchou*, plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre, & qui donne

(a) Histoire du Kamtschatka, pages 70, 71 & 72.

au bouillon, fait avec du poiſſon, le même goût que lui donneroit le belier ſauvage. Mais n'y a-t il pas lieu de ſoupçonner l'Auteur Ruſſe, & ſon Traducteur, M. de *Sainpré*, de quelque mépriſe à cet égard ? Car cette plante eſt définie dans les Mémoires de Pétersbourg (*a*) *Chevre ſauvage aux cornes de Bélier*. N'a-t-on pas pris ici la figure pour le goût, & parce que les Naturaliſtes ont crû trouver dans la forme de cette plante, quelque reſſemblance avec les cornes de bélier, n'a-t-on pas étendu les rapports du végétal, avec l'animal, juſqu'au goût ? Ce ne feroit pas la premiere fois qu'un ſens auroit été ſéduit par l'autre, ou que l'imagination auroit multiplié les rapports de conformité entre les choſes les moins reſſemblantes.

Soit que l'erreur, s'il y en a, vienne des Naturaliſtes, ou des Kamtſchadales, ce Peuple qui n'a point encore l'art de définir les plantes, a du moins le don d'en connoître les propriétés ſalutaires ou nuiſibles. Si la Nature a refuſé les alimens les plus communs aux Kamtſchadales, elle y a ſuppléé par un grand nombre de racines & d'her-

(*a*) *Ruri-capra cornibus arietinis*,

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

bes, dont le besoin leur donne l'instinct d'éprouver & d'employer la vertu. Ils sçavent & l'endroit où elles croissent, & le tems de les cueillir, & l'usage qu'on en peut faire. Les Nations les plus civilisées n'ont pas de Botanistes plus éclairés que ces Sauvages ; car la faim instruit mieux que la curiosité. Parce que les Kamtschadales n'ont presque rien à manger, M. Steller les appelle, avec raison, *mangeurs de tout*. En effet jusqu'aux herbes séches que la mer jette sur les côtes, jusqu'aux champignons dangereux, qu'on appelle *Muchomores*, ils vivent de tout ce qui ne tue pas.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé, leur sont bonnes pour les maladies, ou les plaies.

Le *Caïloun* est une herbe de marécage, dont on fait une décoction qui, excitant à la sueur, expulse les mauvaises humeurs, & fait venir les ulcéres à suppuration.

Le *Tchagban* s'employe en décoction contre l'enflure des jambes.

Le *Chêne-marin* dont la mer couvre les côtes, se boit en infusion, bouilli avec de l'herbe douce, pour arrêter la dyssenterie.

Les femmes en travail d'enfant,

boivent de la rapure de *Framboise-marine.* Mais il est douteux que des femmes sauvages aient besoin de cette ressource, ou qu'elles en tirent d'autre soulagement que celui d'appaiser l'inquiétude de la crédulité.

La racine que les Kamtschadales appellent *Zgate*, est très-funeste à leurs ennemis. Quand ces Sauvages ont trempé leurs fléches dans le jus de la racine de cette plante, elles font des blessures incurables. Les hommes en meurent au bout de deux jours, à moins qu'on ne suce le poison de leur plaie; les baleines & les lions-marins, atteints de ces fléches, bondissent impétueusement dans la mer, qu'ils font écumer de leur rage, & vont se jetter & périr sur les côtes avec les plus vives douleurs.

Les végétaux font presque l'unique ressource des Kamtschadales, dans tous leurs besoins. Avec une plante haute & blanchâtre, qui ressemble au froment; ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures & de rideaux; des manteaux unis & lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met par-dessous contre le froid, & par-dessus contre la pluye. Les femmes font de cette espéce de jonc,

des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens ; de grands sacs pour les provisions de bouche ; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hyver ou d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours, façonnée en faux, & qui aiguisée sur des pierres, devient tranchante comme du fer.

Une autre sorte d'herbe ou de jonc, non moins utile à ce Peuple qui manque de tout, c'est la plante qu'on appelle *Bolotnaïa*, on l'appelle aussi *Tonchitch*, & ce mot est d'autant plus remarquable, qu'on trouvera cette plante désignée sous ce nom dans tous les usages superstitieux des Kamtschadales. Elle leur sert d'ouëte pour envelopper leurs enfans, quand ils viennent au monde. Ils leur en mettent encore, au lieu de langes, à l'ouverture qu'ils ménagent dans le berceau, pour la propreté. Quand cette herbe est humide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle, & les enfans sont toujours nets sans changer souvent de langes. Cette herbe sert encore de bas, & ces bottes de foin tressé, sont très-bien tendues sur la jambe. Les femmes employent cette plante, soit dans certains tems périodiques, pour en être plus pro-

pres; soit dans les vues du mariage, pour entretenir au foyer de la génération, une chaleur qu'elles croient nécessaire à la fécondité. Cette herbe se carde avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer, & se prépare comme le lin que les Kamtschadales n'ont pas, non plus que le chanvre. Mais ce Peuple sauvage y supplée par l'ortie. Il l'arrache d'une main rude & calleuse, au mois d'Août, & la laisse sécher dans les cabanes le reste de l'été. Quand l'hyver arrête la pêche & les travaux du dehors, on prépare l'ortie. Après l'avoir fendue en deux, on en tire adroitement l'écorce avec les dents; ensuite elle est battue, nettoyée, filée entre les mains, & roulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point retors, mais on tord en double celui qu'on destine à faire des filets. Car c'est-là le principal usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la plante, ni bouillir le fil, ces filets ne durent guères qu'un été.

CHAPITRE VI.

Des Animaux terrestres.

LES animaux de terre font la richesse du Kamtschatka, si l'on peut appeller richesse ce qui sert à procurer aux hommes le nécessaire qu'ils n'ont pas. Les Kamtschadales ne font la guerre aux animaux, que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement & de commerce. Les peaux grossieres font leurs habits; les plus belles leur parure, ou leur gain. Commençons par l'animal, le plus utile, à double titre; c'est le chien.

Des Chiens. Le chien sert de cheval de train pendant sa vie : à sa mort, il habille l'homme de sa peau. Les chiens du Kamtschatka, grossiers, rudes & demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs ou noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles & plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable?

à

à une nourriture plus légere ? Ils vivent de poiſſons, rarement de viandes. Au printems, qu'ils ne ſont plus néceſſaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent, & de ſe nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraiſſent ſur les bords des rivieres, ou dans les champs.

Au mois d'Octobre on les raſſemble, on les attache pour les faire maigrir, & dès que la neige couvre la terre, on les attéle pour traîner. Durant l'hyver, qui eſt une ſaiſon de travail pour eux, & de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'*Opana.* C'eſt une eſpéce de pâte, ou de mortier, faite de poiſſons aigris qu'on a laiſſé fermenter dans une foſſe. On en jette dans une auge pleine d'eau, la quantité néceſſaire pour le nombre des chiens à nourrir. On y mêle quelque arête de poiſſon. On fait chauffer ce mêlange, avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets exquis qu'on leur donne tous les ſoirs, pour réparer leurs forces, & leur procurer un profond ſommeil. Dans le jour ils ne mangent point, de peur d'être peſants à la courſe. On verra dans les mœurs des Kamtſchadales, comment ils employent

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

leurs chiens. Ils nourrissent de corneilles, ceux qu'ils dressent pour la chasse; prétendant qu'ils en ont plus de nez. Quand l'animal devient inutile; on le tue, ou l'on attend qu'il meure, & l'on prend sa peau. Celle des chiens blancs, qui ont le poil long, sert à border les pelisses & les habits faits de peaux plus communes.

Les animaux, dont la chasse occupe les chiens, sont le renard, & le bélier sauvage.

Des Renards.

Les renards du Kamtschatka ont un poil épais, si luisant & si beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. La presqu'isle, où ils vont & viennent, dit-on, sans jamais s'arrêter ni se fixer, en a de toute espéce & de toute couleur. Mais les plus estimés sont, les châtains-noirs, ceux qui ont le ventre noir & le corps rouge, & ceux au poil couleur de feu. Les Renards les plus beaux, sont aussi les plus fins. Si ce fait est constant, pourquoi n'en est-il pas de même parmi les hommes? Mais ne seroit-ce pas une prévention, au sujet de l'une & de l'autre espéce? Est-il bien vrai que parmi nous, l'esprit se trouve rarement avec la beauté? Les Peuples les mieux faits, sont-ils

es moins ingénieux ? Examinez tous ceux de l'Asie. Les femmes les plus belles sont-elles les plus sottes ? Un coup d'œil sur les Cours de l'Europe. Quant aux renards, on nous dit qu'un Cosaque, très-habile chasseur, poursuivit deux hyvers de suite au Kamtschatka, un beau renard, qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'établit pas un principe. D'ailleurs, comme on ne poursuit guères, avec une certaine ardeur, que les plus beaux renards ; & comme ceux-ci acquierent de la ruse à proportion des piéges qu'on leur tend, il étoit naturel qu'un animal plus couru qu'un autre, en devînt plus habile. C'est le fruit de l'expérience qui étend les progrès des connoissances chez tous les animaux.

Au Kamtschatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piége, ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre, & mange l'amorce. Mais l'homme toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre. Les Cosaques attachent un arc bandé, à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre. De cet endroit, ils conduisent une ficelle le long de la

piste du renard, assez loin du piége. Dès que l'animal, en passant, touche la ficelle de ses pattes de devant, la flèche part, & lui perce le cœur.

Les Kamtschadales de la pointe méridionale, ont l'art de prendre les renards au filet ; voici comment. Ils passent au milieu de ce filet qui est fait de barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le Chasseur avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans un fossé. Quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde, & l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piége ; car de semblables lacets paroissent bien grossiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards étoient jadis si communs, ou si affamés au Kamtschatka, qu'ils en devenoient familiers, au point de venir manger dans les auges des chiens, & de se laisser tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus rares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Des Beliers sauvages.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chévre, & le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune dans la plus grande grosseur, pése de

vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuillieres & d'autres ustenciles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi les Kamtschadales qui leur font la chasse, vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille, dès le printems, jusqu'au mois de Décembre. La chair de ces béliers est très délicate, de même que la graisse qu'ils ont sur le dos. Mais c'est pour avoir leur fourrure, qu'on se fait un métier de leur chasse.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

L'animal le plus précieux à prendre, est la zibeline. Celles du Kamtschatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine, où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au Nord de la presqu'isle; les plus mauvaises au Midi. Mais celles-ci même ont la queue si fournie, & si noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamtschadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenoient que pour les manger; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de

Des Zibelines.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

peaux que les Ruſſes leur ont impoſé. Du reſte, ils préférent une peau de chien; qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richeſſe n'eſt pas encore parvenue au luxe. Les Chaſſeurs de profeſſion vont paſſer l'hyver dans les montagnes, où les zibelines ſe tiennent en plus grand nombre. Mais c'eſt toujours un petit objet d'occupation & de lucre pour les Kamtſchadales, trop pareſſeux au gré des Ruſſes qui ſont plus avides.

Des Marmotes.

Les marmotes du Kamtſchatka ſont très-jolies par la bigarrure de leur peau qui reſſemble de loin, dit M. Steller, au plumage varié d'un très-bel oiſeau. Les peaux en ſont chaudes & légéres. Cet animal auſſi vif que l'écureuil, ſe ſert comme lui, des pattes de devant pour manger. Il ſe nourrit de racines, de bayes & de noix de cédres. Les Kamtſchadales ne ſont point de cas de la peau des marmotes, ni des hermines. Elles ſont trop petites & trop belles, pour un Peuple groſſier, dont l'eſprit s'arrête à l'utilité.

En revanche, il eſtime ſingulierement la fourrure du goulu, ſur-tout la peau du goulu blanc, tacheté de

jaune. Dieu même, disent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'est le présent le plus galant pour les femmes Kamtschadales. Elles s'en font un ornement de tête singulier. C'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler, avec cette parure, au *Mitchagatchi*, oiseau de mer tout noir, à qui la Nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant les habitans ne prennent pas beaucoup de goulus. Il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est-à dire, de donner un ou deux castors marins, pour deux pattes blanches de goulu. Cet animal est lui-même chasseur. On sçait comment il prend les rennes ou les cerfs (*a*). Mais on ne sçait pas, ce qu'on a répété très-faussement, qu'il est si gourmand, que pour se vuider, afin de se remplir encore, il se presse le ventre entre deux arbres fort serrés. En général, il faut suspecter tout le merveilleux qui nous viendra des pays sauvages ; jusqu'à ce que des Naturalistes, vraiment Philosophes, nous l'aient attesté.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Des Ours.

Le Kamtschatka est un pays trop

(*a*) Voyez l'Hist. Génér. des Voyages. T. 18, *in*-4. pag. 397.

hérissé de montagnes, de ronces & de frimats, pour que les ours y manquent. Il en a, mais qui ne sont ni grands, ni même aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil, ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte sans doute leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que pour se défendre, ils se jettent sur le passant. Ainsi l'ours est plus redoutable, endormi qu'éveillé. Mais il ne tue guères l'homme, & se contente de lui enlever la peau du crane, depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux du malheureux, comme s'il n'avoit à redouter que sa vue. Quelquefois dans la fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, & le laisse en cet état. On entend souvent, au Kamtschatka, de ces écorchés, (*Dranki*) qui, comme dit Lucréce, remplissent les bois & les montagnes de leurs gémissemens, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcéres rongés de vers. Ce sont-là les périls de la vie sauvage; mais ils ne sont pas aussi nombreux, aussi redoutables, que les maux de toute espéce, dont les hommes se tourmentent à l'envi dans la

société. L'ours moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint pas. Loin de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre, & quand il le peut, sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson, dont ils ne font souvent que sucer la moëlle. Mais quand l'hyver glace les rivieres, & flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes désséchées, des provisions, ou des restes de poisson, qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hazard, ou des renards, & des liévres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamtschadales ne croyent pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens, quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeller ours, *Keren*.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Cependant comme l'ours malgré sa paresse devient carnacier & destructeur, quand la faim le presse; on est obligé de lui faire la guerre à coups de

Maniere dont les Kamtschadales prennent les Ours.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

fléche, ou de lui tendre des piéges. Les Kamtſchadales ont une façon ſinguliere de le prendre dans ſa taniere. On y entaſſe à l'entrée une quantité de bois; & près du trou, des ſoliveaux & des troncs d'arbres. L'ours pour s'ouvrir un paſſage libre, retire ces piéces de bois en dedans, & s'embaraſſe tellement des obſtacles même dont il veut ſe délivrer, qu'il ne peut plus ſortir. Alors les Kamtſchadales creuſent la taniere par deſſus, & tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu deſquels ils ſuſpendent un appât de viande, entre les groſſes branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours plus gourmand que ruſé, paſſe la tête ou la patte dans ces nœuds, & reſtant pris à l'arbre, il paye ſa gourmandiſe de ſa peau: car c'eſt pour ſa peau qu'on en veut à ſa vie. Les Kamtſchadales s'en font des fourrures très-eſtimées, & des ſemelles de ſouliers pour courir ſur la glace; ils ſe couvrent même le viſage des inteſtins de l'ours, pour ſe garantir du ſoleil.

Des Rats.

Un animal très commun par-tout, & qui ne devroit pas l'être, ce ſemble, dans les régions auſſi peu habitables que le Kamtſchatka, c'eſt le rat. Ce

pays en a de trois espéces. La premiere à courte quëue, au poil rouge, est aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe. Mais elle différe de ceux-ci, sur-tout par son cri, semblable à celui des cochons de lait; du reste. elle ressemble à une certaine espéce de belette, qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits.

Histoire du Kamtschatka.

Ceux-ci sont, pour ainsi dire, domestiques; tant la faim les rend familiers avec les Kamtschadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisiéme espéce vit des larcins qu'elle fait à la premiere, qui se tient dans les plaines, les bois & les montagnes. L'une a des rapports avec le frelon, & l'autre avec l'abeille.

Les gros rats qu'on appelle *Tcgoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains, destinés à différentes provisions de bouche pour l'hyver. On y trouve de la sarane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours; des plantes de plusieurs sortes, des noix de cédre. L'histoire de ces rats, est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent: mais en est-elle plus vraie?

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration, si l'on en croit les Kamtschadales. Quelquefois les gros rats disparoissent de la presqu'isle, & c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse & d'une année abondantes. On annonce leur retour dans tout le pays, par des exprès.

C'est au printems qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la riviere de Pengina, traversant des lacs, des golfes & des rivieres à la nage, souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil & le repos leur ayent rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espéce de saumon. Une armée de ces rats, est quelquefois deux heures à passer un fleuve : c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux; quoique les Kamtschadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espéce de coquillages, faits en forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages, & que les habitans ont appellés les *Canots des rats*.

Ce n'est pas la seule fable, dont ils se disent les temoins oculaires. Rien

de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats, & l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leur provision, de racines vénimeuses, pour empoisonner les rats frélons, qui viendroient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, & c'est au mois d'Octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hyver dévastés & vuidés, ils se pendent de désespoir. Aussi les Kamtschadales, charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leur provision, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; & s'ils trouvent au bord des rivieres, quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi l'histoire de la terre est par-tout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme. On est forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper. Les erreurs & les vices de l'espéce humaine, donneront dans tous les tems beaucoup d'ouvrage au Philosophe: mais ce n'est pas toujours dans les pays incultes & sauvages, qu'il a le plus à extirper de ces plantes parasites qui dévorent, pour ainsi dire, la substance de l'esprit humain.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

CHAPITRE VII.

Des Animaux amphibies.

M. Kracheninnikow diſtingue trois ſortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau & fréquentent la terre; mais les uns dans l'eau douce, & jamais dans la mer; les autres dans la mer & les rivieres; d'autres enfin dans la mer, & jamais dans l'eau douce.

De la premiere claſſe, on ne connoît au Kamtſchatka que les loutres, qui ſe prennent à la chaſſe, & lorſque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux aſſez cheres, parce qu'elles ſont rares, s'employent à border les habits, mais ſur-tout à conſerver la couleur des zibelines, en leur ſervant d'enveloppe dans les endroits où l'on ſerre celles-ci.

Veaux marins.

De la ſeconde claſſe, ſont les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamtſchatka, dans les rivieres, en ſi grande quantité, que les petites iſles éparſes au milieu des terres voiſines de la mer, en ſont couvertes. Il y en a

de quatre espéces. La premiere & la plus grosse, que les Kamtschadales appellent *Lakhtak*, ne se prend qu'au-dessus du 56e dégré de latitude, soit dans la mer de Pengina, soit dans l'Océan oriental.

La troisiéme, qu'on distingue, dit-on, par un grand cercle couleur de cerise, qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre, ne se trouve que dans la mer orientale.

La quatriéme, qui est la plus petite, se prend dans de grands lacs.

Le veau des mers ne s'éloigne guères de la côte, au-delà de trente milles. C'est un signal du voisinage de la terre, pour les navigateurs. S'il entre dans les rivieres, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

Le mâle s'accouple à la façon des hommes, dit M. Kracheninnikow, & non pas comme les chiens, ainsi que l'ont rapporté plusieurs écrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des veaux marins ressemble au bruit des efforts du vomissement; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent. Rien de plus désagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Parmi les différentes manieres de

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

les prendre à terre, les Kamtſchadales en ont une qui leur ſemble particuliere. Quand les petits ſont ſur la glace, les chaſſeurs mettant une ſerviette au-devant d'un traîneau, les pouſſent & les écartent de leurs trous; & quand ils en ſont éloignés, on tombe ſur eux, & on les aſſomme avec des maſſues, ou bien à coups de carabine ſur la tête : car il eſt inutile de les frapper ailleurs. Les balles reſtent dans la graiſſe du veau marin : mais il ne faut pas croire qu'elles ne font que les chatouiller agréablement, comme l'ont dit des gens à qui ces animaux n'ont certainement pas fait confidence de ce prétendu plaiſir.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en trois ou quatre endroits d'une riviere, où les veaux ſont entrés, & on les pouſſe dans ces filets avec de grands cris. Quand ils s'y ſont embarraſſés, on les aſſomme, & l'on en prend, dit-on, dans ces ſortes de pêche & de chaſſe, juſqu'à cent à la fois. Ils ſont durs à tuer. J'ai vû moi-même, dit M. Kracheninnikow, un de ces animaux qu'on avoit pris à l'hameçon, pourſuivre nos gens, quoiqu'il eût le crâne briſé en pluſieurs piéces. Auſſi-tôt qu'on l'eût tiré ſur le riva-

ge, il tâcha de fuir dans la riviere ; mais ne le pouvant pas, il se mit à pleurer, & dès qu'on l'eût frappé, il se défendit avec la plus grande fureur.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Quand on les surprend endormis sur la côte, s'ils en ont le tems, ils fuyent, & pour rendre le chemin plus glissant, ils vomissent, non pas une espéce de lait, comme on l'a dit par erreur, mais de l'eau de mer.

Dans la classe des amphibies, qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamtschadales ne les prennent que pour en avoir les dents, qui pésent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, & dont le prix augmente avec le poids.

Lions marins.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, & plus ressemblant au veau de mer. Il pése depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes (*a*). Les gros beuglent, les petits bêlent. Mais leurs mugissemens affreux, & plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les navigateurs, dans les tems de brouillard, de la proximité des rochers & des écueils, où les vaisseaux pourroient échouer ;

(*a*) La poude est de 40 livres de Russie, & de 33 livres de France.

car ces animaux quand ils sont à terre, se tiennent dans les isles & sur le haut des montagnes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles qui s'accouplent au mois d'Août, & portent neuf mois. Le lion marin est galant avec ses femelles, tournant & jouant sans cesse autour d'elles pour leur plaire, très sensible à leurs caresses, & se battant avec fureur pour ses maîtresses. Du reste le mâle & la femelle sont plus indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil, & ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mere, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On diroit qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage, quand on les jette à l'eau.

Le lion marin redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissemens, sa figure & son nom même, est pourtant si timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble & tombe à chaque pas, tant sa graisse molle & pesante lui coûte de peine à traîner. Mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite,

furtout, s'il eft en mer, où dans les bonds de fa fureur, il peut fubmerger les canots, & noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chaffeur, va contre le vent, lui plonger dans la poitrine fous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroye, faite du cuir de lion de mer, & que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent enfuite de loin à coups de flêches, & quand il a perdu fes forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique, ou de maffue. Quelquefois on lui décoche des dards empoifonnés, & comme l'eau de mer irrite fans doute les bleffures, l'animal gagne la côte, où on le laiffe mourir, fi l'on ne peut l'aborder aifément.

C'eft un honneur pour les Kamtfchadales, de tuer des lions marins; un déshonneur de jetter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils rifquent plutôt d'être fubmergés, & fouvent ils fe noyent, pour ne pas abandonner leur proye. Quelquefois, à cette pêche, un canot eft emporté par les vents, & baloté par les tempêtes durant huit jours; & les pêcheurs reviennent en-

fin, sans autre guide ni boussole, que la lune & le soleil, à demi-morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant, c'est aussi pour l'utilité, que les Kamtschadales, vont à la pêche des lions marins. La graisse & la chair en sont très-bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, disent quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne sçauroit plaire : car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit la graisse du lion, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers & des courroies ; & c'en est assez pour que l'homme use à l'égard des lions marins, du droit de domination, c'est-à-dire, du droit de mort qu'il s'est donné sur tous les animaux.

Des Chats marins.

Le chat marin (*a*) y est d'autant plus soumis, qu'il n'a que la moitié de la grosseur du lion ; il ressemble du reste au veau marin, qui est de la gros-

(*a*) M. Steller le définit *ursus marinus*, ours marin. Les Naturalistes ne sont pas encore assez d'accord sur la forme des monstres marins, pour leur avoir donné des noms bien fixes & bien analogues à la figure qu'ils leur trouvent.

ſeur d'un bœuf; mais il eſt plus large vers la poitrine, & plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts, & gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, ſuivies & fortifiées de deux défenſes de chaque côté qui lui percent dès le quatriéme jour. Son poil d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il eſt noir autour du ventre & des flancs. Les femelles deviennent griſes, & ſi différentes des mâles, que ſans une grande attention, on les croiroit d'une autre eſpéce.

Les chats marins ſe tiennent dans la Baye, qui eſt entre les caps de *Chipounskoi* & de *Kronotskoi*; parce que la mer y eſt plus calme, que ſur le reſte de la côte Orientale du Kamtſchatka. C'eſt au printems qu'on les y prend, lorſque les femelles ſont prêtes à mettre bas. Dès le mois de Juin, ces animaux diſparoiſſent. On conjecture qu'ils paſſent dans les iſles qui ſe trouvent entre l'Aſie & l'Amérique, depuis le 50e. dégré juſqu'au 56e; car on ne les voit guères monter plus haut vers le nord, & ils arrivent pour l'ordinaire du côté du midi. C'eſt ou pour dépoſer, ou pour nourrir leurs petits, qu'ils voyagent ainſi. La

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

faim, la sûreté, le soin de se reproduire, sont les guides de tous les animaux errans. Les renards voyagent dans les montagnes du Kamtschatka, au gré des saisons abondantes, ou stériles. Les oiseaux se retirent dans les endroits déserts au tems de la mue, ou de la ponte. Les poissons s'enfoncent dans les bayes profondes où les eaux sont tranquilles, pour frayer & déposer leurs œufs. Les chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités, pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, & reviennent avec leurs petits dans l'automne. Au reste, ce qu'on lit dans M. Krachenninikow, sur les voyages de cette espéce amphibie, n'est pas assez clair, pour s'y arrêter.

Les chats marins ont différens cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils hurlent comme l'ours; dans la victoire, c'est le cri du grillon, & dans la défaite, c'est le ton de la plainte & du gémissement. Leurs amours & leurs combats sont egalement intéressants; assez du moins pour mériter que les observateurs daignent vérifier ce que

les voyageurs en rapportent. Qu'il soit permis de les décrire, sur la foi de quelques Physiciens.

Leurs amours.

Chaque mâle, dit on, a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont séparés en troupes, ou familles de cent animaux, & même davantage. Mais il faut supposer que le nombre des femelles excéde considérablement celui des mâles, dans une espéce qui n'a ni serrails, ni châtrés pour veiller à ses maîtresses. Ils préludent à l'accouplement par des caresses; le mâle & la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs désirs, & reviennent sur le rivage jouir de leurs amours, avant le tems de la marée. C'est alors qu'ils sont le plus aisés à surprendre. Comme on les voit souvent en guerre, on croit que c'est l'amour de leurs petits ou de leurs femelles, qui les tient dans un état continuel de discorde. Cependant, à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la maniere dont la nature arma ces animaux, on juge bien-tôt qu'ils sont faits pour

combattre. Quand les petits jouent entr'eux, si le jeu devient sérieux, le mâle accourt pour les séparer, & quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, & méprise les foibles ou les lâches. Ceux-ci se tiennent avec leurs meres, tandis que les braves suivent le pere. La femelle quoique chérie & caressée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race; & si la femelle au lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur, pour courir après sa femelle; il la saisit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre & les rochers, & la laisse pour morte. Ensuite il roule autour d'elle des yeux étincelans, & grince des dents, jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lêcher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, & ce signe de tendresse, est la derniere expression d'une rage impuissante.

Leurs combats.

Les vieux chats marins sont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont, dit-on, des mois entiers

entiers sans boire ni manger ; dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouie, ou l'odorat ne participent pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre, s'élancent sur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette, & leur eût-on crevé les yeux, & cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à se défendre, vivant des semaines entieres avec la cervelle écrasée & pendante. S'ils reculoient d'un pas, tous les chats voisins qui sont témoins du combat, viendroient relancer les fuyards. Il arrive souvent, dit-on, dans ce tumulte général, que chaque chat croyant que son voisin s'enfuit, lors même qu'il marche à la bataille, ils courent tous les uns sur les autres, & s'entretuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, & continuer leur route, ou piller & tuer à loisir.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Leurs combats.

Rien n'est plus singulier que le récit de M. Steller, à ce sujet. Un jour, dit-il, que j'étois avec un Cosaque, il creva les yeux à un chat marin, puis en attaqua cinq ou six à coups de pier-

re, & se retira du côté de l'aveugle. Celui-ci croyant que ses compagnons qu'il entendoit crier, couroient sur lui, se jetta sur ceux même qui venoient à son secours. Alors M. Steller, qui avoit gagné une hauteur pour être témoin du combat que le Cosaque avoit excité, vit tous ces chats se tourner à leur tour contre l'aveugle, le poursuivre dans l'eau, où il s'étoit refugié, le traîner sur le rivage, & le déchirer à coups de dents, jusqu'à ce qu'il resta mort sur la place.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre deux champions; mais il dure jusqu'à l'épuisement des forces. D'abord il commence à coups de pattes, les combattans cherchant en même tems à frapper & à parer. Quand l'un des deux se sent le plus foible, il a recours aux coups de dents, qui font des incisions pareilles à celles que feroit un sabre; mais bien-tôt les spectateurs viennent au secours du vaincu, pour séparer les combattans. Telle est l'ardeur des chats marins pour la guerre, qu'il n'y en a presque point qui ne soient criblés de blessures, & que la plupart meurent plutôt dans les combats, que de vieillesse. Aussi voit-on certains endroits de la côte tout

couverts d'ossemens, comme le seroient nos champs de bataille, si les hommes n'ensevelissoient pas leurs morts. Il faudroit peut-être exporter au Kamtschatka, toutes les ames de sang qui ne respirent que le carnage. Elles trouveroient dans les chats marins, des rivaux dignes d'exercer leur rage, & capables de l'assouvir par leur résistance. Des animaux si redoutables, qu'il est difficile de les éviter, surtout dans la plaine; si difficiles à tuer, qu'ils survivent à deux cens coups d'un gros bâton, assenés sur la tête; si portés à combattre, qu'un seul ne fuit pas devant plusieurs hommes; si acharnés par les blessures, qu'au premier coup de harpon, ils saisissent un canot rempli de pêcheurs, & le tirent avec rapidité, jusqu'à ce qu'ils l'ayent renversé & noyé les hommes; de tels animaux délivreroient la société de tous les brigands qui se plaisent à la troubler de leurs querelles.

HISTOIRE DU KAMTSCHAIKA.

Des Castors marins.

Le castor marin, qui ne ressemble à celui de terre que par le poil & la qualité du duvet, a la grosseur du chat marin, la figure du veau, la tête de l'ours. Ses dents sont petites, sa queue courte, platte, & terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins, qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singuliere pour leurs petits, les tenant embrassés entre leurs pattes de devant, pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes en état de nager. Malgré la foiblesse, & la timidité qui les font fuir devant les chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits, qu'à la derniere extrémité, prêtes à revenir à leur secours, dès qu'elles les entendent crier. Aussi le Chasseur tâche-t-il d'attrapper un jeune castor, quand il veut en avoir la mere.

On prend cette espéce de plusieurs façons; soit à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit, & durant les tempêtes; soit à la chasse, avec des canots & des harpons. On les poursuit encore au printems avec des patins, sur les glaces que les vents d'Est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés, dit-on, par le bruit que les vents font en hyver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamtschada-

les, où ils tombent par l'ouverture d'en-haut.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Des Manatées, ou vaches marines.

La *Manatée* est un sujet de dispute entre les Naturalistes. Les uns disent que c'est un poisson, parce qu'elle en a la queue & les nageoires, sans poil, & sans pieds; les autres, que c'est un amphibie marin, parce que ses nageoires de devant sont de véritables pieds, & qu'elle a des mamelles que n'ont jamais les poissons; d'autres concluent de cette contradiction, que la manatée est une espéce mitoyenne entre le poisson & le quadrupéde marin. M. Kracheninnikow veut, d'après M. Steller, qu'elle soit de cette derniere classe, parce qu'elle a une espéce de cou avec des vertébres qui lui servent à tourner sa tête mobile; avantage que le poisson n'a point.

La plûpart des Navigateurs ont appellé cet animal vache marine, dit M. Steller, sans doute, à cause de son muffle qui est la premiere, & peut-être la seule partie, qu'on en ait vue d'abord. Car il n'a que ce rapport avec la vache, ressemblant du reste au chien de mer, mais plus grand. Les femelles ont deux mamelles sur le devant. C'est peut-être pour cela que Colomb a crû

voir, dans la vache marine, la syréne des Anciens. Comme elles tiennent leurs petits serrés contre la mamelle, avec des nageoires qui leur servent de mains, les Espagnols les ont appellées *Manati*. Leur cri qui est une espéce de gémissement, les a fait nommer *Lamentin*, par les François. On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. De-là vient sans doute la différence qu'on remarque avec surprise, dans la plûpart des descriptions qu'on en a faites. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse & dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, on veut que la vache marine ait deux os blancs & plats, enchassés dans les deux mâchoires. Ses yeux petits, en comparaison de sa tête, comme sa tête l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau & les oreilles, qui sont des trous presqu'invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'elle a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponner aux rochers, si fortement, que sa peau s'enléve par lambeaux, avant que le Pêcheur lui fasse

lâcher prise. Ce qu'il y a de plus singulier dans la description que M. Kracheninnikow donne de cet animal, c'est qu'il pese, dit-il, deux cens poudes, sur une longueur d'environ quatre sagenes; c'est-à-dire, que sa longueur est de vingt-six ou vingt-sept pieds, & son poids de sept à huit mille livres. Cependant M. Crantz, dans la description d'une vache marine *(a)*, ne lui donne que quatre cens livres de poids, sur dix huit pieds de long. Sans doute que ces deux Auteurs ne parlent pas du même animal.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Ces animaux vont par bandes, & si près du rivage dans la haute marée qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Comment un animal si gros peut-il approcher si fort de la terre, où il ne marche point? Ce n'est pas le seul endroit qui embarrasse dans cette histoire. Quand on les tourmente (les manatées) ou qu'on les frappe, elles fuyent, gagnent la mer, & reviennent bientôt. Ces animaux, dit M. Kracheninnikow, » ne prennent » pas le moindre soin de leur conser- » vation; de sorte qu'on peut s'appro-

(a) Voyez ci dessus l'Histoire du Groënland, Liv. II. Chap. III.

» cher au milieu d'eux, avec des canots, marcher sur le sable, choisir » & tuer celui qu'on veut. «

Chaque bande est composée de quatre manatées, le mâle, la femelle, & deux petits de grandeur & d'âge différens. En général, ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux, pour les mettre à couvert. Le mâle aime si fort sa femelle, qu'après avoir tenté vainement de la défendre & de la délivrer, quand les Pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élance subitement vers elle, aussi vîte qu'une fléche, & reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jetté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente Pêcheurs sur le rivage, qui tirent le monstre avec le cable attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle est blessée, elle s'agite extraordinairement; aussi-tôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec

leur dos, ou se mettre sur la corde pour la rompre, ou tenter de faire sortir le harpon à coups de queue.

La chair des manatées ressemble à celle du bœuf, quand elles sont vieilles, & du veau lorsqu'elles sont jeunes ; l'une est dure, & l'autre aisée à cuire. Celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place, cuite que crue. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

CHAPITRE VIII.

Des Poissons.

L'HISTOIRE des Voyages est le fondement, & le magasin de l'Histoire Universelle. Tous les Ecrivains, tous les Sçavans doivent y puiser, chacun les connoissances & les matieres qui sont de son ressort. Mais comme ils ne cherchent dans chaque pays, que les particularités qui le distinguent de tous les autres ; on doit s'attacher à ne rassembler dans ce dépôt, que les choses les plus singulieres ; ou du moins, en se contentant

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

d'indiquer les chofes communes à plufieurs pays, ou les reffemblances, il ne faut s'arrêter que fur les différences. C'eft-là le véritable fond de l'Hiftoire, foit Naturelle, foit Civile. La defcription détaillée des chofes communes, appartient aux pays où elles abondent le plus; il en eft de même en général de toutes les productions, foit ordinaires, foit rares, qu'il faut toujours étaler & développer dans le féjour que la Nature femble leur avoir plus fpécialement affigné. Mais comme les mêmes êtres varient felon les climats; ce font ces variétés qu'il faut recueillir, en parcourant plufieurs fois l'échelle des efpéces qui fe retrouvent la plûpart dans toute l'étendue du globe. C'eft dans cet efprit qu'on va fuivre l'hiftoire des poiffons que fourniffent les mers & les eaux du Kamtfchatka. On ne parlera donc ici que des efpéces les plus abondantes de ces côtes, ou les plus néceffaires aux habitans.

Des Baleines.

Par-tout où l'on trouve la baleine, on ne peut la paffer fous filence. Ce poiffon occupe trop d'efpace dans l'étendue, pour ne pas avoir une place confidérable dans l'hiftoire des merveilleufes productions de la Nature.

L'Océan oriental, & la mer de Pengina, voient souvent de ces monstres qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau, par les jets prodigieux qu'ils en élancent, à la surface d'une mer calme. On dit même que les baleines approchent si près du rivage, quand elles viennent s'y frotter, pour se dégager des coquillages vivans dont elles sont couvertes comme un rocher, que du bord on pourroit les atteindre à coups de fusil. Ce fait suppose que la mer est très-profonde sur les côtes où ce poisson est si familier : car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis sept jusqu'à quinze sagénes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivieres, au nombre de deux ou trois ; mais les plus grosses s'éloignent des côtes de la mer. Il est rare qu'on en prenne au Kamtschatka ; mais très-ordinaire d'en voir de mortes, que le flux a jettées sur le rivage, où elles sont bientôt dépecées. C'est surtout à la pointe de Lopatka, que les tempêtes, & les courans en aménent le plus, & plutôt dans l'automne qu'au printems.

Les Kamtschadales ont trois manieres de prendre des baleines. Au

Midi, l'on se contente d'aller avec des canots leur tirer des flèches empoisonnées, dont elles ne sentent la blessure qu'au venin qui les fait enfler promptement, & mourir avec des douleurs & des mugissemens effroyables. Au Nord, vers le 60eme. dégré, les Olioutores qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets, faits de courroies de cheval marin, qui sont larges comme la main. On les tend à l'embouchure des bayes. Arrêtés par un bout avec de grosses pierres ; ces filets flottent au gré de la mer, & les baleines qui poursuivent les poissons, vont s'y jetter & s'y entortiller, de façon à ne pouvoir s'en débarrasser. Les Olioutores s'en approchent alors sur leurs canots, & les enveloppent de nouvelles courroies avec lesquelles on les tire à terre pour les dépecer.

Les Tchouktchi qui sont à cinq dégrés plus au Nord, font la pêche de la baleine, comme les Européens & les Groënlandois qui sont placés à la même hauteur du Pôle, c'est-à-dire, qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche est si abondante qu'ils négligent les baleines mortes, que la mer leur donne gratuitement. Ils se contentent

d'en tirer la graisse qu'ils brûlent avec de la mousse, faute de bois : mais ils ne la mangent point, comme les Kamtschadales du Midi. Aussi ne sont-ils pas sujets à être empoisonnés. Cet accident est très-commun aux peuples, que la paresse ou la faim portent à se gorger de ces présens funestes que la mort leur envoie. Je fus témoin, dit M. Kracheninnikow, au mois d'Avril 1739, de l'horrible ravage que leur causa cette nourriture. Aux bords de la riviere Berezowa, est une petite habitation appellée *Alaoun*. C'est au 53e dégré de latitude, sur la côte Orientale. Je remarquai que tous ceux que je voyois, étoient pâles & défaits. « Comme je leur en » demandai la raison, le chef de l'ha» bitation me dit, qu'avant mon arri» vée, un d'entr'eux étoit mort pour » avoir mangé de la graisse d'une balei» ne empoisonnée, & que comme ils » en avoient tous mangé, ils crai» gnoient de subir le même sort. Au » bout d'environ une demie heure, un » Kamtschadale très fort & très ro» buste, & un autre plus petit commen» cerent tout-à-coup à se plaindre, en » disant qu'ils avoient la gorge tout » en feu. Les vieilles femmes qui sont

» leurs médecins, les attacherent avec » des courroies ; vraisemblablement » pour les empêcher d'aller dans l'autre » monde. La femme d'un des malades » venant par derriere, lui prononça » tout bas quelques paroles sur la tête, » pour l'empêcher de mourir. Cependant tout fut inutile, ils moururent » tous deux le lendemain; & les autres, » à ce que j'appris ensuite, furent » bien long tems à se rétablir ».

Si la graisse de baleine est quelquefois funeste aux Kamtschadales, ce poisson leur est d'ailleurs utile à beaucoup de choses : ils emploient sa peau à des semelles & des courroies, ses barbes ou fanons à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poissons ; sa mâchoire inférieure à des glissoires pour les traîneaux, à des manches de couteaux. Ses intestins leur servent de barils, ses vertêbres de mortiers, ses nerfs & ses veines de cordes pour les piéges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine, il ne faut pas omettre une erreur que M. Kracheninnikow releve dans M. Steller. Ce Physicien, d'après le témoignage de gens qui disoient avoir vu des inscriptions latines

ſur des harpons de fer, qu'on avoit trouvés dans des baleines mortes, jettées ſur les côtes de Kamtſchatka, conclut que ces baleines venoient du Japon. Mais, comment ſe perſuader, dit M. Kracheninnikow, que dans une diſtance ſi longue, & dans une mer parſemée d'un ſi grand nombre d'Iſles, ces baleines n'aient été arrêtées nulle part ſur les côtes? Comment les Kamtſchadales & les peuples barbares qui fréquentent le Kamtſchatka, ont-ils pu diſcerner ces lettres latines, eux qui ne ſçavent lire aucune ſorte de caractere, dans quelque langue que ce ſoit? Car avant notre arrivée, pourſuit l'Obſervateur Ruſſe, il n'y avoit point encore eu de Coſaque, qui ſçût ce que c'étoit que des lettres latines. M. Kracheninnikow pourroit ajouter que tous les peuples qui font la pêche de la baleine, ignorent également le latin; à moins que quelque Allemand n'ait eu la fantaiſie de faire graver des inſcriptions latines, ſur des harpons de baleines. Mais alors il faut que les baleines, atteintes de ces harpons, voyagent du Spitzberg au Kamtſchatka, par toute l'étendue de la mer Glaciale. Au reſte il ſeroit peut-être auſſi curieux, & plus im-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

portant, d'attacher ces sortes de monumens au corps des baleines, que de passer des anneaux au cou des faucons, avec la date de l'année où on les a pris, & le nom du chasseur qui les a remis en liberté. Cet usage offriroit un moyen de connoître en partie, & l'âge des baleines, & les courses qu'elles font.

Du *Kasatca*, ou poisson à épée.

A côté de la baleine, on peut mettre son ennemi l'Espadon. Mais celui-ci n'est pas tel dans cette histoire du Kamtschatka, qu'on le décrit ailleurs. Les plus gros, dit M. Steller, ont quatre sagènes de longueur. Leur gueule est garnie de grandes dents pointues. C'est avec ces armes que l'Espadon attaque la baleine; & non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. « Il est faux que cet animal en » plongeant sous la baleine, comme » plusieurs personnes le prétendent, » lui ouvre le ventre avec une na» geoire pointue. Car quoiqu'il ait » une espéce de nageoire fort aiguë, » de la longueur d'environ deux ar» chines, & que lorsqu'il est dans » l'eau, elle paroisse comme une cor» ne, ou comme un os; cependant » elle est molle & n'est composée que » de graisse, & l'on n'y trouve pas un

» seul os ». C'est aux Ychthyologistes à voir si ce poisson, décrit par M. Steller, est le même que l'Espadon; si l'on connoît bien celui-ci, quand les uns lui donnent une scie, les autres une épée, & les autres un peigne pour arme; si cette arme est un os, une corne, un nerf, ou bien un cartilage flexible, qui se durcit & s'aiguise jusqu'à devenir tranchant ou perçant, quand la rage lui donne cette tension violente & momentanée, que l'amour communique à certaines parties molles dans tous les animaux. Ou les Naturalistes ne sont pas encore bien instruits sur la forme des poissons; où les voyageurs, même physiciens, ne sont pas Naturalistes.

Quoi qu'il en soit de la figure du poisson à épée, que les Kamtschadales appellent *Kasatka*, une antipathie naturelle lui fait poursuivre la baleine; car celle-ci le craint & le fuit malgré la supériorité de sa masse & de ses forces, qui semble lui donner l'empire sur les habitans de la mer. Son ennemi la fait échouer sur la côte, ou la relance en haute mer, jusqu'à ce qu'il se trouve renforcé par une troupe de son espéce. Alors ils fondent tous ensemble sur le monstre,

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

qui pousse le bruit de ses mugissemens, à plusieurs milles, & ils le tuent sans le dévorer, ni l'entamer. Les habitans du Kamtschatka profitent de cette chasse, & conservent une sorte de vénération pour l'espadon ; mais ce culte est moins inspiré par la reconnoissance que par la crainte. Quand ils voient un de ces animaux, ils le conjurent avec une espéce d'offrande, de ne point leur faire de mal. C'est qu'il submerge fort bien un canot.

Du Tchechkak, ou Loup marin.

Le *Tchechkak*, que les Russes nomment *Loup*, est un reméde infaillible contre la constipation. Sa graisse ne se digere point, & sort sans qu'on s'en apperçoive. Aussi les Kamtschadales qui n'en mangent guères, ne s'en servent que pour attraper les gens, dont ils veulent se venger, ou se moquer.

Le Motkoya, ou Akoul.

Le *Motkoïa*, qui s'appelle *Akoul* à Archangel, est mis par quelques Naturalistes, au rang des baleines. C'est sans doute à cause de sa grosseur : car il y a des mers, où il pése quelquefois jusqu'à mille poudes. Du reste cet animal ressemble à l'esturgeon, par la peau, la tête & la queue : mais il en différe par ses dents qui sont taillées en scie & fort

ıchantes. Elles se vendent, sous le n de langues de serpens. Les Kamsdales ont tant de frayeur de ce ınstre, que lors même qu'il est coupé petits tronçons, ils disent qu'il nue continuellement, & que sa tête ule les yeux de toutes parts, pour ercher son corps.

Des Barbues.

La *Barbue* qui tire vraisemblableent son nom des petits piquans, dont le a la peau toute parsemée, est, dit 1. Steller, de quatre espéces. L'une les yeux placés à gauche, & les aures les ont à droite. Mais la partie lu corps où les yeux ne peuvent veiller, est défendue par ces piquans dont elle est hérissée.

Le *Terpouk*, ou la *Lime*.

Le *Terpouk*, ou *la Lime*, prend ce nom de ses écailles inégales, qui sont terminées par de petites dents très aiguës. Dans la description de M. Steller, il ressemble à la perche. Son dos est noirâtre, ses côtés tirent sur le rouge, avec des taches d'argent, rondes, ovales, quarrées.

Poissons de mer qui remontent les rivieres.

Parmi les poissons qu'on appelle de mer, il en est un qui appartient aux rivieres, parce qu'il y naît, qu'il y meurt & s'y laisse prendre; quoiqu'il vive constamment dans l'eau salée: c'est le saumon. Il y en a dans le

Kamtſchatka, dit M. de Krachenninikow, d'autant d'eſpéces, que les Naturaliſtes en ont obſervé dans tout l'Univers. Ils y abondent ſi fort en été, que s'il faut l'en croire, ils font déborder les rivieres, en les remontant avec le flux ; & quand elles rentrent dans leur lit, la quantité de ſaumons qui reſtent morts ſur le ſable, empeſteroit l'air de la puanteur qu'ils exhalent, ſans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de harpon dans l'eau, ſans frapper ſur un poiſſon ; la plûpart des filets rompent ſous le faix, quand on veut les tirer ; auſſi ne fait-on que les tendre.

Saumons.

Cependant il n'y a guères de poiſſons au Kamtſchatka, qui vivent plus de ſix mois dans les rivieres ; ſoit parce qu'ils n'y trouvent pas aſſez de nourriture ; ſoit que la difficulté de ſes remonter, ou de s'y arrêter faute de profondeur & d'aſile, les faſſe rentrer dans la mer. Cependant c'eſt dans les rivieres où ils ſont nés, qu'ils ont coutume de frayer. La femelle, dit M. Steller, ſe creuſe une foſſe dans le ſable, & ſe tient ſur ce trou, juſqu'à ce que le mâle vienne, en la preſſant, faire éjaculer de ſon ſein,

les œufs qu'elle y contient, & les arroser du germe fécond, qu'il exprime de sa laite. Ces œufs restent ainsi cachés & couverts dans les creux de sable, jusqu'au moment d'éclore. Le mois d'Août est la saison du frai. Comme les vieux poissons n'ont pas le tems d'attendre leurs petits, ils ménent toujours, dit-on, un saumon d'un an, qui n'ayant que la grosseur d'un hareng, garde & couve, pour ainsi dire, le frai, jusqu'au mois de Novembre où les petits, nouvellement éclos, gagnent la mer à sa suite. C'est un fait dont M. Kracheninnikow paroît si peu douter, qu'il suppose le même instinct, & la même pratique, à nos saumons d'Europe. Mais il croit que la différence d'âge entre les saumons naissans, & celui d'un an, qui les garde & les méne, a fait que les Naturalistes ont divisé par erreur, une seule espéce en deux, quoiqu'ils prétendent d'ailleurs que tous les poissons rouges ne peuvent être distingués en espéces, par des indices constans.

Pour remédier à ces erreurs, le Physicien Russe distingue les différentes espéces de poissons rouges, par les tems où ils remontent dans les rivieres. Car ils sont si fidéles à

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

garder l'ordre & la saison de leur marche, que les Kamtschadales ont donné les noms de ces différentes espéces de poissons, aux mois dans lesquels ils les prennent. Tous les Peuples Chasseurs, Pècheurs, Pasteurs, ou Laboureurs, ont dû commencer à distinguer les tems de l'année, par les espéces d'animaux, ou de productions que la Nature leur offroit successivement sur la terre, ou dans la mer.

Premiere classe de poissons de mer, & d'eau-douce. Le Tchaowitcha.

Ainsi le mois de Mai s'appelle, chez les Kamtschadales, *Tchaowitcha*, parce que c'est le tems où le poisson de ce nom remonte le premier, de la mer dans les rivieres. Comme c'est le plus gros des poissons rouges, on ne le trouve guère que dans les endroits profonds de la baye d'Awatscha, & de la Kamtschatka sur la côte orientale ; de la *Bolschaia Reka*, sur la mer de Pengina. Cette espéce de saumon, long d'environ trois pieds & demi, sur dix pouces de largeur, pese quelquefois près de quatre-vingt dix livres. C'est une grande fête, que la pêche de ce poisson, précurseur de tous les autres. Le premier que l'on prend, est pour celui qui jette le filet. Cette supersti-

tion des Kamtſchadales, déplaît fort aux Ruſſes, dit M. Kracheninnikow. Mais les menaces que ceux-ci peuvent faire, en impoſent moins aux ſauvages que la crainte qu'ils auroient de commettre un grand crime, s'ils cédoient à leurs maîtres, les prémices de leur pêche, à quelque prix que ce fût.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Le *Niarka* qui eſt proprement le *Poiſſon rouge*, vient au commencement de Juin dans toutes les rivieres du Kamtſchatka. Quelques-uns remontent juſqu'aux ſources, où l'on en prend avant que la pêche en ait commencé dans les embouchures. Cependant le *Niarka* ne ſéjourne pas long-tems dans le lit des rivieres, préférant les eaux des lacs parce qu'elles ſont, dit M. Steller, épaiſſes & fangeuſes. Ce poiſſon péſe rarement au-delà de quinze livres.

Le Niarka.

Le *Keta* ou *Kaïbo*, plus beau que le *Niarka*, ſe montre dès les premiers jours de Juillet, dans toutes les rivieres. En automne, on le pêche près des ſources, dans des creux profonds où les eaux ſont tranquilles. Ses dents ſont, dit-on, comme celles des chiens; ſa langue a trois pointes; ſa chair eſt blanche, & ſa peau ſans aucune tache.

Le *Keta*, ou *Caïbo*.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Le Belaïa.

Le *Belaïa Riba*, qu'on appelle poisson blanc, soit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, soit parce que c'est le meilleur de tous les poissons à chair blanche, ressemble au *Keta* pour la grosseur & la figure; mais il en différe par des taches noires oblongues, dont il a le dos parsemé. Quand les vieux poissons de cette espéce ont déposé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où la vase est épaisse, où l'eau ne géle jamais. Aussi peut-on en prendre même en hyver; c'est la ressource des Peuples méridionaux du Kamtschatka. Mais en Février, il n'est pas aussi gras qu'en automne.

Poissons blancs, qui deviennent rouges.

La plûpart de ces poissons s'appellent tantôt blancs, tantôt rouges, parce qu'ils sont argentés au sortir de la mer, & deviennent rouges dans les rivieres; ce changement est cause qu'on a pris souvent les mêmes, pour des espéces différentes. Quel que soit l'instinct, ou le besoin qui les attire dans les rivieres, cet attrait est plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter, malgré la plus grande rapidité. Quand un poisson est las de lutter contre cet obstacle, il s'enfonce dans un endroit plus calme

me de la riviere, pour reprendre des forces. N'en a-t il point assez en lui-même, il s'attache à la queue d'un autre poisson, plus vigoureux, qui l'entraîne à sa suite dans les passages rapides & périlleux. Aussi voit-on la plûpart de ces poissons que l'on pêche, avoir la queue entamée, ou mordue. Il y en a qui vont mourir dans le sable, ou sur le rivage, plutôt que de retourner à la mer, du moins avant la saison.

M. Steller dit que lorsqu'ils sont forcés d'y revenir, quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure des rivieres où ils sont nés, quelquefois ils en sont écartés par les tempêtes, & jettés sur le cours d'un fleuve étranger. C'est pourquoi l'on voit dans certaines années, une riviere abonder en ces sortes de poissons, tandis qu'une autre en manque tout-à-fait. Quelquefois on est dix ans, avant de revoir dans une riviere les poissons qui en ont perdu l'embouchure. Cet accident n'arrive que lorsque les jeunes poissons, qui gagnent la mer en automne, y sont accueillis par la tempête. S'ils y entrent dans un tems calme, comme c'est l'ordinaire, ils n'ont qu'à s'enfoncer dans un endroit

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

profond, ils y sont à l'abri de l'orage; l'agitation des tempêtes ne se faisant jamais sentir plus bas qu'à soixante sagénes de profondeur. Ainsi l'aigle & le saumon peuvent défier les vents ; l'un est au dessus, l'autre est au-dessous de leurs ravages : ainsi les Rois & les Bergers bravent impunément les revers de la fortune ; rarement va-t-elle si haut ou si bas.

Seconde classe de poissons qui fréquentent les rivieres.

M. Kracheninnikow fait une classe à part, des espéces de poissons qui fréquentent indifféremment toutes les rivieres, & dans tous les tems.

Le *Goltsi*.

La premiere de ces espéces est le *Goltsi*, qui grossit jusqu'à peser vingt livres. Il entre dans la Kamtschatka, & par les petites rivieres qu'elle reçoit, gagne les lacs d'où sortent ces rivieres. C'est-là qu'il séjourne & s'engraisse à loisir, durant cinq ou six ans, qui font le terme de sa vie. La premiere année ces poissons croissent en longueur ; la seconde plus en largeur ; la troisiéme en grosseur par la tête ; & les trois dernieres années, deux fois plus en épaisseur qu'en longueur. C'est à peu près ainsi que doivent croître les truites, dont le *Goltsi* fait une espéce.

Le *Mouikiz*.

Une seconde espéce est le *Mouikiz*,

distingué des autres sortes de truites par une raie rouge assez large, qu'il a de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivieres en troupe. Il aime la baye du *Brownitsa*, espéce de vaciet, dont l'arbuste croît sur le bord des eaux. Quand il en voit, il s'élance de l'eau pour en attraper la feuille & le fruit. C'est un très-bon poisson ; mais il est rare. Comme on ne sçait quand il entre dans l'eau douce, ou retourne dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivieres sous la glace.

Le *Korioukhi*, ou Eperlan.

Les Kamtschadales ont aussi des éperlans, qu'ils appellent *Korioukhi*. Ce sont de très-petits poissons, d'un goût si désagréable, que les Pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir. De trois espéces, la plus abondante, est celle qu'ils nomment *Ouiki*. On dit que les rivages de la mer orientale, en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes, à un pied de hauteur. On les distingue, parce qu'ils nagent toujours trois ensemble, se tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, & si fortement attachés, que quiconque en veut pêcher un, en a trois à la fois.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Le *Beltchoutch*, ou Hareng.

M. Kracheninnikow termine l'histoire des poissons du Kamtschatka, par les harengs, qu'on appelle dans le pays *Beltchoutch.* Ce poisson ne se trouve guère dans la mer de Pengina : mais en revanche, il abonde dans la mer orientale, où il a une large carriere. Aussi, d'un seul coup de filet, en prend-on quatre tonneaux.

Cette pêche se fait dans le lac *Wilioutchin*, qui doit être le même que la baye d'Awatscha, quoique sa place ne soit indiquée ni sur la carte, ni dans l'ouvrage publié par M. l'Abbé Chape. Il est, dit-il, à cinquante sagenes de la mer, avec laquelle il communique par un bras. Quand les harengs y sont entrés, dans l'automne; ce bras, ou détroit, est bientôt fermé par les sables que les tempêtes y entassent. Au printemps, les eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges, rompent cette digue de sable, & rouvrent, aux harengs, le passage dans la mer. Comme ils se rendent à ce détroit vers la saison où il doit être libre, les Kamtschadales brisent la glace dans un endroit, y passent leurs filets, où sont attachés quelques harengs, pour amorcer les autres, & couvrent l'ouverture de nattes. Un

Pêcheur veille sur un trou pratiqué dans les nattes, pour voir le moment où les poissons entrent dans les filets, en voulant passer le détroit & regagner la mer. Aussitôt il appelle ses compagnons ; on ôte les nattes, & l'on tire les filets remplis de harengs. On les enfile par paquets, dans des ficelles d'écorce d'arbre, & les Kamtschadales les emportent chez eux sur des traîneaux. C'est ainsi que l'industrie, excitée par les besoins, varie chez tous les Peuples, avec la situation des lieux & des choses qui concourent à satisfaire ces besoins. Le hareng est le même sur toutes les mers ; mais la maniere de le prendre n'est pas la même sur toutes les côtes.

CHAPITRE IX.

Des Oiseaux.

L'HISTOIRE des pays sauvages, est plutôt celle des animaux que des hommes. Mais quoique par-tout où l'homme destructeur n'a point imprimé la trace meurtriere de ses pas, tous les autres habitans de la terre y dussent

trouver un sûr azile & s'y multiplier à loisir ; cependant on peut dire en général, *peu d'hommes, peu d'animaux* : tant la voracité, l'inquiétude, la guerre, la curiosité, l'amour du repos, la soif du butin, les besoins & les passions de l'espéce humaine l'agitent & la poussent dans tous les lieux, où les productions, soit animales, soit végétales, peuvent fournir des alimens à l'être qui, dévorant tout ce qui vit, se reproduit de la mort de tous les autres êtres. Si le Kamtschatka n'est donc pas aussi peuplé qu'on devroit l'attendre de la température du climat; c'est que la terre y présente peu de substance aux hommes; c'est que le sol montagneux ou marécageux, ne produit guères de verdure entre les pierres ou les eaux dont il est couvert. Dès-lors on doit imaginer que les oiseaux y sont rares. Aussi ne sont-ce la plupart que des oiseaux aquatiques; & la mer en fournit les plus nombreuses espéces.

Elles sont presque toutes sur la rive orientale du Kamtschatka, parce que les montagnes leur offrent un asile plus voisin, & l'Océan plus de nourriture.

Le plus connu de ces oiseaux; est

le plongeon de mer, désigné sous le nom de canard du Nord, *Anas arctica*. Les Kamtschadales l'appellent *Ypatka*. On le trouve sur toutes les côtes de la presqu'isle, & il n'a rien de particulier pour le Kamtschatka, que d'y être fort commun.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

L'*Ypatka*, ou canard du Nord.

Le *Mouichagatka*.

Un autre oiseau de la même espéce, qui ne se trouve point ailleurs, est le *Moüichagatka* (*a*). Il différe de l'*Ypatka*, qui a le ventre blanc, en ce qu'il est tout noir, & qu'il porte sur la tête « deux huppes d'un blanc » jaunâtre, qui lui pendent comme deux tresses de cheveux, depuis les » oreilles jusques sur le col ».

L'*Arau*, ou le *Kara*.

D'une autre espéce qu'on nomme Gagares, est *l'Arau* ou le *Kara*. Cet oiseau plus gros que le canard, a la tête, le col & le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir & pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, & trois ergots unis par une membrane noire. Ses œufs sont très-bons à manger, sa chair est mauvaise, & sa peau sert à faire des fourrures.

Les Cormorans, ou *Tchaiki*.

Il y a des Cormorans qui sont particuliers au Kamtschatka. On les ap-

(*a*) M. Steller définit ce canard, *Alca monochroa falcis tribus, cirro duplici utrinque dependente. Anas arctica cirrata.*

se contentera de dire que l'homme se sert de la vessie du *Tchaiki*, pour l'attacher à ses filets, au lieu de liége, & qu'il pêche ces sortes d'oiseaux : voici comment.

Les Kamtschadales passent un hameçon de fer ou de bois, à travers le corps d'un poisson, ensorte que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos. On jette cette amorce dans la mer. Les *Tchaiki* volent aussi-tôt se disputer la proie, & quand le plus fort des combattans a saisi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivans à cette espéce de ligne, pour en attrapper d'autres, en lui liant le bec, de peur qu'il n'avale l'amorce.

L'Oiseau de tempête.

Parmi les cormorans, ou hirondelles de mer, est l'*oiseau de tempête*, *Procellaria*. Les Navigateurs l'appellent ainsi, parce qu'il vole fort bas, rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux, quand il doit y avoir une tempête. Cette allure en est un présage infaillible.

Les Stariki.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure, M. Steller range les

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Les Gloupichi.

Stariki & les *Gloupichi*. Les premiers, de la grosseur d'un pigeon, ont le ventre blanc, & le reste du plumage d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entierement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, & une hupe blanche sur la tête. Les derniers, qui tirent leur nom de leur stupidité, sont gros comme une hirondelle de riviere. Les isles, ou les rochers, situés dans le détroit qui sépare le Kamtschatka de l'Amérique, en sont tout couverts. On dit qu'ils sont noirs comme de la terre d'ombre, qui sert à la Peinture ; mais qu'ils ont des taches blanches par tout le corps. Les Kamtschadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches pendantes. Quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous, ils se fourrent d'eux-mêmes dans la pelisse du Chasseur qui les attrappe sans peine.

Le Kaiover.

Dans cette espéce, on compte encore le *Kaïover*, ou *Kaior*, qu'on dit pourtant fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le bec & les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *Iswoschiki*,

parce qu'il siffle comme les conducteurs de chevaux.

Il y a sur la côte du Kamtschatka, des corbeaux aquatiques ; l'un entr'autres, qu'on appelle *Ouril*, est gros comme une oie. Il a le corps d'un noir blancheâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus, & rouge par-dessous.

Les Ourils.

Les Kamtschadales disent que les ourils n'ont point de langue, parce qu'ils l'ont changée avec les chévres sauvages, pour les plumes blanches qu'ils ont au cou & aux cuisses. Cependant cet oiseau crie soir & matin, & son cri ressemble, dit M. Steller, au son de ces trompettes d'enfant, qu'on vend aux foires de Nuremberg. Quand il nage, il porte le cou droit, & quand il vole, il l'allonge. Il habite la nuit par troupes, sur les bords des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau, pour être la proie des renards qui sont à l'affut. Les Kamtschadales vont lui dérober ses œufs durant le jour, au risque de se casser le cou dans des précipices, ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou même avec des lacets, enfilés à de longues perches.

d'une chemise, ou d'une pelisse blanche, s'approche doucement des oyes. Quand il en a été apperçu, il regagne, en rampant, la hutte ouverte. Les oyes l'y suivent, il sort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte; puis il en fait le tour, & rentrant par la premiere porte, il assomme toutes les oyes.

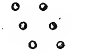
On les prend aussi dans les fossés que l'on creuse le long des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur ces trapes que l'on a cachées sous des herbes, & y tombent de façon, que leurs aîles sont prises & serrées dans ces fosses étroites.

Ces oyes ne sont pas plus sédentaires au Kamtschatka, que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de Mai, pour s'en retourner en Novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique: car il les a vues passer devant l'isle de Bering, en automne, du côté de l'Est; au printems, du côté de l'Ouest.

Les canards sont encore plus communs que les oyes, puisqu'il y en a de dix espéces, sans compter les canards doméstiques. Une de ces espéces, qu'on appelle *Sawki*, est

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

remarquable par son cri. M. Steller dit qu'il est composé de six tons qu'il a notés de la maniere suivante.



C'est de son cri, que les Kamtschadales l'appellent *Aangitche*. Le Physicien attribue ces trois modulations à trois ouvertures du larinx, qui sont couvertes d'une membrane fine & déliée.

Une espéce de canard particuliere au Kamtschatka, ce sont les canards des montagnes (*a*). C'est une raison d'en détailler ici la description. » La tête des mâles est d'un noir aussi » beau que du velours. Ils ont auprès » du bec deux taches blanches, qui » montent en ligne directe jusqu'au » dessus des yeux, & qui ne finissent » que sur le derriere de la tête, par » des rayes couleur d'argile. Ils ont » autour des oreilles une petite tache » blanche, de la grandeur d'une len- » tille. Leur bec, ainsi que celui de » tous les autres canards, est large,

(*a*) M. Steller la définit *anas picta, capite pulchrè fasciato.*

» plat, & d'une couleur bleuâtre : » leur cou, par en-bas, eſt d'un noir » mêlé de blanc. Ils ont, au-deſſus du » jabot, une eſpéce de collier blanc, » bordé de bleu, qui eſt étroit ſur » le jabot même, & qui s'élargit des » deux côtés vers le dos. Ils ont le » devant du ventre, & le haut du » dos, bleuâtres; ils ſont d'une couleur » noirâtre vers la queue. Leurs aîles » ſont rayées en travers d'une large » bande blanche, bordée de noir : les » plumes des côtés, qui ſont ſous » les aîles, ſont de couleur d'argile : » les groſſes plumes de leurs aîles, » ſont noirâtres à l'exception de ſix; » de ces ſix, quatre ſont noires & » brillantes comme du velours; les » deux dernieres ſont blanches, & » bordées de noir aux extrêmités. Les » groſſes plumes du ſecond rang, » ſont preſque noirâtres; celle du » troiſiéme, ſont d'un gris mêlé de » bleu : il y a cependant deux plumes » qui ont des taches blanches aux » extrêmités. Leur queue eſt noire & » pointue; leurs pieds ſont d'une cou- » leur pâle. Cet oiſeau peſe environ » deux livres. La femelle de cette eſ- » péce n'eſt pas ſi belle : ſes plumes » ſont noirâtres, & chacune d'elles

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

» vers la pointe, eſt d'une couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc : » elle a la tête noire & tiquetée de » taches blanches ſur les tempes : » elle ne peſe pas tout-à-fait une livre & demie. «

Ces femelles ſont fort ſtupides, continue M. de Kracheninnikow; car au lieu de s'envoler, quand elles voient un homme, elles ne font que plonger dans l'eau, qui, ſans doute, eſt leur principal élément. Mais les eaux ſont ſi baſſes & ſi claires, qu'il eſt aiſé d'y tuer ces canards, à coups de perche.

Cependant on en prend beaucoup moins à cette ſorte de battue, qu'à la chaſſe. Ce dernier exercice, auſſi amuſant qu'utile, demande de l'adreſſe. L'automne en eſt la ſaiſon. On va dans des endroits couverts de lacs, ou de rivieres, entrecoupés de bois. On nettoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre. On lie enſemble des filets qui ſont attachés à de longues perches, & qu'on peut tendre, ou lâcher, au moyen d'une corde, dont on tient les deux bouts. Sur le ſoir, on tend ces filets à la hauteur du vol des canards. Ces oiſeaux viennent s'y jetter

d'eux-mêmes en si grand nombre, avec tant de force, qu'ils les rompent souvent, & volent à travers, en passant d'un lac à l'autre, ou rasant la surface de l'eau le long d'une riviere.

Ces canards tiennent lieu de barométre & de girouette aux Kamtschadales, avec cette différence, qu'ils indiquent plutôt le tems avenir, que le tems actuel, & qu'ils tournent & volent contre le vent qu'ils annoncent. Mais ces pronostics ne sont pas infaillibles.

Des Oiseaux terrestres.

Le Kamtschatka n'a dans ses rochers que des oiseaux de proye. A la cime de ces rochers, sont les nids des aigles, qui ont six pieds de diamétre, sur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons sont blancs, comme le cigne. Ensuite, les uns deviennent gris; les autres bruns, ou couleur d'argile; les autres noirs, & les autres tachetés de noir & de blanc. Les aigles mangent le poisson, & les Kamtschadales mangent l'aigle. C'est ainsi que les substances animales, ou végétales, passent les unes dans les autres par la nutrition, qui est la filiere de la réproduction, & l'homme seul

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

se les assimile presque toutes. Mais par une circulation singuliere des germes de la vie & de la mort, quand les volatiles, les poissons, & les quadrupédes voraces, se sont nourris d'une infinité d'espéces, prises dans les différentes classes du régne animal & sensible, l'homme qui a dévoré toutes ces espéces, l'une après l'autre, est à son tour la proye de mille insectes les plus vils.

De la vermine.

Ils sont très-communs au Kamtschatka. Si les chaleurs de l'été n'y sont pas assez vives pour multiplier beaucoup ces générations; en revanche, les eaux dont le pays est coupé, font que les vers y fourmillent. La terre en est couverte, le poisson qu'on fait sécher, en est dévoré jusqu'à la peau qui reste seule. Les moucherons & les cousins rendent ce pays insupportable, dans la seule saison où il seroit habitable. Heureusement, comme les Kamtschadales sont alors occupés à la pêche, où la fraîcheur & la continuité des vents écartent ces essaims fâcheux, que le soleil fait éclore, on n'en souffre pas extrêmement. L'humidité de l'air fait aussi qu'on voit peu de papillons, si ce n'est vers la source de la Kamts-

chatka, où la féchereffe du fol, & le voifinage des bois, les rendent communs. Mais ce qu'il y a de fingulier, c'eft qu'on en a vu des multitudes prodigieufes fur des vaiffeaux éloignés de la côte, à plus de trente verftes. Peuvent-ils voler de fi loin, fans fe repofer? Ou bien, ces infectes n'éclorroient-ils pas fur les vaiffeaux mêmes? Dans ce cas, les apporteroit-on au Kamtfchatka d'un climat étranger, comme les punaifes qu'on trouve aux environs de la Bolfchaia-Réka, & de l'Awatfcha, où fans doute elles font venues dans des coffres, & fur des habits.

Si les Kamtfchadales font délivrés de la plûpart de nos infectes, ils font encore plus tourmentés par les poux, qu'on ne l'eft en Italie, & même en Efpagne. On en trouve fur les bords de la mer, une efpéce qui s'infinue entre cuir & chair, & caufe des douleurs aiguës, qu'on ne peut faire ceffer qu'en coupant la chair vive, où elle a fait fon nid. Quant aux poux ordinaires, cet infecte domeftique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamtfchatka, que les femmes n'ont fouvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

les font tomber par tas fur leurs habits, en paffant leurs cheveux à travers les doigts qui leur fervent de peigne. Les hommes s'en déchargent avec des étrilles de bois, dont ils fe frottent le dos. Mais les hommes & les femmes mangent également leurs poux, fans doute par repréfailles. Les Cofaques font obligés de menacer les Kamtfchadales de les battre, comme des enfans, pour les déshabituer de cette malpropreté. Mais on ne fçauroit empêcher une femme de ce pays, de manger des araignées quand elle en trouve, foit avant de s'expofer à la groffeffe, foit durant cet état, ou au terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet infecte, pour la fécondité, fait qu'un mari trouve fa femme mieux difpofée à fes approches, quand elle a fatisfait ce goût bizarre, pour les araignées. Partout on voit la baffeffe de l'homme. Mais où eft ta grandeur; être vil dans tes opinions, odieux dans tes paffions ?



LIVRE SECOND.

Des habitans du Kamtschatka.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine, & de la Figure des Kamtschadales.

LE Kamtschatka, communiquant au Nord avec le continent, par la terre même, & au Midi avec les isles Kouriles, par la mer; ses habitans doivent participer du caractere, de la figure & du langage des Peuples qui les environnent. Aussi sont-ils comme divisés en trois Nations, & trois langues; la Koriaque au Nord, la Kourile au Midi, la Kamtschadale entre deux. Celle-ci, qui est la principale Nation, & ne parle que la même langue, habite depuis la source de la Kamtschatka, jusqu'à son embouchure, & le long de la mer orientale. Mais les limites qu'on assigne à ces trois Nations, &

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

à leurs Langues, sont trop confuses dans l'ouvrage Russe, dont M. Chappe a publié la traduction, pour qu'on s'arrête à cette division des Peuples & des Langues. Elle est aussi obscure que celle qui se fit à la Tour de Babel.

Origine des Kamtschadales.

Les Kamtschadales s'appellent, eux-mêmes, *Itelmen*; c'est-à-dire, habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, disent-ils. D'où viennent-ils? de la Mungalie, répond M. Steller. Quelles sont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

Conjectures de M. Steller à ce sujet.

La Langue des Kamtschadales a beaucoup de mots terminés comme celle des Mungales Chinois, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *ksin*, *ksung*. Ces deux Langues se ressemblent dans les déclinaisons & les mots dérivés. Les variations & les aberrations qui se trouvent entr'elles, viennent du tems & du climat.

Une autre preuve de descendance, est la conformité de figure. Les Kamtschadales sont petits & basanés, comme les Mungales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large & plat, le nez écrasé, comme les Kalmoucks. Leurs traits

irréguliers, des yeux enfoncés, les jambes grêles, & le ventre pendant; enfin des rapports dans le caractère des deux Nations, achévent de prouver à M. Steller, qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine; & la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamtschadales n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer, dont les Mungales se servent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine; ils ne connoissent que depuis peu de tems les Japonois, & même les Kouriles. Ils étoient très-nombreux, quand les Russes arrivérent chez eux, quoique les inondations, le ouragans, les bêtes féroces, le suicide & les guerres intestines, fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connoissance de la propriété des herbes, qui suppose une longue expérience. Mais, surtout, les instruments & les ustensiles, dont ils se servent, sont différens de ceux des autres Nations. De tous ces faits, M. Steller conclud que les Kamtschadales sont de la plus haute

antiquité, & qu'ils ont été poussés dans leur presqu'isle, par les Conquérans de l'Orient; comme les Lapons, & les Samoiédes ont été chassés au Nord, par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures : que les Kamtschadales soient venus des bords de la Léna, d'où ils auront été chassés par les Tungouses; ou qu'ils soient issus de la Mungalie, au-delà du fleuve Amour; l'incertitude même de leur origine, en prouve l'ancienneté, & les révolutions éternelles des Peuples qui les entourent au continent, font présumer qu'ils sont arrivés au Kamtschatka par terre, & non par mer; car c'est le continent qui a peuplé les isles, & non les isles qui ont peuplé le continent.

Les Kamtschadales ressemblent, par bien des traits, à quelques Nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long & moins creux; les joues plus saillantes; la bouche grande, & les lévres épaisses; les épaules larges, sur-tout ceux qui vivent, sur les bords de la mer, des monstres qu'elle produit. Il ne seroit pas même surprenant que ces hommes sauvages eussent quelques rapports éloignés, de figure, avec les animaux dont

dont ils font la chasse, la pêche & leur nourriture; si l'imagination, le climat, les habitudes, les sensations & sur-tout les alimens de la mere, influent dans la formation du fœtus. Mais si les Kamtschadales ne ressemblent en rien aux animaux dont ils se nourrissent, du moins ils sentent le poisson, & ils exhalent une odeur forte, de canard de mer; aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être par un rafinement, pour ne pas dire un besoin, de propreté. Avant d'entrer dans le tableau de leurs mœurs, il faut connoître leurs occupations; elles se rapportent toutes à leurs premiers besoins, la nourriture, le vêtement & le logement.

CHAPITRE II.

De la Nourriture, de l'Habillement & des Habitations des Kamtschadales.

Alimens. *Tolkola*, ou *Zaal.*

CE Peuple vit de racines, de poissons & d'amphibies. Mais il fait plusieurs sortes de mêlanges de ces

trois ſubſtances. Leur principal aliment eſt le *Ioukola*, ou *le Zaal*; c'eſt là leur pain. Ils prennent toutes ſortes de poiſſons ſaumonés. Ils les découpent en ſix parties. On en fait pourrir la tête dans des foſſes, pour la manger en poiſſon ſalé. Le dos & le ventre ſéchent à la fumée; la queue & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, & les arêtes pour les chiens. On deſſéche cette eſpéce de pâte, & l'on en mange tous les jours.

Le *Caviar*.

Le ſecond mets eſt le *Caviar*, qui ſe fait avec des œufs de poiſſon. Il y a trois façons de le préparer. On fait ſécher les œufs à l'air, ſuſpendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce ſac & étendus ſur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe, ou des rouleaux de feuilles, & on les ſéche au feu. Enfin on les met ſur une couche de gazon, au fond d'une foſſe, & on les couvre d'herbes & de terre, pour les faire fermenter. C'eſt ce caviar, dont les Kamtſchadales ſont toujours pourvus. Avec une livre de cette ſorte de proviſion, un homme peut ſubſiſter long-tems ſans autre nourriture. Quelquefois il mêle, à ſon caviar ſec,

de l'écorce de ſaule ou de bouleau. Ces deux alimens veulent être enſemble. Le caviar ſeul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, & l'écorce eſt trop ſéche pour qu'on puiſſe l'avaler.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Un régal plus exquis encore, eſt le *Tchoupriki.* On étend ſur une claie, à ſept pieds au-deſſus du foyer, des poiſſons moyens de toute eſpéce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poiſſon s'eſt ainſi cuit lentement dans ſon jus, moitié roti, moitié fumé, on en tire aiſément la peau; on en vuide les entrailles; on le fait ſécher ſur des nattes, on le coupe en morceaux, & on garde ces proviſions dans des ſacs d'herbes entrelacées.

Le Tchoupriki.

Ce ſont là les mets ordinaires, qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtſchadales, eſt la chair des veaux ou monſtres marins. Voici comment on en fait des proviſions. On creuſe une foſſe, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par-deſſous. Quand la foſſe eſt chauffée, on en retire les cendres; on garnit le fond

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

d'un lit de bois d'aulne verd, sur lequel on étend, par couches, de la graisse & de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches, de branches d'aulne; & quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon & de terre, pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions, qui se gardent une année entiere, & valent mieux ainsi boucanées, que cuites.

La maniere dont les Kamtschadales mangent la graisse des veaux marins, est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent ras des lévres avec un couteau, & de l'avaler sans la mâcher.

Le Sélaga.

Le mets le plus recherché des Kamtschadales, est le *Selaga*. C'est un mélange de racines & de bayes, broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin, & du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oille*, qu'ils préparent d'une maniere qui est dégoutante pour tout autre qu'eux. Les femmes Kamtschadales nettoyent & blanchissent leurs mains crasseuses, dans le *Selaga*, qu'elles pêtrissent & délayent avec la *Sarana*.

Ce peuple n'a que l'eau pour boi-


FONDO
PALATINO



B. L. Prevost del. Habillemens des Kamtchadales, Herisset Sc.
1. Habit d'Hiver. 2. Habit d'Eté. 3. Habit de Cerémonie ?.

fon. Autrefois pour s'égayer, ils y faisoient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grace, en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtschadales sont fort altérés par le poisson sec, dont ils se nourrissent. Aussi ne cessent-ils point de boire de l'eau après leurs repas, & même la nuit. Ils y mettent de la neige, ou de la glace, pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Des habillemens.

L'homme sauvage est nécessairement plus féroce au Nord, qu'au Midi. Destructeur à double titre, la nature qui lui donne beaucoup de faim & peu de fruits, veut qu'il tue des animaux pour se nourrir & pour s'habiller. Ainsi le Kamtschadale engraissé, rempli, bourré de poissons, ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert & fourré de leurs peaux. C'est à ce prix, sans doute, qu'il est le Roi de la nature, dans l'étroite péninsule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes & les Cosaques, à coups de fusil & de bâton, il se faisoit un habillement bigarré de peaux de renard, de

chien de mer, & de plumes d'oiseaux amphibies, grossiérement cousues ensemble. Aujourd'hui, les Kamtschadales sont presque aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue, qui tombent plus bas : ils ont même un vêtement de dessus; c'est une espéce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien, dont on se couvre le visage dans le mauvais tems, sans compter un capuchon qui se releve par dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, & le bas de l'habit, sont garnis tout autour, d'une bordure de peaux de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos & les coûtures, de bandes de peau, ou détoffes peintes; quelquefois chamarrés de houpes de fil, ou de courroyes de toutes couleurs. La Casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en-dehors. C'est-là l'habit que les Kamtschadales appellent *Kakpitach*, & les Cosaques *Koukliancha*. C'est le même pour les femmes que pour les hommes : les deux sexes ne différent



B. L. Prevost del. Y. le Gouaz Sc.

Habillemens des Femmes du Kamtchatka

1. Habit des jours ordinaires. 2. Habit de Cerémonie.
3. Kamtchadale dans la plus grande Parure



dans leurs habits, que par les vêtemensde dessous.

Les femmes portent sous la casaque, une camisole & un caleçon, cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon, & s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *Chonba*. Les hommes ont aussi pour couvrir leurs nudités, une ceinture qu'ils appellent *Machwa*. On y attache une espéce de bourse pour le devant, & un tablier pour le derriere. C'est le déshabillé de la maison; c'étoit tout l'habit d'Eté d'autrefois. Aujourd'hui, les hommes ont pour l'Eté des caleçons, ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hyver, mais plus larges & fourrées, avec le poil en dedans sur le derriere, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes; les femmes les portent jusqu'aux genoux. La semelle en est faite de peau de veau marin, fourré en dedans de peaux à longs poils pour l'hyver, ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamtschadales, ont la semelle, de peau blanche de veau de mer, l'empeigne de cuir rouge & brodé comme leur ha-

bit, les quartiers sont de peau blanche de chien, & la jambe de la bottine est de cuir sans poil, & même teint. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé, c'est qu'il a quelque maîtresse.

Autrefois, les Kamtschadales avoient des bonnets ronds, sans pointe, faits de plumes d'oiseaux, & de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes. Les femmes portoient des perruques, on ne dit pas de quelle matiere; si c'est de poil d'animaux, ou d'une espéce de jonc velu. Mais elles étoient si attachées à cette coëffure, dit M. Steller qu'elles ne vouloient point se faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtoit la perruque pour les baptiser, ou qu'on leur coupoit les cheveux qu'elles avoient quelquefois naturellement frisés & bouclés en perruques. Aujourd'hui, ces femmes ont le luxe de celles de Russie, elles portent des chemises, même avec des manchettes.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à ne travailler plus, qu'avec des gants, mais qu'elles ne quittent jamais. Elles ne se lavoient pas même le visage; elles se le teignent avec du blanc & du rouge. Le premier est fait d'une ra-

cine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, & le second d'une plante marine, qu'elles font tremper dans l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent se laver, s'enluminer & se parer.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtschatka, depuis que les Russes y ont porté leur goût & leur politesse, qu'un Kamtschadale, dit-on, ne peut guères s'habiller, lui & sa famille, à moins de cent roubles, ou de 500 francs. Mais sans doute que cette dépense s'arrête aux riches. Car, il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, & sur-tout les vieilles femmes. Un Kamtschadale, du premier ordre, est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien de terre & de mer, de la marmotte, du belier sauvage, des pattes d'ours & de loups, beaucoup de veau marin, & de plumes d'oiseaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes, pour habiller un Kamtschadale à l'antique. Combien faut-il verser de sang humain, pour la parure d'une Dame de Cour, d'une de nos Laïs?

Des habitations.

Une des commodités de la vie des sauvages, est de changer d'air

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

& de logement avec les saisons. S'ils n'ont pas de ces Palais éternels, qui voyent naître & mourir plusieurs générations, chaque famille a du moins sa cabane d'hyver & sa cabane d'été : ou plutôt des matériaux d'un logement, ils en font deux, amovibles & portatifs. Leur logement d'hyver qu'ils appellent *Iourte*, se construit de cette maniere.

Iourtes, ou logement d'hyver.

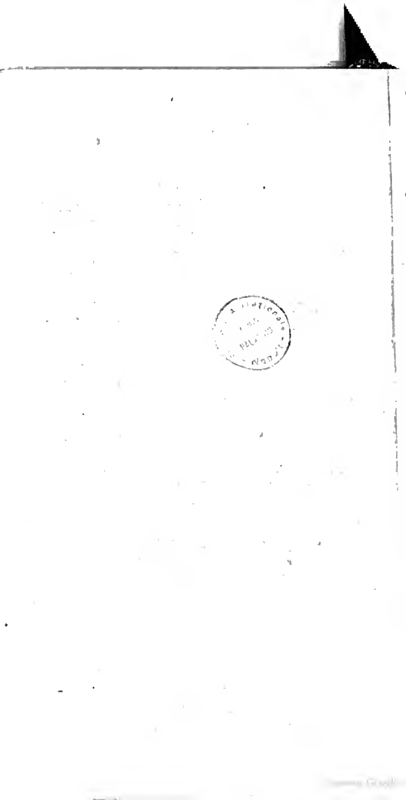
On creuse un terrein, à la profondeur de quatre pieds & demi. La largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger ; de même que la longueur. Mais on peut juger de cette derniere dimension, par le nombre & la distance des poteaux, qui sont plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux quarrés longs égaux, on enfonce quatre poteaux, séparés d'environ sept pieds, l'un de l'autre. Ces poteaux soutiennent des poutres, disposées sans doute dans la longueur de la Iourte. Les poutres portent des solives, dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelacées de perches, & toute cette charpente est revêtue de gazon & de terre ; mais de façon que l'édifice présente une



B. L. Prevost del. le Beau Sc.

Iourte

Ou Habitation souterraine des Kamtchadal pendant l'Hiver



forme ronde en dehors, quoiqu'en dedans il soit quarré (*a*). Au milieu du toît, on ménage une ouverture quarrée, qui tient lieu de porte, de fenêtre & de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, & l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air, pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer, sont les ustenciles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes & les chiens. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour, & dormir la nuit. On descend dans les Iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles sont brûlantes. On y seroit bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils, par des échelons, où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant, il y a, dit-on, une autre ouverture plus

(*a*) La description de ces Iourtes, n'est point assez claire dans le texte de l'Auteur Russe. La planche qui les représente, ne supplée pas à son obscurité. Le Peintre, ou le Graveur, n'avoit pas sans doute le modele sous les yeux, & pour se guider, en l'absence de l'objet, il n'avoit pas la plume immortelle, qui a décrit les Arts & Métiers dans l'Encyclopédie.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

commode qu'on appelle *Ioupana*; mais elle n'eſt que pour les femmes: un homme auroit honte d'y paſſer, & l'on verroit plutôt une femme entrer ou ſortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ſes enfans ſur le dos; tant il eſt glorieux d'être homme, chez les peuples qui ne ſont pas encore femmes. Quand la fumée eſt trop épaiſſe, on a des bâtons faits en tenailles, pour jetter les gros tiſons par deſſus la Iourte, à travers la cheminée. C'eſt même une joûte de force & d'adreſſe, entre les Kamtſchadales. Ces maiſons d'hyver, ſont habitées depuis l'automne juſqu'au printems.

C'eſt alors que les Kamtſchadales ſortent de leurs hutes, comme une infinité d'animaux, de leurs ſouterrains; & vont camper ſous des Balaganes, dont voici la deſcription.

Balaganes, ou maiſons d'été.

Neuf poteaux de treize pieds, plantés ſur trois rangs, à égale diſtance, comme des quilles, ſont unis par des traverſes & ſurmontés de ſoliveaux qui forment le plancher, couvert de gaſon. Au-deſſus s'éleve un toît en pointe, avec des perches liées enſemble par un bout, attachées par l'autre aux ſolives qui ſont l'enceinte

du plancher. Deux portes, ou trappes, s'ouvrent, en face l'une de l'autre. On descend dans les Iourtes, on monte dans les balaganes, & c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons, par le toît; c'est pour les garantir des bêtes, & sur-tout des ours qui viendroient y manger les provisions de poisson, comme ils font quelquefois, quand les rivieres & les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes, est appellé *Ostrog*, par les Cosaques, c'est-à-dire, habitation ou peuplade. Un Ostrog a l'air d'une Ville, dont les balaganes seroient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des riviéres, qui deviennent dès-lors le domaine des habitans. Ils s'attachent à ces rivieres, comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamtschadales disent que leur pere ou leur Dieu (c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque riviere, & qu'il les peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage, les alentours, les bords & les eaux de la riviere où ils étoient nés. Aussi ne s'éloignent-ils guères dans leurs transmigrations, de ce domaine antique & inaliénable. Mais les Peuples

voisins de la mer, bâtissent sur ses côtes, ou dans les bois qui n'en sont pas éloignés. La chasse, ou la pêche des veaux marins, étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations. La faim n'admet point de demeure fixe chez les Sauvages ; comme l'ambition ne connoit ni frontieres, ni limites chez les Peuples policés.

CHAPITRE III.

Des Meubles, des ustensiles & des Armes des Kamtschadales.

LES meubles des Kamtschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots & des traîneaux ; voilà leurs richesses qui ne courent ni de longs desirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles, sans le secours du fer ou des métaux ? C'est avec des ossemens & des cailloux. Leurs haches étoient des os de renne, ou de baleine, ou même une pierre de jaspe, taillée en coin. Leurs couteaux

Haches.

Couteaux.

ſont encore aujourd'hui, d'un criſtal de roche, pointus & taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles ſont faites d'os de zibeline; aſſez longues pour être percées pluſieurs fois, quand elles ſe rompent à la tête.

Auges.

On ne décrit point leurs uſtenſiles. Mais les plus beaux, ſont des auges de bois, qui coutoient autrefois un an de travail. Auſſi c'étoit aſſez d'une belle auge, pour diſtinguer un village entier, quand elle pouvoit ſervir à régaler pluſieurs convives. S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'un ſeul Kamtſchadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne ſçauroit trop vanter une de ces auges.

Art du feu.

Pour faire leurs outils & leurs meubles, ces Sauvages ont beſoin du feu. Quel eſt leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton ſec & rond, qu'ils paſſent dans une planche percée à pluſieurs trous, & ne ceſſent de le tourner qu'il ne ſoit enflammé. Une herbe ſéchée & broyée, leur ſert de mèche. Ils préfèrent leur art du feu, à celui d'en tirer avec des pierres à fuſil, parce qu'il leur eſt plus facile, par l'habitude.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Canots de deux especes.

Leurs canots sont de deux sortes ; les uns qu'ils appellent *Koiakhtaktim*, sont faits, à peu près, comme les bateaux des pêcheurs Russes ; mais ils ne s'en servent guères que sur la riviere de Kamtschatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, & qui s'appellent *Taktous*, ont la proue & la poupe d'égale hauteur, & les côtés bas & échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau, quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer, à la grande pêche ; on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, & on les calfate avec de la mousse, ou de l'ortie, qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés & entr'ouverts, par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits, ces jointures fléxibles & liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *Baidares*. Ceux des Kamtschadales, qui manquent de bois, font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'est avec la peau d'un de ces animaux, qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent, non-seulement à la pêche, mais au transport.

Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivieres avec de longues perches. Quand la riviere est rapide, & le canot chargé, ils sont quelquefois un quart d'heure courbés sur leur perche, pour avancer de cinq à six pieds. Mais si le canot est vuide, ils feront vingt, & même quarante verstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec, qu'il faut étaler; on joint deux canots ensemble, avec des planches en travers, qui servent de pont: mais on n'a guères cette facilité, que sur la Kamtschatka, riviere plus large & moins rapide que les autres.

M. Kracheninnikow a mieux détaillé la description des traîneaux, que celle des canots. Voici comment les Kamtschadales construisent les voitures de terre.

Traîneaux.

» Les traîneaux sont faits de deux » morceaux de bois courbés; ils choi- » sissent, pour cet effet, un morceau » de bouleau, qui ait cette forme, » ils le séparent en deux parties, & » les attachent à la distance de treize » pouces, par le moyen de quatre

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

» traverses ; ils élévent, vers le milieu de ce premier chassis, quatre » montans, qui ont dix neuf pouces » d'équarrissage, environ. Ils établissent sur ces quatre montans, le » siége, qui est un vrai chassis, de » trois pieds de long, sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légeres, & des courroies. Pour » rendre le traîneau plus solide, ils » attachent encore, sur le devant, » un bâton qui tient, par une extrêmité à la premiere traverse, & » par l'autre, au chassis qui forme » le siége (*a*) «. Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coutent que quinze roubles, tandis que le harnois en coute vingt. Aussi est-il composé de plusieurs piéces.

Harnois.

Traits.

Les traits qu'on appelle *Alaki*, sont deux courroies larges & amples, qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espéce de poitrail : chaque trait porte une petite courroie, avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du traîneau.

Timon.

Le timon (*Pobegenik*) est une lon-

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages, tome XVIII, in-4. page 514, planche 26.

gue courroie attachée par un crochet, sur le devant du traîneau; & de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, & les empêche de s'écarter.

Rênes

Une courroie plus longue, qui sert de rênes (*Ouzda*) tient par un bout au traîneau, comme le timon, & s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamtschadale conduit son attelage avec l'*Ochtal*. C'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *Onga*, s'il veut aller à gauche; *Kna*, s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'yvoire sous les semelles de cuir, dont les ais du traîneau sont revêtus : quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture, & vont à leur façon.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précéde les chiens avec des espèces de raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par deux traverses, dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais & ces traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *Brodowchiki*, prend les devants, & fraye la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas, & pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de tems à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues & demie dans un jour; tant les chemins sont difficiles & hérissés de broussailles, ou de glaces.

Un Kamtschadale ne va jamais sans raquettes & sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux, ou de se rompre bras ou jambes; parce que les chiens redoublent d'ardeur & de vîtesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer

la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau, & quelquefois renversent le Voyageur. Alors il n'a d'autre ressource, que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vîte, que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le ratrape, & se laisse emporter rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés, ou de lassitude, ou par quelque obstacle.

L'arc.

Les armes des Kamtschadales, sont l'arc, la lance, la pique & la cuirasse. Ils font leur arc, de bois de mélése, & le garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds & demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons. Quand c'est de pierre, ils appellent la flèche *Kauglatch; Pinch*, si le bout est d'un os mince; & *Aglpinch*, si cette pointe d'os est large. Ces flèches sont la plûpart empoisonnées, & l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins qu'un homme ne suce la playe qu'elles ont faite.

Flèches de trois sortes.

Les lances sont armées comme les flèches: les piques (*Oukarel*) sont armées de quatre pointes. Le man-

Piques.

che en eſt fiché dans de longues perches.

Cuiraſſes.

La cuiraſſe, ou cotte d'armes, eſt faite de nattes, ou de veau marin. On coupe le cuir en lanieres, que l'on croiſe & treſſe de façon à les rendre élaſtiques & fléxibles comme des baleines. Cette cuiraſſe couvre le côté gauche, & s'attache au côté droit. Les Kamtſchadales portent de plus, deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, & l'autre la tête par derriere. Mais ce ſont des armes défenſives, qui ſuppoſent une ſorte d'art ou d'habitude de la guerre.

CHAPITRE IV.

Mœurs des Kamtſchadales.

Les Kamtſchadales ont des mœurs groſſieres, dit M. Steller. » Leurs » inclinations ne différent point de » l'inſtinct des bêtes ; ils ſont conſiſ- » ter le ſouverain bonheur dans les » plaiſirs corporels, & ils n'ont au- » cune idée de la ſpiritualité de » l'ame.

» Les Kamtſchadales ſont extrê-
» mement groſſiers, diſent les Ruſ-
» ſes. La politeſſe & les complimens
» ne ſont point d'uſage chez eux. Ils
» n'ôtent point leurs bonnets, & ne
» ſaluent jamais perſonne. Ils ſont ſi
» ſtupides dans leurs diſcours, qu'ils
» ſemblent ne différer des brutes que
» par la parole. Ils ſont cependant
» curieux...... Ils font conſiſter leur
» bonheur dans l'oiſiveté, & dans la
» ſatisfaction de leurs appétits natu-
» rels..... Quelque dégoûtante que
» ſoit leur façon de vivre, quelque
» grande que ſoit leur ſtupidité, ils
» ſont perſuadés néanmoins qu'il
» n'eſt point de vie plus heureuſe &
» plus agréable que la leur. C'eſt ce
» qui fait qu'ils regardent avec un
» étonnement, mêlé de mépris, la
» maniere de vivre des Coſaques &
» des Ruſſes «

On voit dans ce portrait, le jugement que les Nations barbares ne manquent jamais de porter des Peuples ſauvages. Au reſte, comme les Ruſſes ne ſont entrés dans le Kamtſchatka, que pour le conquérir; il faut les écouter avec défiance & précaution, ſur le caractère, & l'hiſtoire qu'ils font de ſes habitans.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Naiſſance des enfans.

Les femmes des Kamtſchadales, médiocrement fécondes, accouchent aiſément. M. Steller dit qu'il en vit une ſortir de ſa Iourte, & revenir au bout d'un quart d'heure avec un enfant, ſans la moindre marque d'altération ſur le viſage. Elles accouchent à genoux, en préſence de tous les habitans du bourg, ou de l'oſtrog, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe; & cet état de douleur n'allarme guères la pudeur. Elles coupent le cordon umbilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, & jettent l'ariere-faix aux chiens. Tous les aſſiſtans prennent l'enfant dans leurs mains, le baiſent, le careſſent, & ſe réjouiſſent avec le pere & la mere: hélas! ſans ſçavoir pourquoi. Les peres donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts; & ces noms déſignent ordinairement quelque qualité ſinguliere, ou quelque circonſtance relative, ſoit à l'homme qui le portoit, ſoit à l'enfant qui le reçoit.

Une caiſſe de planches, ſert de berceau; on y ménage ſur le devant une eſpéce de gouttiere, pour laiſſer écouler l'urine. Les meres portent leurs enfans ſur le dos, pour voyager, ou travailler; ſans jamais les emmailloter,

ter, ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se trainent en rampant; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes. Mais c'est un grand plaisir pour la famille, quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane.

Habillement d'enfant, à la Samoyede.

On habille de bonne heure ces enfans, à la Samoiede. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon & les bas sont attachés & cousus ensemble. On y ménage un trou par derriere, pour satisfaire aux besoins pressans, avec une piéce qui, fermant cette ouverture, tombe & se releve comme celle de nos culottes de peau, faites pour monter à cheval.

Les parens aiment leurs enfans, sans en attendre le même retour. Si l'on en croit M. Steller, les enfans grondent leurs peres, les accablent d'injures, & ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle, que par de l'indifférence. La vieillesse infirme est sur-tout dans le mépris. La reconnoissance ne seroit donc pas un sentiment naturel; mais l'ouvrage de l'éducation & de la société. On est donc heureux à cet égard, de s'être

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

éloigné de l'état de nature. Mais quelle reconnoissance peuvent sentir des enfans qui n'ont reçu, pour ainsi dire de leurs parens, que le lait d'une mere? Au Kamtschatka les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent, sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parens, quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un pere & d'une merė, sur leur fille, se réduit à dire à son amant, » touche-la, si tu peux. «

Des amours & des mariages.

Ces mots sont une espéce de défi, qui suppose, ou donne de la bravoure. La fille recherchée, est défendue, comme une place forte, avec des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudroit, ou ne voudroit pas faire, de ses bras & de ses forces. Si l'amant la rencontre seule, ou peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache & déchire les habits, les toiles & les liens dont elle est enveloppée, & se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il

y a porté la main, sa conquête est à lui ; dès le soir même il vient jouir de son triomphe, & le lendemain, il emméne sa femme avec lui dans son habitation. Mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très-meurtriers ; & telle place coute sept ans de siége, sans être emportée. Les filles & les femmes, qui la défendent, tombent sur l'assaillant à grands cris, & à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, & quelquefois le jettent du haut des Balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang & de contusions, va se faire guérir par le tems, & se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses desirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire, en criant, d'un ton de voix tendre & plaintif, *Ni*, *Ni*. C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coute toujours moins à celle qui le fait, qu'à celui qui l'obtient. Car, outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter la permission de les livrer, au prix de travaux longs & pénibles. Pour toucher le cœur avant le reste, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, ser-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

vir quelque tems toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entierement perdus, ou foiblement récompensés. S'il plaît aux parens de sa maitresse, qu'il a gagnée, il demande, & on lui accorde, la permission de la toucher.

Après cet acte de violence & d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de reconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête, ou le festin de leurs nôces, chez les parens de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après M. Kracheninnikow, qui fut témoin, en 1739, d'une nôce du Kamtschatka.

Description d'une fête de nôces.

L'époux, dit-il, accompagné de sa femme & de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots, pour aller rendre visite à son beau-pere. Les femmes, assises avec la mariée, portoient des provisions de bouche, en abondance. Les hommes tout nuds, & sur-tout le marié, conduisoient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre; on fit des sortiléges & des conjurations, en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par-dessus ses habits, une camisole de peau de mouton, où

Histoire du Kamtschatka.

étoient attachés des caleçons, & quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots, & l'on aborda près de la maison du beau-pere. Un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à la Iourte, où devoit se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme, qui la précédoit, avoit mis au pied de l'échelle, une tête de poisson sec, sur laquelle on avoit prononcé des paroles magiques, à la premiere descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille qui la mit sur le foyer, à côté du bois préparé pour chauffer la Iourte.

On ôta à la mariée, les habits superflus dont on l'avoit surchargée, pour en faire présent à tous les parens, qui pouvoient en rendre aux nouveaux mariés; car ces sortes de dons, rarement sont gratuits. L'époux chauffa la Iourte, prépara les provisions, & régala tous les convives. Le lendemain, le pere de la jeune épouse donna son festin; & le troisiéme jour, les convives se séparerent: mais les nouveaux mariés resterent quelques jours

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

chez le beau-pere, pour travailler.

Telles sont les cérémonies des premieres nôces. Les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier, n'a besoin que de se faire purifier ; c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si déshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve risquoit autrefois de l'être toute sa vie : mais depuis qu'il y a des Cosaques au Kamtschatka, les veuves trouvent à se faire absoudre du crime des secondes nôces. On se purifie en ce pays-là, comme on se souille en d'autres. Les vertus des Kamtschadales, seroient des vices pour nous ; si nos mœurs distinguoient encore le vice & la vertu dans le commerce des femmes.

Polygamie.

Rien n'est plus libre au Kamtschatka, que les loix du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le pere & sa fille, entre le fils & sa mere. Un homme peut épouser plusieurs femmes, & les quitter. La séparation de lit, est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de fai-

Divorce.

re un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entr'elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort, avec tant de raison. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-peres, de trouver dans les femmes, ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous, de ne pas y trouver; les doux obstacles, que la Nature oppose à l'amour, dans une vierge intacte. Ces malheureux ne sçavent pas mettre leur bonheur, à s'en ouvrir, les premiers, le chemin.

Peu de jalousie sur la fidélité des femmes, & sur la chasteté des filles.

Cependant les femmes Kamtschadales ont aussi leur modestie, ou leur timidité. Quand elles sortent, & c'est toujours, le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer, sans en être vues. Quand elles travaillent dans leurs Iourtes, c'est derriere des rideaux; & si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille, dès qu'il entre un étranger, & continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossieres

Modestie, ou timidité des femmes.

de l'ancienne rusticité. Les Cosaques, & les Russes policent insensiblement ces femmes rudes & sauvages; sans songer que ce sexe est plus dangereux, peut-être, apprivoisé, que farouche.

Occupations.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Si l'influence du climat les décide & les tranche, celle des travaux les nuance. Tous les Peuples du Nord ont beaucoup de ressemblance entr'eux; les peuples Chasseurs & Pêcheurs, encore davantage. On retrouvera chez les Kamtschadales, ce qu'on peut avoir vu chez les Groënlandois.

Travaux des hommes.

Au printems, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivieres, pour attraper, au passage, beaucoup de poissons qui retournent à la mer: ou bien ils vont dans les golfes & les bayes, prendre une espéce de merluche, qu'on appelle *Vachnia*. Quelques-uns vont à la pêche des castors marins. En été, l'on prend encore du poisson; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards; on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hyver, on va sur ces voitures, à la chasse des zibelines &





B. L. Prevost del. Le Bas Sculp.

Maniere dont les Kamtchadales font secher le Poisson, et fondre la graisse par le moyen des pierres rougies au feu.

des renards, ou chercher du bois & des provisions, s'il en reste dans les balaganes; ou bien on s'occupe dans sa hutte à faire des filets.

Ouvrages des femmes.

Dans cette saison les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printems, elles vont cueillir des herbages de toute espéce, & sur-tout de l'ail sauvage. En été elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis & des manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche, pour vuider les poissons qu'il faut sécher. En automne, on les voit couper & rouir l'ortie; ou bien courir dans les champs, pour voler de la *Sarana* dans les trous des rats.

Ce sont les hommes qui construisent les Iourtes & les balaganes; qui font les ustensiles de ménage, & les armes pour la guerre; qui préparent & donnent à manger; qui écorchent les chiens & les animaux, dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent & cousent les vêtemens & la chaussure. Un Kamtschadale rougiroit de manier l'aiguille & l'alêne, comme font les Russes, dont il se moque. Ce sont encore les femmes, qui préparent & teignent les peaux. Elles n'ont qu'une

maniere dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux, pour les racler avec un couteau de pierre. Ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais ou fermentés, & l'on amollit les peaux à force de les tordre & de les fouler. On finit par les ratisser & les frotter, jusqu'à ce qu'elles soient nettes & souples. Quand on veut les tanner, on les expose à la fumée durant une semaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar; puis on les tord, les foule & les ratisse.

Teinture des peaux.

Pour teindre les peaux de veau marin; après en avoir ôté le poil, les femmes les cousent en forme de sac, le côté du poil, en dehors. Elles versent dans ce sac une forte décoction d'ecorce d'aulne, & le recousent par le haut. Quelques tems après, on pend le sac à un arbre; on le frappe avec des bâtons, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en-dehors; puis on le laisse sécher à l'air, & on l'amollit en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins, pour garnir leurs robes & leurs chaussures: elles employent un petit fruit rou-

ge, très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun & une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtſchadales.

Preſque toutes leurs occupations ſe rapportent aux premiers beſoins de l'homme. La nourriture, beſoin le plus preſſant & le plus continuel, qui ſe renouvelle à chaque inſtant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande preſque tous les ſoins des Peuples ſauvages. Leurs voyages mêmes, ſemblables aux courſes des animaux errans, n'ont pour but que la pêche & la chaſſe, la recherche, ou l'approviſionnement, des vivres. Ils s'expoſent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils ſont ſurpris dans un lieu déſert, par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut ſe réfugier dans les bois avec ſes chiens & ſon traîneau, juſqu'à ce que cet orage ait paſſé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens ſont obligés de manger les courroies & les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore eſt-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs ſe mettent dans des

Voyages.

Précautions contre le froid.

creux qu'ils garnissent de branches, & s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt ; de façon qu'on ne les distingueroit pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levoient de tems en tems, pour la secouer, ou s'ils ne se rouloient, comme une boule, afin de s'échauffer & de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que s'ils étoient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur respiration, qui vient à se geler, ne les engourdît, & ne les suffoquât sous une athmosphere de glaçons. Quand les vents de l'Est au Sud, soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du Nord, qui suit de près ces sortes d'ouragans.

Dangers & accidens.

Quelquefois obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivieres, dans des chemins roides & raboteux, ils y tombent & se noient ; ou s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu, & s'ils l'avoient, ils la négligeroient. Eux, & leurs chiens, s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle, &

se nourrissent, en route, de poisson sec qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de Mars & d'Avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses, & dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. » J'ai vu plusieurs de ces Sauvages, dit » M. Kracheninnikow, qui s'étant » couchés le soir, le dos tout nud, tour- » né vis-à-vis du feu, dormoient d'un » sommeil profond, quoique le feu » fût éteint, & que leur dos fût cou- » vert de givre. « Mais parmi tous ces périls & ces accidens; c'est une grande ressource pour l'homme, que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidéle échauffe & défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent; au milieu des ouragans, qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte guères de son chemin, & si le mauvais tems l'égare, son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage & prévoyant, sa sagacité pressent l'orage; & soit finesse de tact, soit l'effet d'une cor-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Sagacité des chiens.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

respondance secrette de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, & s'annonce peut-être sur la neige qu'il amolit, ou rend plus humide; le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pattes, & semble avertir son maître d'y faire un creux pour se mettre à l'abri de la tempête.

Guerres des Kamtschadales.

Qui croiroit qu'un Peuple si peu soigné de la Nature, fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? S'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, si l'on s'en rapporte aux Russes, qui veulent peut-être autoriser leurs injustices par la folie des Kamtschadales, ceux-ci se faisoient la guerre entr'eux, avant que ceux-là vinssent les exterminer, ou les soumettre. Quel étoit l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. Le vainqueur employoit les hommes à des travaux, les femmes à ses plaisirs. La vengeance, ou le point d'honneur, sentimens outrés & barbares chez tous les Peuples, faisoient courir aux armes & au sang. Une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre, c'en étoit assez pour détruire une habita-

tion. On y alloit de nuit, on s'emparoit de l'entrée des Iourtes; un ſeul homme, avec une maſſue, ou une pique, tuoit ou perçoit une famille entiere. Ces guerres inteſtines n'ont pas peu contribué, dit-on, à ſoumettre les Kamtſchadales aux Coſaques. Une habitation ſe réjouiſſoit de la défaite d'une autre, ſans ſonger que l'incendie d'une maiſon, menace les maiſons voiſines, & que la deſtruction d'une peuplade, prépare la ruine d'une Nation. Mais il en a couté cher aux Coſaques, pour réduire les Kamtſchadales. Ce peuple, terrible dans la défenſe naturelle, a recours à la ruſe, ſi la force lui manque. Lorſque les Coſaques exigeoient le tribut pour les Ruſſes, de quelque habitation qui n'étoit pas ſoumiſe; les Kamtſchadales, loin de témoigner d'abord la moindre réſiſtance, attiroient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, & les endormoient par leurs préſens & leurs feſtins. Enſuite ils les maſſacroient tous, ou les brûloient dans la nuit. Les Coſaques ont appris, par ces trahiſons, à ſe défier des careſſes & des invitations de ces Sauvages. Si leurs femmes ſortent la nuit de leur Iourte,

HISTOIRE DU KAMTSCHAIKA.

car elles abhorrent le ſang, & leurs maris n'oſent en répandre ſous leurs yeux ; ſi les hommes racontent des ſonges où ils ont vu des morts ; s'ils vont ſe viſiter au loin, les uns les autres ; c'eſt un indice infaillible de révolte, ou de trahiſon, & les Coſaques ſe tiennent ſur leurs gardes : on les égorgeroit, eux & tous les habitans qui n'entreroient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, diſent toujours les Ruſſes, que la cruauté des Kamtſchadales, envers leurs priſonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail, par des ſupplices lents, variés & répétés. Cette Nation eſt lâche & timide, dit-on encore, Cependant elle craint ſi peu la mort, que le ſuicide lui eſt très-familier. Cependant, quand on fait marcher des troupes contre les Kamtſchadales revoltés, ces rebelles ſçavent ſe retrancher dans des montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repouſſer à coups de fléches. Cependant, lorſque l'ennemi l'emporte, ſoit par la force, ou par l'habileté ; chaque Kamtſchadale commence par égorger ſa femme & ſes enfans, ſe jette

dans des précipices, ou s'élance au milieu des ennemis, *pour se faire un lit*, dit-il, dans le sang & le carnage; pour ne pas mourir sans se vanger. Dans une révolte des habitans d'*Outkolok*, en 1740, dit M. Kracheninnikow, toutes les femmes, à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le tems d'égorger, furent massacrées par les hommes, & ceux ci se précipiterent dans la mer, du haut de la montagne où ils s'étoient réfugiés. Est-ce par lâcheté, par foiblesse?

Mais les Kamtschadales ne combattoient point, dit-on, avec l'ambition de conquérir, ni le vaste dessein de former un Etat. C'est-là sans doute en quoi les peuples policés font consister la gloire & la justice. Pour une pareille entreprise, dit l'Auteur Russe, il faut plus de jugement & d'intelligence, qu'on n'en trouve chez les Kamtschadales. Funeste avantage de l'espéce humaine, de ne pouvoir dominer que par la destruction! Etrange opposition des Russes avec les Chinois! Les uns n'aiment, les autres ne craignent, que la guerre. Cependant les Chinois, depuis des siécles, sont un grand Peuple; &

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

les Russes, depuis l'éternité, ne font rien. C'est que le climat, & les loix, & les arts, & la raison, à la longue, font tout. Veut-on une grande preuve de l'influence du climat? On peut dire en général, (c'est M. Krachenninikow qui parle) que plus on avance vers le nord, plus les Kamtschadales sont courageux & intrépides.

Hospitalité.

Ce Peuple, exposé à tant de maux, qui lui viennent de la Nature ou des hommes, n'est pas sans quelques plaisirs. Il connoît le doux lien de l'amitié, il sçait exercer l'hospitalité. Elle consiste, entre amis, à se régaler. Un Kamtschadale en invite un autre à manger. Ce sera de la graisse de veau marin. L'hôte en coupe une longue tranche, il se met à genoux devant son convive assis, il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà), & coupant avec son couteau ce qui déborde des lévres, il le mange. Mais ce ne sont là que les invitations familieres. Les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi, ne se donnent-ils point sans intérêt.

Plaisante façon de régaler

Quand un Kamtschadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins,

il l'invite à manger. Il échauffe d'avance sa Iourte, & prépare, de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, & se deshabille, ainsi que son hôte : on diroit un défi à coups de poing. L'un sert à manger à l'autre, & verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion, par la boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu, pour augmenter la chaleur. Le convive mange & sue, jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grace à l'hôte, qui de son côté, ne prend rien, & peut sortir de la Iourte, tant qu'il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer & de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur & de la bonne chere. Il vomira dix fois avant de se rendre ; mais enfin, obligé d'avouer sa défaite, il entre en composition. Alors son hôte lui fait acheter la tréve par un présent ; ce seront des habits, ou des chiens ; menaçant de le faire chauffer, & manger, jusqu'à ce qu'il créve, ou qu'il paye. Le convié donne ce qu'on lui demande, & reçoit, en retour, des haillons, ou

de vieux chiens eſtropiés. Mais il a le droit de la revanche, & ratrape ainſi dans un ſecond feſtin, l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement, entretient les liaiſons, l'amitié, l'hoſpitalité chez les Kamtſchadales. Si l'hôte ne ſe rendoit pas à l'invitation du convive qu'il a ſi bien régalé, celui-ci viendroit s'établir chez lui, ſans rien dire; & s'il n'en recevoit pas des préſens, même ſans les demander, l'étranger, après avoir paſſé la nuit, attelleroit ſes chiens ſur la Iourte de ſon hôte; & s'aſſeiant ſur ſon traîneau, il enfonceroit ſon bâton dans la terre, ſans partir, juſqu'à ce qu'il eût reçu des préſens. Ce ſeroit une injure cruelle, & le ſujet d'une rupture, & d'une inimitié ſans retour, que de le laiſſer aller les mains vuides; & l'hôte avare demeureroit ſans amis, déshonoré parmi tous ſes voiſins.

M. Kracheninnikow raconte l'hiſtoire d'un Coſaque, qui ſe fit donner, par un Kamtſchadale, une belle peau de renard, à force de le chauffer, & de le ſaouler. Loin de regretter ſon préſent, le Sauvage ſe vantoit de n'avoir jamais été ſi bien trai-

té ; disant que les Kamtſchadales ne ſçavoient pas régaler leurs amis, comme les Ruſſes.

Lorſque les Kamtſchadales veulent ſe livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La Nature ne les y porte pas : mais ils y ſuppléent par une eſpéce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Il s'appelle *Mucho-more*, tue-mouche. Ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux ; ſinon, ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'uſage modéré de cette boiſſon, leur donne de la gayeté, de la vivacité ; ils en ſont plus légers & plus courageux : mais l'excès qu'ils en font très-communément, les jette, en moins d'une heure, dans des convulſions affreuſes. Elles ſont bientôt ſuivies de l'yvreſſe & du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triſte, ou gai : la plûpart tremblent, voyent des précipices, des naufrages ; & quand ils ſont Chrétiens, l'enfer & les démons. Cependant les Kamtſchadales plus réſervés dans l'uſage du *Mucho more*, tombent rarement dans ces ſymptômes de frénéſie. Les Coſaques moins inſtruits par l'expé-

Uſage du *Mucho-more*, ſorte de champignon.

rience, y sont plus sujets. M. Kracheninnikow en rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

» Mon interprête, dit-il, ayant » bû de la liqueur de ce *Champignon*, » sans le sçavoir, devint si furieux, » qu'il vouloit s'ouvrir le ventre avec » un couteau «. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras, au moment qu'il alloit se frapper.

Le Domestique d'un Officier Russe, avoit résolu d'étrangler son maître, persuadé, disoit-il, par le *Muchomore*, qu'il feroit une belle action; & il l'auroit exécutée, si ses camarades ne l'en avoient empêché.

» Un Soldat ayant mangé un peu » de *Mucho-more*, avant de se mettre » en route, fit une grande partie du » chemin sans être fatigué. Enfin, » après en avoir mangé encore jusqu'à » être yvre, il se serra les testicules » & mourut. «

Un Kamtschadale, dans cette yvresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades, s'imaginant ne les dire qu'à Dieu. Voilà le fruit de tous les excès. Une passion trahit l'autre, &

le méchant n'eſt jamais ſûr de ſon ſecret. Toute la Nature eſt armée contre lui. Quand ſa conſcience l'accuſe, ſa langue tôt ou tard le décéle, & la ſociété eſt vengée. Chaque pays a ſon *Mucho-more* ; l'opium l'eſt chez les Turcs, le vin chez les Européens. Le ſcélérat, fût-il Athée, n'a nulle part ni d'intérêt au crime, ni de ſécurité contre le châtiment.

Le *Mucho-more* eſt d'autant plus redoutable, pour les Kamtſchadales, qu'il les pouſſe à tous les crimes, & les expoſe dès-lors au ſupplice. Ils l'accuſent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils diſent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces ſuites funeſtes, on n'eſt pas moins avide de ce poiſon. Les Koriaques, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que par économie, ou pauvreté ; s'ils voient quelqu'un qui en ait bû, ou mangé, ils ont ſoin de recevoir ſon urine dans un vaſe, & la boivent pour s'enyvrer, à leur tour, de cette liqueur enchantereſſe. Quatre de ces champignons ne font point de mal ; mais dix ſuffiſent pour troubler l'eſprit & les ſens.

Auſſi les femmes n'en uſent jamais. Leurs divertiſſemens ſont la danſe

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

& le chant, & ce ne sont des plaisirs que pour ceux qui les ont imaginés. Voici la description d'une de ces danses, dont M. Kracheninnikow fut le témoin très-ennuyé. » Deux femmes » qui devoient danser ensemble, éten- » dirent une natte sur le plancher, au » milieu de la Iourte, & se mirent à ge- » noux l'une vis-à-vis de l'autre..... » Elles commencerent à hausser & » baisser les épaules, & à remuer les » mains, en chantant fort bas, & en » mesure. Ensuite elles firent insensi- » blement des mouvemens de corps » plus grands, en haussant leur voix à » proportion; ce qu'elles ne cesserent » de faire, que lorsqu'elles furent hors » d'haleine, & que leurs forces furent » épuisées.....

Danses.

» Les femmes ont encore une dan- » se particuliere : elles forment deux » rangs, les unes vis-à-vis des autres, » & mettent leurs deux mains sur le » ventre : puis se levant sur le bout » des doigts des pieds, elles se haus- » sent, se baissent, & remuent les » épaules, en tenant leurs mains im- » mobiles, sans sortir de leur place. «

Presque toutes les danses des Sauvages, sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la guerre. Chez

Chez les Kamtſchadales, il en eſt une qui retrace la pêche. Dix perſonnes, de l'un & de l'autre ſexe, parées de leurs plus beaux habits, ſe rangent en cercle, & marchent avec lenteur, levant en meſure un pied devant l'autre. » Les Danſeurs prononcent » tour-à-tour quelques mots, de fa- » çon que quand la moitié a prononcé » le dernier mot, l'autre moitié pro- » nonce les premiers «.... Ces mots ſont tirés de la chaſſe & de la pêche. Il n'y a pas chez les Kamtſchadales, un Peuple oiſif de Poëtes, de Danſeurs, de Muſiciens & de Spectateurs, qui parle, exprime, repréſente, écoute un langage & des ſentimens de convention, preſque ignorés de la multitude, ou de la Nation entiere.

Les hommes ont auſſi leurs danſes particulieres. Les Danſeurs ſe cachent dans des coins. L'un bat des mains, les éléve en l'air, ſaute comme un inſenſé, ſe frappant la poitrine & les cuiſſes; un autre le ſuit, puis un troiſiéme, & tous danſent en rond, à la file les uns des autres. Ou bien ils ſautent accroupis ſur leurs genoux, en battant des mains, & faiſant mille geſtes ſinguliers, qui ſont ſans doute expreſſifs, mais pour eux ſeuls.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Chanfons.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danfes, de chanfons. Affifes en rond, l'une fe léve & chante, agite les bras & remue tous fes membres avec une vîteffe, que l'œil fuit à peine. Elles imitent fi bien les cris des bêtes & des oifeaux, qu'on entend diftinctement trois différens cris dans un feul. Les femmes & les filles ont la voix agréable. Ce font elles qui compofent la plûpart des chanfons. L'amour en fait conftamment le fujet; l'amour qui eft le tourment des Peuples policés, & la confolation des Sauvages. Voici une de ces chanfons.

J'ai perdu ma femme & ma vie. Accablé de triftesse & de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, & je la mangerai. Je me leverai de grand matin, je chafferai le canard Aanguitche, pour le faire aller dans la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés, pour voir fi je ne trouverai pas quelque part, celle qui fait l'objet de ma tendreffe & de mes regrets.

Cette chanfon s'appelle *Aanguitche*, parce qu'elle eft notée fur les tons du cri de cet oifeau.

M. Krachepinnikow a noté une

autre chanson Kamtschadale, faite en l'honneur de quelques Russes. On y remarque ces couplets.

» Si j'étois Cuisinier de M. l'Enseigne, je n'ôterois la marmite qu'avec des gants. «

» Si j'étois M. le Major, je porterois toujours une belle cravate blanche. «

» Si j'étois Ivan, son valet, je porterois de beaux bas rouges. «

» Si j'étois Etudiant, je décrirois toutes les belles filles. «

Cet étudiant est M. Krachenninnikow, qui sans doute ne s'est pas contenté de décrire ces belles filles. La chanson veut aussi, qu'il fasse la description de toutes les autres curiosités naturelles du Kamtschatka.

Du reste, il s'étonne que les Kamtschadales, qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espéce de flûte faite avec le tuyau d'une plante, qu'on appelle angelique; chalumeau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air. Mais il seroit bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique, avec si peu d'invention, de ressources & de loisir. C'est un des premiers arts de l'homme en société;

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de sensibilité, d'oisiveté, de mollesse même, pour préparer & façonner les organes aux délices de la musique, qu'elle n'entre souvent dans le génie d'une Nation, que lorsqu'il est éteint sur tous les autres arts délicats, qui demandent de l'action, des veilles, du travail. Peut-être aussi faut-il naître organisé pour la belle musique, & ce n'est pas le don des Peuples du Nord. Elle arrivera difficilement jusqu'au 50 me. dégré de latitude.

Maladies, & remedes.

Les plaisirs des Kamtschadales sont très-bornés; leurs maux ne le sont pas autant, quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies sont le scorbut, les ulceres, le cancer, la jaunisse. Chacun de ces maux a plusieurs remédes. On se guérit du scorbut, au Kamtschatka, par l'application de certaines feuilles sur les gencives, ou par des boissons. On prend des décoctions de plantes, d'une espéce de gentiane, ou de bourgeon de cédre, qu'on infuse comme du thé. Mais sur-tout, on mange de l'ail sauvage.

Les ulcéres sont très dangereux au Kamtschatka, souvent mortels. Ils

ont quelquefois deux ou trois pouces de diamétre, & s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de suppuration, c'est un signe de mort. On y applique, pour attirer la matiere, la peau fumante d'un liévre écorché ; & si l'on peut, on arrache la racine de l'ulcere.

Il y a trois maladies au Kamtschatka qu'on appelle incurables ; la paralysie, le mal vénérien & les cancers. La premiere est de tous les pays sans doute ; mais plus rare chez les Sauvages, & de-là vient qu'ils ne sçavent pas la guérir. La seconde leur vient des Russes qui l'ont apportée dans leurs pays de conquête, comme les Espagnols l'ont prise à la conquête du nouveau monde. Les éponges marines font, dit-on, suppurer les cancers ; & le sel alkali, qu'elles contiennent, brûle les chairs mortes de ces sortes de playes, qui guérissent quelquefois, mais avec peine & lentement.

Il y a des maladies de peau très-dangereuses. Telle est une espéce de galle, qui, comme la petite vérole, vient à tout le monde, & moissonne bien des victimes. Elle fait son éruption sous la poitrine, en forme de ceinture, & méne à la mort, quand

elle ne ſuppure pas. Les enfans ont une galle particuliere, qu'on appelle *Teoved.*

Dans certains maux de reins, on ſe frotte la partie malade devant le feu, avec de la ciguë ; ſans toucher à la ceinture, de peur qu'il n'en réſulte des convulſions, ou des criſpations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures, on y applique une eſpéce de champignon qui croît ſur le bouleau. On l'allume par un bout, & il brûle comme de l'amadoue, juſqu'à la chair vive, où il fait une playe, qui, après avoir rendu du ſang, ſe ferme ou ſe ſéche avec la cendre de cette ſorte d'agaric.

Les femmes ont une herbe, dont elles ſe parfument en certaines parties, pour irriter, pour aſſouvir l'amour, ou ſes deſirs. Elles boivent de certaines infuſions pour être plus fécondes ; d'autres infuſions pour ne pas avoir d'enfans. Les Peuples ſauvages ont donc auſſi des malheureux, qui craignent de ſe multiplier. Que les hommes ſont à plaindre ! Les uns fuyent devant les êtres qui ne ſont plus ; les autres, devant les êtres qui ne ſont pas encore. La mort, la vie, le néant, tout les épouvante.

Un reméde infaillible contre la jaunisse, est un lavement d'iris sauvage, ou de violette des bois. On en pile la racine toute fraîche, dans l'eau chaude; & l'on en verse le suc, blanc comme du lait, dans une vessie, où est attachée une canule. La maniere de prendre ces sortes de remédes, est de se coucher en avant, la tête baissée, en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, & l'on pourroit s'y tromper au premier coup d'œil.

Les feuilles d'*Ulmaria* pilées, sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson, soulage du mal aux dents, qui doit être rare chez les Peuples qui n'ont pas de Dentistes.

Les Kamtschadales n'ont besoin d'aucune espéce de Chirurgien, même pour la saignée. Sans lancettes ni ventouses; quand ils veulent soulager une partie malade, ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de cristal, ou de pierre, & laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler

des maladies du corps; il faut passer à celles de l'esprit.

CHAPITRE V.

De la Religion, ou Superstition des Kamtschadales.

Les Kamtschadales n'ont aucune idée de l'Etre suprême, ni le mot *Esprit* dans leur langue. Quand M. Steller leur demandoit, si à la vue du ciel, du soleil, de la lune & des étoiles, ils n'avoient jamais pensé qu'il y eût un Etre Tout-puissant, créateur de toutes choses; ils lui ont répondu affirmativement, » que jamais cela ne leur étoit venu dans l'idée, » & qu'ils ne sentoient, & n'avoient » jamais senti, pour cet Etre suprê- » me, ni amour, ni crainte «. Voici quelques-unes de leurs opinions religieuses.

Athées passifs.

» Dieu n'est la cause ni du bonheur, » ni du malheur; mais tout dépend » de l'homme..... Le monde est » éternel. Les ames sont immortelles «. Elles seront réunies au corps, & toujours sujettes à toutes les peines de cette vie, excepté la faim.

Dogmes des Kamtschadales.

« Toutes les créatures, jusqu'à la » mouche la plus petite, ressusciteront » après la mort, & vivront sous ter- » re..... Ceux qui ont été pauvres dans » ce monde, seront riches dans l'au- » tre; & ceux qui sont riches ici, » deviendront pauvres à leur tour. Ils » ne croient pas que Dieu punisse » les fautes; car celui qui fait mal, » disent-ils, en reçoit le châtiment » dès-à-présent «.....

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

» Ils pensent que le monde empire » de jour en jour, & que tout dégé- » nére, en comparaison de ce qui a » existé autrefois. «

Fables Religieuses.

Au défaut d'idées justes sur la Divinité, les Kamtschadales ont fait des Dieux à leur image, comme les autres Peuples. Le ciel & les astres, disent-ils, existoient avant la terre. *Koutkhou* créa la terre; & ce fut de son fils qui lui étoit né de sa femme, un jour qu'il se promenoit sur la mer.

Koutkhou, disent d'autres Kamtschadales, & sa sœur *Kouhtligith*, ont apporté la terre du ciel, & l'ont affermie sur la mer, créée par *Outleigin*.

Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel, & vint s'établir au Kamtschatka. C'est là qu'il eut un fils.

appellé *Tigil*, & une fille nommée *Sidanka*, qui se marierent ensemble. » *Koutkhou*, sa femme & ses enfans » portoient des habits faits de feuilles » d'arbres, & se nourrissoient d'écorce » de bouleau & de peuplier : car les » animaux terrestres n'avoient point » encore été créés, & les Dieux ne sça» voient point prendre de poisson. « Sont-ce les Chinois qui ont porté leur Mythologie aux Kamtschadales? Est-ce l'Historien du Kamtschatka, qui prête à ce pays les fables de la Chine?

Koutkhou abandonna un jour son fils & sa fille, & disparut du Kamtschatka. Quoiqu'il marchât sur des raquettes, les montagnes & les collines se formérent sous ses pas : la terre étoit plate auparavant ; mais ses pieds y enfoncerent comme dans de la glaise, & les vallons creusés en conservent la trace.

Tigil voyant augmenter sa famille, inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour prendre des poissons. Son pere lui avoit appris à faire des canots. Il enseigna à ses enfans l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terrestres, & leur donna *Piliatchoutchi*, pour veiller sur eux. Ce

Dieu, d'une taille fort petite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des oiseaux : ce ne sont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous*.

Koutkhou a fait beaucoup de sottises, qui ne lui attirent que des malédictions, au lieu de louanges & de prieres. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sable, de torrens ou de rivieres si rapides, tant de pluyes & de tempêtes ? Les Kamtschadales n'ont que des injures à lui dire, pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte, ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au Dieu qu'ils estiment le plus, que les oüies, les nageoires, ou les queues de poissons, qu'ils jetteroient dans les immondices. » Ils ont (dit M. » Kracheninnikow) cela de com- » mun avec toutes les Nations Asia- » tiques, qui offrent seulement à leurs » Dieux ce qui ne vaut rien, & qui » gardent pour elles ce qu'elles peu- » vent manger «. Les Dieux ne devroient pas du moins s'en irriter; mais il n'est pas sûr que les Prêtres s'en contentent.

Au reste, si les Kamtschadales ne donnent rien à leurs Dieux ; c'est

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

qu'ils en attendent peu de chose. Ils font un dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, & qu'ils représentent sous la forme d'un poisson. Ce Dieu ne songe qu'à lui. Il envoye les poissons dans les rivières, mais y chercher du bois pour la construction de ses canots, & non servir de nourriture aux hommes. » Ces peu-» ples ne peuvent croire qu'un Dieu » puisse leur faire du bien ».

En revanche ils connoissent des Dieux très-capables de leur faire du mal. Ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes, & volent à la mer y prendre du poisson. Ils en emportent un à chaque doigt. Les Dieux des bois ressemblent aux hommes; leurs femmes portent des enfans qui croissent sur leur dos & pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs, & leur ôtent la raison.

Piliatchoutchi, ou *Bilioukai*, ne laisse pas d'être mal-faisant quelquefois. Ce Dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie & lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de son habit. Les sillons que l'ouragan fait sur la neige, sont la trace de ses pas.

Il faut craindre ce Dieu; car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamtſchadales, pour ſupporter, comme des Cariathides, les lampes qui éclairent ſon Palais.

Touila eſt le Dieu des tremblemens de terre. Ils proviennent de ce que ſon chien *Kozei*, quand il le traîne, ſecoue la neige qu'il a ſur le corps.

Gaëtch eſt le chef du monde souterrain, où les hommes vont habiter après la mort. Car ſous la terre qui eſt plate, eſt un ciel ſemblable au nôtre; & ſous ce ciel eſt une autre terre dont les habitans ont l'hyver quand nous avons l'été, & leur été durant notre hyver.

C'eſt ainſi que les fauſſes notions de la Nature, ont engendré les fauſſes idées de la divinité. Mais les erreurs des hommes ſur cet objet, ne ſont pas auſſi innombrables qu'elles le paroiſſent. On ne doit pas déſeſpérer d'en trouver la ſource commune, & d'en ſuivre les rameaux. Elles ne varient que comme la Nature, & ſes principales productions L'homme en général tire ſes loix, ſes mœurs, & ſes opinions religieuſes de ſon climat. A la vérité, les conquêtes & les tranſmigrations mo-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

difient, altérent & défigurent quelquefois l'Hiſtoire civile & religieuſe d'un pays & d'une nation, comme ſon caractère, ſa langue, ſa phyſionomie. Mais tant qu'un peuple ſauvage reſtera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ſes Dieux dans ſes bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux ſombres ou majeſtueux, en un mot, dans les grands objets, ou les grands effets de la Nature. La peur guidera toujours ſa marche dans ſes ſuperſtitions; & s'il ceſſe de craindre les fantômes créés par ſon imagination; ce ſera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

Doctrine ſinguliere ſur les péchés.

La foibleſſe de l'homme, le rend timide; l'expérience du mal, peureux; & l'ignorance, crédule & fou dans ſes peurs. Cependant la ſuperſtition des Kamſchadales, n'eſt pas toujours aveugle & mal-raiſonnée. Ils appellent, dit-on, bien & vertu, ce qui ſatisfait leurs deſirs & leurs beſoins; faute & mal, ce qui peut leur nuire. Monter ſur les volcans, c'eſt s'expoſer à une perte certaine; c'eſt commettre un crime que le Ciel doit venger. Juſques là leur crainte eſt raiſonnable: mais voici une opinion qu'on doit

taxer de lâcheté. C'eſt une faute de ſauver un homme qui ſe noye ; parce qu'on peut ſe noyer ſoi-même. Rien n'eſt plus contraire à la vie ſociale : mais voici des axiomes qui lui ſont favorables. C'eſt un pêché de ſe quereller, & de ſe battre pour du poiſſon aigre ; ſans doute, parce qu'on peut ſe faire un grand mal pour ce qui n'eſt pas un bien ; d'avoir commerce avec ſa femme, quand on écorche des chiens ; parce qu'on peut avoir la galle. Si ce danger étoit fondé, le plaiſir même ſeroit une faute. Ainſi, chez les Kamtſchadales, le mal phyſique eſt un péché. Quelle ſage légiſlation, que celle qui pourroit tourner toutes les craintes de l'eſprit humain, vers les maux phyſiques de la ſociété & de l'individu ! La guerre alors deviendroit le plus grand des péchés, le crime irrémiſſible de leze humanité ; les excès de tous les plaiſirs naturels, trouveroient un frein dans les craintes ſalutaires qui préviendroient les remords. Les indigeſtions volontaires ſouilleroient l'ame ; les maladies honteuſes feroient horreur d'avance : ajoutez aux ulcéres brûlans de certains maux, le ver rongeur de la conſcience, que de

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

préservatifs contre la contagion ! Mais on dira que ces péchés sont défendus par leur nature, & qu'ils portent en eux-mêmes leur châtiment. Ce sont les maux éloignés, dont les suites ne sont ni sensibles, ni frappantes ; qu'on s'imagine devoir prévenir par des erreurs. Pourquoi ? N'est-il pas à craindre qu'en se détrompant sur la fausse raison de la défense, on ne se trompe ensuite, en doutant de sa légitimité ? L'homme qui cesse de croire que tel plaisir déplaît à la Divinité, ne se le permettra-t-il pas, s'il ignore qu'il offense la société ! Quand le véritable motif suffit, est-il raisonnable de le cacher, pour lui en substituer un douteux ? Peut-être les erreurs des Kamtschadales, sur la notion du bien & du mal, sont-elles moins dangereuses, que celles des Peuples policés. Ils n'ont que les craintes qu'ils se donnent à eux-mêmes, & dont ils peuvent se désabuser impunément. Ce n'est pas que l'ignorance ne les livre à une multitude d'illusions & de pratiques, qui par-tout empreignent, sur le front de l'homme, le signe de la folie & de la misere. Mais du moins ces marques de foiblesse & d'humiliation, ne

font pas chez ce Peuple pauvre & dénué de tout, un contraste odieux & ridicule avec les richesses, les armes, les beaux arts, les plaisirs, les décorations & les appanages de grandeur & d'orgueil, qui brillent dans les Cours & les Villes. On ne voit pas un Kamtschadale porter des couronnes d'or, & des amulettes de diamant, comme un Mogol, un Sophi.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Magiciennes.

Les Kamtschadales n'ont pour nourrir leur superstition, que des Magiciennes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortiléges; comme si ce sexe, qui commence son régne par l'amour, devoit le finir par la crainte: heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamtschatka les Magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, & prédire l'avenir. Voici leur grand sortilége.

Deux femmes assises dans un coin, murmurent à voix basse, on ne sçait quelles paroles. L'une s'attache, au pied, un fil d'ortie entortillé de laine rouge. Elle agite son pied; si c'est avec rapidité, signe de bonheur; si c'est lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

grincent des dents, en criant *gouche*, *gouche* : c'est pour évoquer les Démons ; quand elles croient les voir, elles crient, en éclatant de rire, *khaï*, *khaï*. Après une demi-heure de vision, l'une répéte sans cesse, *ichki* ; c'est-à-dire, *ils n'y sont plus*. Pendant ce tems là, l'autre marmote des paroles sur le visionnaire, pour l'exhorter & l'aider à n'avoir pas peur du Diable.

On fait des sortiléges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la Sorciére, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse. Il faut expier cette omission, en faisant une petite idole de bois, qu'on va mettre sur un arbre.

Quand un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le reconcilier avec le Diable ; & c'est par un sortilége qu'on y réussit. On attend un ouragan ; alors l'enfant se met tout nud, avec une coquille de mer entre les mains. Il court autour de la cabane, en disant aux esprits malfaisans : » la co-» quille est faite pour l'eau salée,

» & non pour l'eau douce : vous m'avez » tout mouillé, l'humidité me fera pé- » rir. Vous voyez que je suis nud, & » que je tremble de tous mes mem- » bres «. Dès ce moment l'enfant est en paix avec les Diables, & il n'attirera plus de tempête, ni d'ouragans.

Les Kamtschadales attachent beaucoup de mystere aux songes. S'ils possédent, en songe, une jolie femme ; ce bonheur est le présage d'une bonne chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes ; s'ils rêvent à la vermine, ce seront des Cosaques qui viendront chez eux : ces Cosaques lévent les impôts.

Fête de la Purification des fautes.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtschadales : c'est la fête de la *Purification des fautes*. Comme on y trouve les dogmes & les rites de la religion du pays, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête se célébre au mois de Novembre, quand les travaux de l'été & de l'automne sont finis. M. Steller en conjecture, que dans l'origine, elle avoit été instituée par la reconnoissance. Mais ce n'est pas dans ce

ſentiment, qu'il faut toujours chercher les premiers établiſſemens du culte religieux. Si les Kamtſchadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'eſt au loiſir de la ſaiſon où elle ſe célèbre, qu'il eſt naturel de la rapporter ; c'eſt aux circonſtances du retour de ce Peuple dans ſes cabanes, après la diſperſion qu'exigent la chaſſe & la pêche. S'il s'y mêle beaucoup de pratiques ſuperſtitieuſes ; ſi le but même de ſon inſtitution eſt une expiation religieuſe, c'eſt que le deſir du bien, & la crainte du mal, accompagnant l'homme par-tout, il veut intéreſſer, à ſa conſervation, tous les Etres qu'il voit, ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, ſoit en ſecret, ſoit en public. Dans une fête de Sauvages, chacun porte ſes craintes pour en faire un culte, comme ſes proviſions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainſi que des mets ; & chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des Purifications Kamtſchadales, on commence par balayer la Iourte. On en ôte enſuite les traîneaux, les harnois, & tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on

veut évoquer. Un vieillard & trois femmes, portent une natte qui renferme des provisions. On fait une espéce de hache avec de l'*Ioukola*, qui est une pâte ; & ces quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans le bois, avec ses provisions & sa hache, pour le voyage. Le *Tonchitche* est une herbe mystérieuse, qu'on porte à la main, ou sur la tête, qu'on met par-tout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hyver, en ont sur la tête & sur leurs haches; les femmes & le vieillard dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre Bucherons, jettent le reste de leurs provisions aux enfans, qui se battent pour se les disputer.

Ensuite les femmes pêtrissent, ou taillent du *ioukola*, en forme d'une baleine. On chauffe la Iourte ; & le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un fossé, creusé devant l'échelle de la Iourte. Il tourne trois fois sur la même place ; les hommes, les femmes & les enfants, font la même chose après lui. Il fait cuire de la *Sarana*, pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses Idoles

de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-dessus du foyer. Car le foyer & l'échelle sont des choses sacrées dans les Iourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande Idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du *Tonchitche*, & on la met sur le foyer. C'est le grand Dieu Lare. Ensuite les enfans se placent auprès de l'échelle, pour attraper les Idoles qu'on leur jette de dehors dans la Iourte; puis un d'entreux prend la grande Idole, la traîne par le cou autour du foyer, & la remet à sa place avec ses compagnons, qui le suivent en criant *Alkhalalalai*.

Les vieillards s'asseoient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand Pontife, prend une pêle de *Tonchitche*, & dit au feu, nouvellement allumé, » Koutkchou nous ordonne de t'offrir une victime chaque » année..... Sois nous propice, dé» fends-nous, préserve-nous des cha» grins, des malheurs & des incen» dies «. Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lévent, frappent des pieds, battent des mains, & finissent

par danser, en criant toujours *Alkhalalalai.*

Pendant ces cris, les femmes & les filles sortent des coins de la Iourte, les mains levées, avec des regards terribles, des contorsions & des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris & de mouvemens si furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier & pleurer comme des obsédées.

A la fin du jour, les quatre Bucherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, & portent un des plus gros bouleaux, coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la Iourte, avec ce bouleau, battant des pieds, & jettant de grands cris. Ceux qui sont dedans, leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle, & s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter, mais le chef de la Iourte, les en empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau

dans la Iourte ; tous les hommes, qui sont dehors, l'en retirent, & les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'étoit attachée au bouleau la premiere. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. M. Kracheninnikow, de qui l'on a tiré cette description, dit que dans une de ces fêtes, il vit une des filles obsédées, résister plus long-tems que les autres, aux paroles mystérieuses du vieillard. Enfin elle reprit ses sens, & se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, & s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle auroit dû s'en purifier, en jettant, dans le feu, des nageoires & des oüies de poissons. Le remords étoit insensé : l'expiation devoit être ridicule.

Les hommes qui reviennent du bois, ne rapportent dans les nattes où l'on avoit mis des provisions, que des coupeaux de bouleau. On en fait de petites Idoles, en l'honneur des Démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite, on leur présente trois vases de sarana pilée, en mettant une cuilliere devant chaque

chaque Idole. On leur barbouille le visage de vaciet. On leur fait des bonnets d'herbe ; & après avoir mangé les mets où elles n'ont pas touché, on fait, de ces Idoles, trois paquets ; & l'on jette au feu tous ces petits Dieux ou Démons, avec de grands cris, & des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations & les besoins du Peuple qui la célébre. Une femme vient à minuit dans la Iourte d'assemblée, avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur le dos. Les gestes & les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit & se fait à cette occasion, n'est que pour obtenir, des vents & de la mer, qu'ils envoyent des baleines mortes sur les côtes du Kamtschatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à peu près les mêmes extravagances, devant des peaux de veau marin. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, & les allumant comme des bougies, elles en parfument, ou empestent la Iourte. Cette fumigation s'appelle une Purification.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Ensuite une femme entre dans la Iourte, par la seconde ouverture, qu'on appelle *Chopkhade*, ou *Ioupana*, tenant un loup fait d'herbe douce, & rempli de graisse d'ours. Les hommes & les femmes se disputent ce loup; le premier sexe l'emporte enfin : un homme tire une flèche sur ce loup, & les autres le déchirent, & mangent la pâte & les matieres comestibles dont il est formé. » Quoique les Kamtschadales, dit M. Kracheninnikow, » ne soient pas plus en état de rendre » raison de cette cérémonie, que » de celle de la baleine; quoiqu'ils » ignorent si elle a rapport à leurs » opinions superstitieuses, ou non, » & pourquoi elle se pratique; il me » paroît cependant que ce n'est qu'un » simple divertissement, ou un emblême du desir qu'ils ont de prendre » & de manger des baleines & des » loups. «

Après ces diverses cérémonies, on apporte dans la Iourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une, & après l'avoir courbée en cercle, il y fait passer deux fois sa femme & ses enfans, qui dansent en rond au sortir de ce cercle. Cela s'appelle se purifier de ses fautes.

La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la Iourte, en traînant le grand bouleau, que les quatre députes ont apporté de la forêt. On le place enfin sur la balagane, où il reste toute l'année, sans la moindre vénération.

Telle est la fête de la purification, chez les Kamtschadales du Midi. Elle se célébre avec quelque différence dans les rites, chez ceux du Nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nuds, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux Idoles, vont à la riviere avec un seau, puiser de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans la Iourte ; l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu; puis la trempe dans les seaux d'où il tire un morceau de glace, qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux élémens se sont payé réciproquement par les mains de ce Kamtschadale, » il donne à tous les assistans à boire » de l'eau, comme de l'eau-bénite «, dit l'Auteur Russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrettes, dont tout le myst-

tére, ou le prix, eſt dans le ſecret même, qui ne mérite ni d'être vu, ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici, pour la curioſité, c'eſt qu'on y purifie toutes les perſonnes qui ont été malades, ou en danger de ſe noyer. Cette Purification du paſſé, qui ſert de préſervatif pour l'avenir, conſiſte pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de *Tonchitche*, dont on leur avoit couronné la tête; & pour les autres, à ſe coucher ſur le foyer, qui eſt couvert de cendre chaude, appellant à leur ſecours des perſonnes qui viennent les retirer de la cendre, avec le même empreſſement que s'ils ſe noyoient.

Le lendemain de cette Purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe ſéche, pour en faire le *Pom*. C'eſt une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, & à laquelle on attache un priape de deux toiſes de longueur. On la ſuſpend au plafond, par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, & l'on jette la figure au feu. Tout ceci n'a point de ſens, ni d'objet. Ce ſont des foux qui appaiſent un mal imaginaire, par des remédes qui en ſont l'aliment, comme ſont tous les ſu-

perstitieux à qui la peur a troublé la raison. Mais ces folies se terminent par des jeux qui divertissent.

Les hommes qui sont dans les Iourtes bien chauffées, jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'est à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la Iourte ; les hommes, de les en chasser. Les tisons volent de part & d'autre, comme des fusées. Les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser ; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes prisonnieres dans la Iourte. Chaque parti veut en avoir le plus, & si l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever ; jusqu'à ce qu'on se trouve, de part & d'autre, avoir un nombre égal de prisonnieres. Alors se fait l'échange, & chacun reprend sa femme. Les maris du Kamtschatka ne sont pas encore assez polis, pour laisser leur femme à l'homme qui l'a prise. Cette espéce d'échange, ou de communauté de femmes, ne se trouve que chez les Peuples qui ne connoissent pas les loix civiles, ou chez ceux qui les ont

oubliées. Les uns n'ont pas encore de bonnes mœurs ; & les autres n'en ont plus.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA. Opinion sur l'esprit & l'origine de cette fête.

La fête de la Purification, dit M. Steller, étoit jadis célébrée par les Kamtschadales, pendant un mois entier. Elle commençoit à la nouvelle lune. On en conclud qu'elle avoit été établie sur des fondemens solides, & par des vues religieuses. » Ces Peuples jettent encore aujourd'hui tout dans » le feu, & regardent comme une » chose sacrée, tout ce que l'on brûle » pendant la fête. En effet, la nouvel- » le lune, aussi bien que le feu sacré, » a toujours été en vénération chez plu- » sieurs Nations, & particulierement » chez les Hébreux «. M. Steller, ou son Editeur, dit à ce sujet, » que » c'est le seul Peuple qui n'a point per- » du le véritable culte après le déluge; » tandis que chez les autres Nations, » comme chez les Kamtschadales, » il n'en est resté que quelques tra- » ces «. Mais est-ce à propos du déluge qu'on doit parler du culte du feu, & quel rapport a donc ce culte avec le véritable ? Le déluge est la catastrophe la plus universelle & la plus attestée, que le globe ait éprouvée ; & le culte du feu est le plus généralement

répandu sur la terre. L'embrasement du monde auroit bien pu, ce semble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révérer le feu en mémoire du déluge? Est-ce parce que le soleil dessécha les eaux qui couvroient la terre? Sans chercher l'origine des cultes & des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le soleil ne paroît ni la cause, ni le reméde; n'est-il pas plus vraisemblable que les cultes se sont répandus comme les hommes & les langues, de la zone torride dans toutes les autres; & que le culte du soleil, assez naturel aux habitans d'un climat où cet astre circonscrit ses révolutions annuelles, & répand les plus fortes influences du bien & du mal physiques, se sera dispersé sur la terre avec les Nations, que la destruction, & la population même, auront poussées autour du globe. Ces Nations, chassées de leur pays, ou par la multiplication des habitans, ou par des calamités & des fleaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, & la vénération de l'astre sous lequel elles vivoient, & le témoignage de la ca-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

taſtrophe, qui les avoit fait ſortir de leur patrie. Elles auront, à la fois, adoré le ſoleil, qu'elles regardoient comme leur conſervateur; l'océan, qu'elles fuyoient comme leur exterminateur. Il y a partout des traces de l'influence ſalutaire & nuiſible des deux élémens les plus utiles & les plus dangereux, l'eau & le feu. Ce ſont les deux principes les plus ſenſibles de la génération; les deux agens les plus univerſels de la deſtruction.... On aura cru qu'ils pouvoient tout, & que ſeuls, ils faiſoient tout. Le mouvement qui leur eſt eſſentiel, & dont la ſource eſt, ce ſemble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre & adorer. Les ſens du vulgaire, le raiſonnement des Philoſophes, tout aura conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choſes peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui eſt le penchant à la ſuperſtition. Dès lors le culte doit être plus frappant, plus ſolemnel, & ſe reſſentir vivement des idées de déſolation, qui ſe ſont mêlées à la paſſion la plus forte des hommes. Au reſte, le Kamtſchatka eſt trop voiſin de la mer, trop ſujet aux attaques de cet élé-

ment, pour ne pas inspirer à ses habitans une frayeur religieuse des maux qu'il peut leur faire, & une opinion vague, soit conçue, ou transmise, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas se hâter de prononcer sur le culte d'un Peuple, sans avoir entendu ses dogmes; rien n'est plus incertain que d'en juger par ses cérémonies. Les hommes sont si enclins & si sujets à se tromper en matiere de superstition, qu'on ne sçait jamais bien ce qu'ils adorent; si c'est l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou les vases & les instrumens, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération religieuse erre vaguement sur toutes ces choses; car le propre de la peur est de confondre les objets & les idées, sur-tout dans l'ombre & l'obscurité. Mais on ne se trompe guère sur les opinions religieuses d'un Peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ses actions. Demandez aux Kamtschadales, ce que c'est que les éclairs. Ils vous répondront, ce sont les esprits *Gamouli*, qui en chauffant leurs huttes, se jettent les tisons à-demi consumés. Quand ils entendent le tonnerre, ils disent *Koutkhou batti-Touskeret*; Koutkhou tire ses canots :

car ils penſent que ce Dieu paſſe ſes canots d'une riviere à l'autre ; & qu'il entend auſſi le même bruit, quand ils font la même choſe. Ce Dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le ſien. Lorſqu'il tombe de la pluye ; ce ſont les *Gamouli* qui piſſent. S'il fait un grand vent, c'eſt *Balakitg*, fils de *Koutkhou*, qui ſecoue ſes cheveux, longs & friſés, ſur la face d'un pays. Durant ſon abſence, ſa femme *Zavina* ſe met du rouge pour lui plaire à ſon retour ; & ce rouge fait l'éclat de l'aurore & du crépuſcule. S'il paſſe la nuit dehors, elle pleure, & c'eſt pourquoi le ciel eſt ſombre.

Crainte ſuperſtitieuſe des Kamtſchadales pour les Lézards.

Les Kamtſchadales voyent très peu de ſerpens : mais ils ont une crainte ſuperſtitieuſe des lézards. Ce ſont, diſent-ils, les eſpions de *Gaëtch*, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au Dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu, tombe dans la triſteſſe, & meurt quelquefois de la peur de mourir.

Pratiques ſuperſtitieuſes pour la péche du veau marin.

Si les Kamtſchadales font quelques grimaces de ſuperſtition, pour conjurer les maux, ils en ont auſſi pour

attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du veau marin, ils en font une espéce de représentation mystique, comme des enfans. Une grosse pierre, qu'ils roulent contre une Iourte, représente la mer; de petits cailloux, qu'ils mettent sur cette pierre, signifient les vagues; de petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulettes de *Tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson & d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau, on forme une espéce de vase en façon de canot; on le traîne sur le sable, comme s'il nageoit sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les veaux marins à se laisser prendre; en leur montrant qu'ils trouveront au Kamtschatka de la nourriture, une mer, & ce qu'il leur faut. Dans la Iourte, les Kamtschadales ont des hures de veau marin, à qui ils font des prieres & des reproches; comme si ces animaux refusoient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas qu'ils présentent à ces amphibies, aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts: car une Religion qui ne donneroit rien à manger, ne seroit

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

pas bonne pour des Sauvages ; ni peut-être, en général, pour un Peuple.

Pour la pêche de la baleine.

Ceux des Kamtſchadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à peu près ſemblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en proceſſion, d'une Balagane dans une Iourte. Ils placent devant la *Ioupana*, un grand vaſe plein de *Tolkoucha*. Enſuite on tire la baleine de la Iourte, en criant, *la baleine s'eſt enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un Balagane neuf fait exprès, où on laiſſe une lampe allumée, avec un homme pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la ſaiſon de la pêche, qui dure depuis le Printems juſqu'en Automne.

Peur des morts.

Enfin la ſuperſtition des Kamtſchadales, paroît ſur-tout dans leurs uſages à l'égard des morts, qui dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivans. Cette peur fait qu'au Kamtſchatka, l'on n'oſe rien porter de ce qui leur a ſervi, pas même loger dans l'habitation où un homme eſt mort. Heureuſement, il en coute peu d'en conſtruire une autre. Mais il eſt ſingulier que cette frayeur des morts, n'inſpire pas une ſorte de vénération pour

pour les cadavres. Les Kamtſchadales les donnent à manger à leurs chiens. Il eſt vrai que c'eſt par un motif d'intérêt pour les hommes. Ceux, diſent-ils, dont le corps aura été dévoré par les chiens, en auront de très-bons dans le monde ſouterrain. Cependant ils ont encore une autre raiſon d'intérêt perſonnel, pour expoſer les cadavres à la voierie, devant la porte de leurs Iourtes. Les eſprits malins qui ont tué ces victimes, s'en contenteront peut-être en les voyant, & feront grace aux vivans. Les tems héroïques des Grecs, n'offrent pas des mœurs, ni des opinions, beaucoup plus rafinées. Mais les Kamtſchadales n'ont pas un Homere, pour embellir leur Mythologie.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Fin du LXXIV Volume.



